This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
DC
135
.R5
A33
1829
v.1

A 822,095

EX LIBRIS

JAMES FREDERIC JOY.

MÉMOIRES SECRETS ET INÉDITS

sur les Cours de France

AUX XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

MÉMOIRES DE MADAME LA COMTESSE DU BARRI, 4 volumes in-8°. 30 fr.

MÉMOIRES D'UNE FEMME DE QUALITÉ, 4 vol. in-8°. 30 fr.

MÉMOIRES DU CARDINAL DUBOIS, 4 vol. in-8°. 30 fr.

MÉMOIRES ET VIE PRIVÉE DU MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU, 6 vol. in-8°.

Sous presse.

MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR, 4 vol. in-8°.

MÉMOIRES INÉDITS DE MADAME LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX, 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES DE MADAME LA MARQUISE DE MONTESPAN, 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE, 2 vol. in-8°.

Pour paraître fin août prochain.

L'ÉPINGLE NOIRE, épisode de 1816, par M. Émile VANDER-BURCK, 4 vol. in-12.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

Richelieu, Armand Jean du Plessis

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

DU DUC

DE RICHELIEU.

TOME PREMIER.

PARIS,

Mame et Delaunay-Vallée, Libraires,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829.

61 / Buhr
Hist
Library Bldg
12-1-58

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Lorsque l'éditeur s'est chargé de diriger l'impression des *Mémoires inédits sur la cour de France pendant les* XVI^e^, XVII^e^ *et* XVIII^e^ *siècles,* il ne prévoyait pas qu'il serait obligé, à chaque livraison nouvelle, de prendre la plume pour défendre leur authenticité, semblable à ce pauvre Don Quichotte toujours la lance au poing pour forcer les passants à convenir de la vertu de sa dame. Cette lutte contre les géants de la critique (car ce sont tous de vrais géants et non des moulins à vent), serait interminable si l'éditeur, en paladin têtu, n'admettant aucune composition, prétendait proclamer l'authenticité littérale de ces Mémoires, comme le chevalier de la Manche la chasteté sans tache de madame Dulcinée du Toboso.

L'éditeur, en prosaïque écuyer de la presse constitutionnelle, a jugé, puisqu'il faut le dire, sans illusion et peut-être sans courtoisie, madame la comtesse du Barri, avant de la produire au public. Au risque de quelques anachronismes et de quelques inexactitudes, il ne s'est pas contenté d'autoriser les copistes du manuscrit original à fondre en chapitres, par une rédaction plus populaire, le recueil de ses lettres; il a lui-même aussi peu respecté les fautes de français et les expressions trop libres de la comtesse que sa mauvaise orthographe. Ici reconstruisant une phrase incorrecte, là retranchant un passage tout entier, il a cherché cependant à conserver partout l'esprit naturel de madame du Barri, en modifiant son langage; tels sont les aveux qu'il a déjà faits et qu'on le force à répéter si souvent; mais qui ne sauraient enlever à des Mémoires d'ailleurs si vrais, si historiques et si amusants, le mérite de leur authenticité relative.

Comme le même mérite garantit aux

nouveaux Mémoires publiés aujourd'hui le même succès, l'Éditeur doit, avec la même franchise, aller au-devant de toutes les explications qu'on pourrait lui demander.

On ne connaissait jusqu'ici d'autres Mémoires du maréchal duc de Richelieu que l'indigeste compilation de Soulavie en neuf volumes. Le filleul de la duchesse de Bourgogne, l'enfant gâté de madame de Maintenon, le roué de la régence, le grand seigneur de la cour de Louis XV, est travesti dans ces Mémoires en déclamateur jacobin, en contempteur des rois, en défenseur des droits du peuple. Soit qu'abusant de la permission qu'il avait réellement obtenue du maréchal, le compilateur le fasse parler lui-même, soit que, renonçant tout-à-coup à la forme de Mémoires, il disserte en son propre nom, nous croyons lire, au lieu de l'histoire du maréchal, un libelle sanglant contre l'ancienne monarchie.

Il serait difficile de supposer que les approches de 1789 eussent si subitement converti au républicanisme ce vieux débris de l'an-

cienne cour; mais si le maréchal a vécu jusqu'en 1788, c'était en 1790 et années suivantes (1) que l'abbé Soulavie rédigeait les notes dont il avait obtenu communication. A cette époque il eût fait sans scrupule parler Louis XIV lui-même en clubiste. Dans son propre style, l'abbé Soulavie ne manque pas d'une certaine verve; mais il est désespérant par la prolixité incorrecte de son style déclamatoire; ses interpolations sont encore très reconnaissables dans ce fatras d'anecdotes, de lettres, de pièces diplomatiques et de dissertations puisées aux divers portefeuilles de famille que la révolution mettait déjà au pillage, outre ceux du duc de Richelieu. Plusieurs éditions ne laissent pas que d'absoudre cet ouvrage comme spéculation.

La *Vie privée* (2), etc., qui parut à la même

(1) Les quatre premiers volumes parurent en 1790, les autres en 1793.

(2) *Vie privée du maréchal de Richelieu*, contenant ses amours et intrigues, et tout ce qui a rapport aux divers rôles que joua cet homme célèbre pendant plus de quatre-vingts ans; 3 vol. in-8, 1791.

époque, en trois volumes in-8°, eut un succès encore plus rapide; on l'attribue à un nommé Faur, secrétaire du duc de Fronsac. C'est une riche mine de documents. Il est vrai que les aventures galantes du héros y sont souvent plutôt indiquées et abrégées que racontées. Le style est diffus et grossier jusqu'au cynisme; mais on y trouve au troisième volume, sous forme d'appendice, un de ces fragments de Mémoires que Richelieu avait dictés, sinon écrits lui-même.

Tous les Mémoires du temps, publiés ou inédits, sont semés de ces sortes de fragments. Lorsque les libraires de cette collection ont fait un appel aux portefeuilles et aux correspondances de famille, les manuscrits se sont multipliés dans leurs cartons. Nous avons remarqué, entre autres, les Mémoires d'une dame qui, ayant beaucoup connu Richelieu, lui consacre les deux tiers d'une longue confession en cinquante cahiers, et cite surtout plusieurs de ses lettres. Cela nous a donné l'idée de diriger nos recherches sur l'homme célèbre qui, conservant

dans sa vie presque séculaire le surnom d'Alcibiade français, offre, pour ainsi dire, en lui la personnification des mœurs du dix-huitième siècle. Ces recherches nous ont conduit à découvrir un manuscrit qui n'aurait pas dû échapper à l'Éditeur des *OEuvres posthumes* de Rulhière. Nous avons même quelque espoir de retrouver bientôt une copie du poème des *Jeux de main*, et l'*Extrait raisonné des Archives de la Bastille*, par l'auteur de l'*Anarchie de la Pologne*.

On sait que Rulhière avait accompagné M. le maréchal duc de Richelieu dans son gouvernement de la Guienne, en qualité de gentilhomme, et qu'il vécut dans la plus grande intimité avec lui et avec sa fille, la comtesse d'Egmont, aux sollicitations de laquelle il avait écrit sa *Révolution de Russie*. L'origine de ce livre en explique peut-être les défauts et les qualités. Si madame d'Egmont fut la Muse de l'historien, faut-il s'étonner qu'on ait pu lui reprocher la légèreté de sa narration et la causticité

de son style? Il ne faut plus se demander s'il n'a voulu qu'amuser les dames de la cour de France aux dépens de la cour de Russie, et pourquoi rien n'est sérieux dans le récit d'un évènement regardé alors comme des plus sérieux; mais où tout est aimable, traits malins, portraits, jugements satiriques, particularités secrètes, intrigues galantes, détails gais, et même très gais, que des réticences heureuses rendent plus piquants encore (1). C'est dans l'intimité du maréchal de Richelieu que Rulhière dut contracter ce goût pour les petits contes licencieux, les épigrammes anacréontiques et les aventures galantes, qui nous a valu le joli volume d'*Œuvres posthumes* publié par M. Colnet en 1802. Ce volume contient aussi environ cent pages d'anecdotes sur Richelieu, qui auraient pu nous servir à constater l'authenticité du manuscrit inédit tombé entre nos mains. Le maréchal, dans les loisirs de son gou-

(1) *Vie de Rulhière*, édition de ses *Œuvres posthumes*.

vernement à Bordeaux, et plus tard à Paris dans le repos où une espèce de disgrâce le laissa à l'avènement de Louis XVI, aimait à dicter ses souvenirs à Rulhière, qui aimait lui-même à rédiger par délassement cette amusante histoire. Tantôt Richelieu y parle à la première, tantôt à la seconde personne. Il y a des lacunes, des transpositions de faits, et quelquefois tout le désordre d'une ébauche. Nous nous sommes associé un littérateur exercé pour coordonner les diverses parties de ce précieux manuscrit, et le compléter avec les anecdotes de la *Vie privée*, quelquefois même avec celles de la compilation de l'abbé Soulavie. On trouvera donc dans ces Mémoires quelques disparates; il nous a été quelquefois impossible d'égaler dans nos interpolations d'emprunt la finesse, la grâce et la vivacité du récit de Rulhière; il est plus d'un passage où ce même récit n'était que la dictée courante du maréchal, et n'avait pas reçu la couleur de la rédaction; il a fallu y suppléer et faire une sorte de pastiche. Si nous avons quelquefois réussi, nous avoue-

rons avec la même franchise que nous sommes quelquefois resté au-dessous du modèle (1); mais voilà du moins tout le secret de ces Mémoires révélé au public.

Il reste maintenant aux critiques la tâche d'apprécier le résultat d'un tel travail. Nous acceptons d'avance la responsabilité de toutes les fautes; quant à la gloire, s'il y en avait, elle serait bien légère, et par amour-propre encore plus que par modestie, nous déroberons nos noms à l'éloge comme au blâme. On ne doit jamais réclamer un ouvrage qui n'est pas entièrement de soi (2). Nous suivrons cette règle pour les *Mémoires de Richelieu,* où nous avons fait davantage, comme pour ceux de *madame du Barri*; où nous avons fait un peu moins. Quant à

(1) C'est à compter du dernier chapitre du tome I^er^ que le nouveau manuscrit nous a été surtout très utile.

(2) Il est une chose qui a compromis l'authenticité de ces Mémoires: au lieu d'un auteur, il s'en est présenté six, qui ont cru pouvoir se les attribuer. Ils seraient bien embarrassés d'en donner la preuve.

» rieure à tout. Né pour plaire aux femmes,
» ne paraissant occupé que d'elles, il a
» connu tous les mouvements de l'ambi-
» tion. Le même esprit qui l'a rendu si sé-
» duisant auprès des femmes l'a rendu favori
» de son maître, etc. »

N'étant que les secrétaires posthumes de M. de Richelieu, nous ne terminerons pas ses *Mémoires* sans juger plus sévèrement l'Alcibiade français.

Loin d'accepter aucune solidarité d'opinions ou de principes avec les personnages d'un autre siècle, qui nous ont laissé leur autobiographie, l'éditeur des *Mémoires* de madame du Barri, de Richelieu, etc., etc., a surtout contribué à ces Mémoires par l'espèce de censure qu'il a exercée sur la rédaction générale. Il en eût fait autant pour les Mémoires par trop authentiques de Saint-Simon. C'est donc sans affecter une hypocrite pruderie qu'il reçoit volontiers le compliment que quelques critiques lui ont adressé, d'avoir alongé les jupes des dames de la régence et du siècle de Louis XV,

dans un siècle où nous valons mieux que nos pères, puisque les jupes s'alongent jusque dans les coulisses de l'*Opéra*.

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. — Mon grand oncle. — Mon père. — Le défi. — Le lavement. — Ma mère. — Mon berceau. — Ma première dette envers les femmes. — Mon parrain. — Ma marraine. — Mes vices précoces. — Mon éducation. — Une belle-mère économe. — Ma présentation à la cour. — Louis XIV à soixante-douze ans. — Histoire de ses premières amours. — La Beauvais. — Bontems. — Impartialité du roi dans ses faveurs. — Mademoiselle des Œillets. — Madame de Ludres. — Madame de Montespan. — La Vallière. — Madame de Fontanges. — Madame de Soubise. — Madame de Maintenon, etc.

L'histoire redira long-temps encore tout ce que fit de grandes choses le cardinal de Richelieu, dont le nom devint le plus noble héritage de ma famille (1). Françoise du Plessis, sa sœur,

(1) Lorsqu'en 1780 le maréchal épousa madame de Rothe, il dit au duc de Fronsac, qui voyait ce mariage avec peine : « Soyez tranquille, si j'ai un fils, j'en ferai un cardinal, et vous savez que cela n'a pas fait de mal à notre famille. (*Note de l'Éditeur.*)

avait épousé René de Vignerod, seigneur de Pontcourlay. Leur fils Armand-Jean Vignerod, dit du Plessis, duc de Richelieu et de Fronsac, prit pour femme Anne-Marguerite d'Acigné, et je naquis de ce mariage le 13 mars 1696, à Versailles.

Mon père jouit paisiblement de son rang et de ses titres pendant sa vie, mais se montra peu ménager de sa fortune; les circonstances seules lui manquèrent probablement pour se distinguer, car dans le fameux procès des ducs et pairs contre M. de Luxembourg, qui leur disputait la préséance, le duc de Richelieu déploya une énergie et une activité qui firent honneur à son caractère. M. de Luxembourg n'eut pas d'antagoniste plus redoutable que lui. Mon père osa le braver au milieu du grand salon de Versailles, dans ses fonctions de capitaine des gardes, voulant qu'il sût, lui dit-il, qu'il ne le craignait ni à pied, ni à cheval, ni à l'armée, ni en aucun lieu du monde. Il prouva son zèle d'une façon encore plus rare le jour où, ayant pris un lavement le matin, il partit de chez lui sans le rendre, alla avec les autres ducs intéressés chez l'avocat

Riparfonds, rue de La Harpe; de là chez le premier président, puis encore chez Riparfonds, et y demeura tout le temps d'une longue discussion, sans faire seulement une grimace. Ce ne fut que chez le duc de Saint-Simon qu'il trouva le loisir de monter à la garde-robe, étonnant ses amis par sa constance héroïque et peut-être par le résultat, comme me l'a souvent conté le duc de Saint-Simon lui-même (1).

Ma mère, d'une ancienne famille de Bretagne, fut fatiguée pendant sa grossesse par une toux violente qui hâta le moment de ses couches, car je vins au monde à sept mois (2). Je fus reçu comme un présent du ciel, mais si frêle qu'on désespérait de m'élever. Je fus mis littéralement dans une boîte de coton au lieu de berceau. Chaque jour semblait devoir être celui de ma mort, et mon père et ma mère s'accoutumaient d'avance au chagrin de me perdre. Mon père

(1) Voyez dans *Saint-Simon*, tome I^er^, chap. XVI de la nouvelle édition, l'importance que le duc attache à ce fait, raconté par lui avec tous ses détails. (*Éd.*)

(2) Quelques biographes ont même prétendu que la duchesse de Richelieu était accouchée à cinq mois et demi. (*Éd.*)

avait quelque rancune contre les médecins, auxquels il s'était vainement adressé pour retrouver sa vigueur, épuisée par les excès. Il n'eut garde de les appeler auprès de moi, et c'est à la nature seule que je dois des actions de grâces, si aujourd'hui, où je prends la plume pour écrire mes Mémoires, je suis un octogénaire encore vert.

J'acquérais de jour en jour de nouvelles forces, et de jour en jour on commençait à espérer que je triompherais et de ma naissance avant terme et de la santé délicate que je semblais avoir héritée de ma mère. Cependant il me prit un jour une convulsion qui me mit presque au tombeau. L'alarme fut répandue dans l'hôtel : j'étais abandonné comme mort ; une évacuation inattendue me sauva. Une femme de chambre s'étant approchée curieusement de ma boîte de coton, s'aperçut que je respirais et donnais d'autres signes de vie ; elle appela, et les soins qu'on me prodigua ne furent pas perdus. En récompense je dois dire que la femme de chambre était fort jolie ; c'est peut-être par un instinct de reconnaissance que j'ai passé presque toute ma vie à aimer les jolies femmes.

J'avais été ondoyé en venant au monde ; je fus baptisé solennellement en 1699, et tenu sur les fonts baptismaux par le roi et madame la duchesse de Bourgogne (1). C'était peu que d'avoir de tels parrains, j'eus encore le bonheur de grandir sous les auspices de la toute-puissante madame de Maintenon, qui avait des obligations à mon père, et qui, n'étant que madame Scarron, allait souvent chez lui, ce qui fit même un peu jaser sur elle dans le temps.

Cependant ma première éducation fut assez négligée. Mon père avait été un homme de plaisir, et il surveilla peu mon instruction, qui fut confiée à un gouverneur assez incapable. Enfant gâté, disciple volontaire, je sus bientôt me faire obéir de mon gouverneur lui-même, qui, pour conserver sa place, comprit qu'il fallait flatter mes goûts et mes caprices. Il peut même réclamer l'honneur d'avoir fait naître quelques uns de mes vices : ce fut lui qui m'apprit à jouer et à boire ; aux femmes seules j'attribue mon troisième défaut. J'annonçais de bonne heure que j'achèverais ce que mon père avait si bien com-

(1) Il reçut au baptême les noms de Louis-François-Armand. (*Éd.*)

mencé par ses dissipations. Mais ma mère étant morte, il avait épousé en troisièmes noces la veuve du marquis de Noailles, qui était Rouillé en son nom, et fille d'un conseiller d'État fort riche. Cette dame, fort économe, se chargea de rogner sur les plaisirs du père et du fils, sous prétexte d'éteindre les dettes de la maison. Le duc de Richelieu en vieillissant pouvait sympathiser davantage avec cette réforme; mais moi je rongeai mon frein, attendant avec impatience d'être émancipé par un moyen quelconque.

Je fus enfin présenté à la cour en 1710. Ma marraine, madame la duchesse de Bourgogne, me fit un accueil qui me ravit et me la fit paraître la plus belle et la meilleure des princesses. Les dames du palais de la duchesse étaient la plupart Noailles par elles ou leurs maris; elles s'empressèrent de faire valoir leur jeune allié. J'entendis murmurer à mon oreille que j'étais d'une figure charmante et que j'avais des yeux pétillants d'esprit; c'étaient des compliments adressés à un enfant; je me promettais d'en mériter comme homme le plus tôt possible. Mais je dois d'abord essayer de pein-

dre les principaux personnages de Versailles.

Louis XIV avait soixante-douze ans quand je fus présenté à la cour ; j'en avais quatorze : c'était l'âge des prestiges et des illusions. Presque anéanti d'abord par la majesté de sa personne et par l'éclat de sa représentation, je fus un peu rassuré par son sourire et le geste plein de grâce par lequel il me reconnut.

Louis XIV aimait le nom de Richelieu en souvenir de mon grand-oncle, qu'il regardait comme ayant préparé la gloire de son règne. C'était le cardinal de Richelieu qui avait brisé toutes les résistances féodales et légué au fils de son maître ce pouvoir absolu sans lequel Louis XIV ne croyait pas qu'un roi pût faire de grandes choses. Il avait regretté que mon père eût trop d'insouciance pour illustrer encore le nom qu'il portait ; et il pensa que je répondrais mieux à ce que la France attendait d'un tel nom ! Outre qu'il était mon parrain, madame de Maintenon l'avait disposé en ma faveur. Sa bonté dissipa ma première timidité : j'osai lever les yeux sur ce grand roi, qui me parut encore au-dessus de ce que j'avais ouï dire de sa grandeur. Rien d'aussi majestueux n'a-

vait frappé mes yeux; et de tous les hommes que j'avais vus, il me parut celui qui était le plus digne de commander, et qu'il aurait fallu choisir pour être mis à la tête de la nation française, si sa naissance ne l'eût point appelé au trône. Son air de grandeur imprimait la crainte, et autour de moi je voyais l'empreinte du respect gravée sur tous les visages. Un de ses regards était un ordre, que l'habitude de voir le monarque faisait deviner.

Tout malheureux qu'il était au dehors à cette époque, il conservait dans son intérieur l'étiquette la plus imposante et gardait toujours avec ses courtisans l'air d'un roi; rarement l'homme paraissait. Il avait accoutumé tout ce qui l'entourait à une espèce d'adoration, et il semblait tout naturel d'être à ses pieds. On le plaignait d'être assez faible pour écouter trop souvent le conseil des prêtres, qui égaraient sa vieillesse en lui faisant signer des ordres qui ont porté de grands coups à la France (1). Mais dans cet affaissement de lui-même on voyait encore le

(1) Allusion à la révocation de l'édit de Nantes et aux Dragonnades. (*Note de l'Éditeur.*)

grand homme, et il méritait bien qu'on ne cessât pas d'admirer le maître qui avait donné des lois à presque toute l'Europe. Dans un temps où l'on gémissait d'une longue succession de guerres, où l'État était accablé de continuelles défaites, on parlait encore de ses premières victoires; le peuple manquait de tout, et à la cour on n'entretenait le roi que de ses anciennes conquêtes.

Le prince Eugène, enflé de ses succès, nourrissait de plus en plus la haine qu'il avait vouée au monarque dont il avait essuyé un dédaigneux refus; vainqueur de Villeroi, de Tallard, du duc de Bourgogne, de Bouflers et de Villars, conjointement avec Marlborough, il était persuadé qu'il pousserait ses conquêtes jusqu'à Paris; une ou deux fois, il sembla près de tenir parole. Le roi seul paraissait tranquille, et ne négligeait rien pour conserver cette grande représentation qu'il avait toujours aimée. Il avait dit: *le trône c'est moi;* mais il croyait défendre la dignité de la France en défendant la sienne.

Sa santé, quoique un peu délicate, était des

meilleures, et il fit jusque dans son extrême vieillesse trois repas par jour sans en être incommodé. Il avait couché régulièrement avec la reine, sans préjudice des galanteries de passage, et jusqu'à ce que madame de Maintenon eût l'adresse de le fixer, mettant la piété dans les intérêts de sa dernière passion. On disait à ce sujet que les amours du roi avaient bien mal commencé et bien mal fini.

Le roi avait été débauché, en effet, par une vieille femme de chambre de la reine-mère, qui n'avait ni grâces ni esprit, et qui profita du tempérament hâtif du prince et de son innocence pour s'en faire aimer; elle s'appelait *Beauvais;* elle était jaune, ridée et borgne. Tout le monde fut étonné, et l'était encore de mon temps, que le roi, qui avait été le plus beau jeune homme de son royaume, et peut-être de son siècle, n'eût point été assez hardi pour satisfaire sa passion par un meilleur choix. Il avait caché longtemps cette intrigue. La reine-mère cependant, qui en était instruite, le laissait s'amuser, persuadée que cette liaison ne pouvait être préjudiciable à son influence.

Mais quand le roi eut perdu Mazarin et oublié sa nièce, il laissa ses passions se développer librement. Outre la reine et ses maîtresses, il courtisa toutes les belles femmes qui furent de son goût, et l'amour joua un très grand rôle pendant son règne. Dans sa jeunesse, Sa Majesté avait honoré de ses faveurs non seulement les grandes dames, mais les servantes, les filles de jardiniers, les comédiennes; mais plus tard il adopta en amour les règles de l'étiquette. Bontems, premier valet de chambre du roi, était chargé du soin de ses menus plaisirs, et Louis XIV et ce ministre secret ont connu seuls le détail des galanteries royales. Bontems faisait élever les enfants, mariait les filles, auxquelles on donnait vingt mille écus, et les enfants mâles étaient placés dans les troupes. Le roi avait distingué ainsi mademoiselle des Œillets, fille d'une comédienne, qui fixa longtemps son cœur, et qui ambitionna d'être maîtresse déclarée. Elle fut si affectée du refus constant de Louis XIV, qu'elle mourut de chagrin.

Peu de femmes qui vécurent avec le roi aimèrent ce grand monarque pour lui-même. Quoiqu'il fût très aimable, et très capable de rendre

une femme heureuse quand il n'eût pas été roi, presque toutes ne l'aimèrent que par intérêt ou par vanité; celles qui l'aimèrent d'un amour plus désintéressé furent assez malheureuses pour que le roi se lassât d'elles. Madame de Ludres aima Louis XIV pendant deux ans, après lesquels il songea à d'autres personnes, madame de Montespan l'ayant fait avertir que madame de Ludres avait une espèce de dartre. Mademoiselle de La Vallière seule eut un amour vrai, et fait pour satisfaire le monarque s'il n'y avait pas eu en lui une grande inclination pour le changement. Mademoiselle Fontange l'aima beaucoup aussi, mais il y avait je ne sais quoi de si idéal et de si romanesque dans son amour, que le roi l'oublia aisément.

Quant à madame de Montespan, c'était un démon d'esprit, d'orgueil et de vanité, qui fut bien humilié quand madame de Maintenon parvint à la supplanter. Elle était très belle, mais quoique le roi fût, de son côté, le plus beau des hommes de la cour, elle n'avait pas cessé de lui faire des infidélités. Elle était dure et hautaine; elle se permettait des rail-

leries malignes sur le compte de tout le monde : le roi s'en amusait quelquefois; mais comme son grand caractère n'était pas fait pour goûter long-temps un comique le plus souvent vulgaire, il s'ennuya à la fin de cette sorte d'amusement, et madame de Maintenon, plus sérieuse, pleine d'esprit et de délicatesse, l'occupa d'une manière plus digne de lui.

La Fontange n'avait eu ni le temps ni les moyens de l'amuser : elle n'était que belle, avec un bon cœur qui n'est pas toujours ce qui attache les monarques. Elle avait peu d'esprit, et ne pouvait dire quatre paroles de suite. Elle mourut persuadée et voulant persuader à tout le monde que madame de Montespan, pour avoir sa place, l'avait fait empoisonner avec du lait par un laquais qu'elle avait gagné.

Le roi aima long-temps aussi madame de Soubise, qui seule prit un empire véritable sur lui, quoiqu'il ne craignît rien tant que de se voir dominé; et l'on raconte que madame de Soubise n'étant pas un jour disposée à recevoir ses caresses royales, elle donna un soufflet à son amant, qui voulait user de violence avec elle.

Les intrigues de la plupart de ces femmes pour se supplanter causèrent beaucoup de chagrin à Louis XIV, et prouvèrent bien le danger que courent les rois de déclarer leurs maîtresses et de leur accorder trop d'influence. Elles s'accusèrent entre elles de toute sorte de crimes, et parvinrent souvent à persuader à Louis XIV que les enfants qu'il en avait eus n'étaient pas de lui. Leur destinée fut comme celle des ministres, l'intrigue l'emporta sur l'affection.

Fatigué à la fin de tant de maîtresses, le roi s'attacha à madame Scarron, quoique plus agée que lui de deux ans. Elle avait élevé les enfants naturels que le roi avait eus de madame de Montespan, et avait eu le temps et l'occasion d'aspirer de loin à sa grande conquête. Témoin des querelles privées entre le roi et madame de Montespan, ce fut en les raccommodant adroitement qu'elle parvint à se faire estimer, et à se faire écouter du roi, qui avait eu d'abord de véritables préventions contre elle.

Madame de Montespan, qui ne vit dans la gouvernante de ses enfants qu'une personne vertueuse, modeste, et portée à rendre service plu-

tôt qu'à plaire, ne la crut pas capable d'une coquetterie ambitieuse. Elle crut que personne ne serait moins dangereuse dans l'emploi délicat de gouvernante des enfants du roi, et parvint à persuader le monarque que tous les bruits qui avaient couru sur madame Scarron étaient de la plus grande fausseté; elle obligeait même ceux qui environnaient le roi de démentir ces bruits, afin de le ramener à de meilleurs sentiments pour elle. Peu à peu le roi s'accoutuma à la voir, et fut touché enfin de ses yeux qui étaient très amoureux; mais madame Scarron, toujours plus fière quand Louis montrait plus d'attachement, repoussa les tentatives du roi par une résistance si respectueuse, qu'elle fit rougir le monarque, peu accoutumé à de semblables refus. Madame Scarron, toujours réservée, montrant le ciel irrité contre de coupables amours, déclarait qu'elle ne serait pas la cause des malheurs de la France si le ciel voulait punir les crimes de son roi.

Louis fut touché de la vertu de madame Scarron, et las d'une si grande variété de jouissances qui avaient occupé toute sa vie, il voulut s'at-

tacher à Dieu. L'exemple d'une femme qui préférait sa conscience aux plaisirs, et la divinité à un roi, lui persuada que le sort des bons chrétiens est dans cette vie compatible avec un genre de félicité qu'il ne connaissait pas, et dont il voulut goûter. Madame Scarron, que le roi ne cessait de fréquenter, le soutenait dans ces résolutions, lui montrant d'un côté les portes de l'enfer ouvertes, et de l'autre le bonheur des personnes vertueuses. Louis XIV, plein d'admiration pour elle, racontait toutes ces anecdotes privées à la feue reine; et cette princesse, qui reconnaissait l'impossibilité de fixer le roi, préférant qu'il aimât une femme vertueuse, se sentit obligée envers madame Scarron, et contribua elle-même à la faire nommer marquise de Maintenon et seconde dame d'atours de madame la Dauphine, née princesse de Bavière.

Madame de Montespan, outrée de voir la gouvernante de ses enfants soustraite à son empire, en conçut une haine implacable contre elle. Elle essaya de la perdre dans l'esprit du roi, en racontant à toutle monde ce qu'elle avait été, la vie obscure dont elle l'avait retirée et les détails

son indigence. Elle embellit son histoire de diverses anecdotes, la plupart peu croyables, mais rien de tout cela ne put changer le roi, et le renvoi de madame de Montespan fut conclu entre Louis XIV, madame de Maintenon et le duc du Maine.

Ce duc du Maine, fils légitimé de la Montespan, fut même l'instrument dont madame de Maintenon se servit pour l'expulsion de sa rivale ; car le duc, conseillant à sa mère de s'absenter pour un temps de la cour, lui fit croire que quelques mois d'absence ranimeraient l'amour du monarque. Il lui représenta l'affaiblissement progressif des sentiments du roi pour elle, et lui fit craindre une indifférence prochaine si elle voulait encore temporiser. La favorite se rendit à ces plausibles considérations, et manda au roi fort maladroitement qu'elle ne reviendrait plus à la cour.

C'était où madame de Maintenon voulait amener madame de Montespan ; le roi lui-même, fatigué de son caractère tracassier, inconséquent et volontaire, ne lui fit aucune réponse ; et le duc du Maine fit transporter si vite tous les effets de sa mère à Paris, qu'elle n'eut plus aucun prétexte

pour tenter de rentrer dans les bonnes grâces du roi.

C'est ici le lieu de parler de la feue reine. Je n'ai pu juger moi-même de son caractère ; mais, instruit par des témoins oculaires et par les mémoires et correspondances que je trouve dans le cabinet de mon père, je ne veux point passer sous silence cet article essentiel.

La feue reine avait conservé dans sa maison le ton de représentation qu'elle avait apporté d'Espagne, et qui devait plaire au roi ; tout cela était joint à une si grande simplicité, à une telle vertu, que le roi fut forcé de l'estimer, et même de l'aimer lors même que d'autres beautés le rendaient infidèle. Jamais le roi ne coucha qu'avec elle, même dans la plus grande effervescence de ses passions ; et il obligea toujours ses maîtresses à la respecter, applaudissant aux petits tours malins que la reine se permit si rarement contre les femmes qui lui disputaient son royal époux.

La Montespan renvoyée et la reine morte, madame de Maintenon régna en souveraine, et ce règne fut de trente ans. Jamais la feue reine n'avait regretté le crédit d'une reine ; elle n'avait pas

même tenté d'en avoir, et la nouvelle favorite l'eut tout entier; elle plaça et déplaça les ministres et les généraux : elle influa sur les plus grands évènements ou les prépara. Comme le roi prit le parti de la dévotion, qu'elle sut lui inspirer si adroitement dans une circonstance favorable, l'église et les jésuites se servirent d'elle pour donner une tournure nouvelle aux affaires de la religion, et elle se servit d'eux pour obtenir la main du roi. On dit même que pour épouser Louis XIV elle ne cessa de mettre en jeu tous les moyens d'une femme adroite et ingénieuse. Elle disposait de tous les emplois en faveur de ceux qu'elle savait lui être attachés, et éloignait ceux qui lui étaient indifférents. Elle fortifia dans le monarque les sentiments de piété qu'il avait toujours conservés, lui racontant des rêves affreux qu'elle disait avoir eus à cause de ses galanteries. Elle gagna le père de La Chaise, confesseur du monarque, jaloux d'avancer sa famille, à laquelle madame de Maintenon promit une fortune et un état. Elle gagna la société entière des jésuites en favorisant la destruction de Port-Royal, et abandonnant ensuite à la fureur du père Tellier le cardinal de Noailles,

quoiqu'elle se fût déclarée la protectrice de tout ce qui portait ce nom-là.

Madame de Maintenon avait mis auparavant dans son parti l'évêque de Meaux, l'évêque de Chartres, l'évêque de Condom et autres prélats qui avaient la confiance de Louis XIV. Quand elle fut bien environnée de partisans, elle déclara au roi qu'elle ne pouvait plus résister aux remords qui la poursuivaient et la nuit et le jour. Le roi en parla au père de La Chaise, qui lui proposa un mariage de conscience, auquel Sa Majesté ne voulut pas d'abord consentir; mais à mesure que les obstacles se multipliaient, madame de Maintenon toujours plus patiente et plus résolue, amena peu à peu le monarque à ses fins.

Louis XIV, qui venait chaque jour chez elle, la trouvait fondant en larmes aux pieds du crucifix; il était ému de ses pieuses prières; il admirait ses combats entre l'amour de Dieu et l'amour du roi, et se laissait émouvoir par ces grands sentiments. Il lui donna l'espoir de le voir sans crime, et la rassura; mais Monseigneur, qui en fut informé, s'opposa par un avis ferme, qu'il ne cachait pas, à cette détermination, et Fé-

nelon fut du même sentiment. On fit entendre vainement au dauphin que le roi n'aurait jamais d'enfants de la favorite, que le mariage serait secret, qu'il n'en resterait aucune trace ; on lui promit même de légitimer mademoiselle Fleury, qu'il avait eue de mademoiselle de La Force ; mais Monseigneur affectait toujours d'en appeler à la dignité du roi, qui lui-même semblait embarrassé de la concilier avec une telle union.

Enfin le roi épousa secrètement madame de Maintenon. Toute la cour, qui s'en douta, en était intérieurement, ou jalouse, ou mécontente ; les princes se sentirent outragés, et les vers qui circulèrent à cette époque partaient, dit-on, de Meudon, où le grand dauphin tenait sa cour (1).

(1) Que l'Éternel est grand ! que sa main est puissante!
Elle a comblé de biens mes pénibles travaux :
Je naquis demoiselle, et je devins servante ;
Je lavai la vaisselle, et souffris mille maux.
Mais j'eus plusieurs amants, et ne fus pas ingrate ;
Je me livrai souvent à leurs premiers transports ;
A la fin, j'épousai ce fameux cul-de-jatte,
Qui vivait de ses vers, comme moi de mon corps ;
Mais enfin il mourut, et vieille devenue,
Mes amants, sans pitié, me laissaient toute nue,

Lorsqu'un héros me crut encor propre au plaisir.
Il me parla d'amour; je fis la Madelaine,
Je lui montrai le diable au fort de ses désirs;
Il en eut peur, me crut, et je me trouve reine.

CHAPITRE II.

Portrait de ma marraine. — Enfantillages. — Protection de madame de Maintenon. — Sagesse par étiquette. — Lettre de madame de Maintenon. — Projet de mariage. — Habit de marâtre. — Danse. — Timidité corrigée. — J'écoute aux portes. — Je suis découvert. —Baiser par autorisation maritale. — Utilité de la présence d'esprit.

Je ne saurais aller plus loin sans faire le portrait de ma marraine. La duchesse de Bourgogne, qui fut dauphine après la mort de Monseigneur, était adorée à la cour de Louis XIV. Le duc de Savoie son père, le prince le plus adroit de son temps, lui avait donné les instructions les plus sûres pour y parvenir à la conquête de tous les cœurs. Pour cela il fallait plaire d'abord à madame de Maintenon, la considérer, rechercher ce qui lui était agréable, et surtout se soumettre à chacune de ses volontés. Son caractère lui rendit ce rôle facile. Elle était douce et insi-

nuante, timide et rusée, tout ce qu'il fallait être enfin, quoique l'épouse de l'héritier présomptif de la couronne, pour vivre en paix avec madame de Maintenon : aussi fut-elle admise dans les plus intimes familiarités du roi et de la favorite. Elle devint l'âme des divertissements, des bals, des récréations et de tous les plaisirs de la cour. On ne s'en permettait aucun sans elle, et elle les animait par ses gentillesses, sa légèreté et son attention constante à plaire à tout le monde. Une seule fois en sa vie elle montra le faible d'une femme, car elle fit si bien avec le roi et madame de Maintenon, qu'elle fit conclure le mariage du duc de Berry avec la fille du duc d'Orléans, au préjudice de la princesse, qui épousa ensuite le prince de Conti, parceque celle-ci s'était moquée de ses dents.

La duchesse de Bourgogne, jusqu'à sa dernière maladie, s'appliqua à divertir, par ses enfantillages adroits, la vieillesse de Louis XIV, qui ne pouvait trouver qu'avec elle ce délassement nécessaire à un roi souvent occupé de graves travaux : elle l'embrassait, elle sautait devant lui, elle lui tirait l'oreille, les joues et le

nez, elle s'asseyait sur ses genoux; elle décachetait ses lettres, les lisait, et en altérait le sens pour faire rire le monarque par le récit des nouvelles fausses ou extravagantes qu'elle substituait à leur véritable contenu. Ne cessant, dans l'intérieur de la chambre de madame de Maintenon, où venait le roi, et où j'étais introduit comme un gentil enfant sans conséquence, de plaisanter sur les personnes les plus considérables de la cour et sur les affaires du temps, elle adoucissait les nouvelles désastreuses par des propos et des réflexions déjà concertées avec la favorite, que madame la duchesse de Bourgogne n'appelait plus que sa *tante*.

Le roi, qui ne pouvait plus se passer de ce genre de récréations, lui dit un jour qu'on trouvait beaucoup d'esprit dans toute la maison de Savoie, et surtout dans elle et dans sa sœur, qui était reine d'Espagne. « Sire, répondit-elle au roi, l'esprit a été le lot de ma sœur, et le bonheur le mien, puisque vous êtes mon papa. »

Quant à la figure, la duchesse de Bourgogne n'était pas absolument belle; mais sa physionomie était si heureuse, que de plus belles qu'elle

perdaient à la comparaison. Elle avait la lèvre inférieure grosse comme dans la maison d'Autriche; ce qu'elle tenait des alliances de la maison. Ses cheveux étaient châtains, ses traits réguliers, mais pleins d'une grâce charmante. Ses yeux étaient vifs; mais ses dents étaient gâtées, ce dont elle était secrètement désolée, quoiqu'elle en plaisantât la première. Elle avait une belle peau, peu de gorge, mais admirable. Du reste elle était bien faite, majestueuse et pleins d'attraits; ne pouvant souffrir ni les femmes minaudières ni les longues toilettes, qui l'impatientaient. Telle était ma marraine.

Un caractère comme le sien expliquera peut-être notre amitié familière : nous étions deux enfants qui aimions à jouer et à rire; chaque fois que nous le pouvions, dans une cour où tout le monde n'était pas aussi gai que nous. Je me permis donc bientôt plus d'une folie qui me coûta cher, malgré la protection de madame de Maintenon.

Je dois le dire, madame de Maintenon fut long-temps pour moi l'indulgence même; elle ne cessa de me protéger lors même qu'à cause

des erreurs de mon jeune âge je paraissais mériter le moins son affection. Elle contribua beaucoup à me faire réussir à la cour, affectant de dire que j'étais *un fort aimable enfant*, en présence des courtisans, accoutumés à répandre les nouvelles, et à faire passer comme paroles d'évangile les expressions des princes. Elle m'appelait aussi *son cher fils ;* elle ne cessait de me tenir le langage de la vertu, ou de me recommander les principes qui avaient rendu l'ancienne cour toujours imposante et toujours respectable dans ses jours de gloire comme dans ses désastres.

Ces faveurs développèrent bientôt mon caractère, naturellement hardi et porté aux entreprises aventureuses. A l'âge de quatorze ans je connaissais tout le pouvoir de l'amour, et j'étais expert dans tous les détails de la galanterie. Les dames de la cour, les moins insensibles au plaisir, n'avaient point cependant encore dans leurs manières toute cette facilité de mœurs qui signala le règne suivant. Le roi et madame de Maintenon recommandaient de concert un ton de représentation en paroles et en conduite, qui en

imposait aisément à la foule des courtisans. On aimait à Versailles les plaisirs, mais on ne pouvait plus en jouir qu'avec des réserves et avec les précautions des séminaires. Lorsque le roi ou madame de Maintenon apprenaient les torts de quelque courtisan, il n'était pas rare que celui-ci reçût un message qui lui ordonnait, *de la part du roi*, de bien vivre avec sa femme. Cette censure, qui exerçait son inquisition indiscrète jusque dans l'intérieur des familles, opéra quelque bien extérieurement; mais elle ne fit que rendre la galanterie plus avisée et plus prudente, et engendra l'hypocrisie, qui se démasqua pendant la régence. Alors les mœurs dissolues n'étant plus réprimées par la volonté du roi, le libertinage affiché succéda subitement à la réserve générale du règne précédent; et quand on n'aimait point sa femme, il ne fut plus d'étiquette de faire semblant de l'aimer.

J'ai lu avec plaisir, après la mort de mon père, des lettres curieuses qu'il me cachait soigneusement, et qui m'ont conservé la mémoire de ma situation à la cour dans ce temps-là. J'avais été présenté depuis peu de mois quand madame de

Maintenon fit savoir en ces termes au duc de Richelieu qui allait à Versailles plus rarement, combien j'avais réussi.

« Je suis ravie, mon cher duc, » lui disait-elle dans une lettre du 8 janvier 1711, « d'avoir à vous » dire que M. le duc de Fronsac réussit très bien » à Marly. Jamais jeune homme n'est entré plus » agréablement dans le monde : il plaît au roi et » à toute la cour ; il fait bien tout ce qu'il fait ; il » danse très bien, il joue honnêtement, il est à » cheval à merveille, il est poli, il n'est point ti- » mide, il n'est point hardi, il est respectueux, il » raille, il est de très bonne conversation ; enfin » rien ne lui manque, et je ne lui ai pas encore » vu donner un blâme. Je sens en cette occasion » ce que je suis pour vous ; car mon plaisir est » extrême de l'entendre louer et de vous pouvoir » rendre de tels témoignages. Vous les croirez » sincères, monsieur, car vous savez que je ne » suis pas flatteuse. Madame la duchesse de Bour- » gogne a une grande attention pour monsieur » votre fils. Je l'envoyai prier hier de me venir voir, » et je fus éprise de tout ce que je vis. C'est vérita-

» blement un prodige. Jouissez de ce bonheur, » mon cher duc, et croyez que personne ne vous » en désire tant que moi.

» MAINTENON. »

Ma protectrice avait raison de faire connaître à mon père l'attachement que me témoignait madame la duchesse de Bourgogne quand je parus à la cour, où je fis bientôt d'autres conquêtes ; mais on les estima toutes de peu de conséquence, parcequ'on me regardait comme une poupée aimable propre à des amusements enfantins, pour me servir des termes que je retrouve dans mes papiers de ce temps-là. Mais ensuite on s'aperçut que cet enfant gâté de madame de Maintenon avait des passions qui, à l'âge de quinze ans, avaient toute l'énergie de l'âge mûr ; on dit même qu'il fallait m'arrêter dans le chemin de mes conquêtes, et mon père parla de me marier pour fixer un cœur ardent qu'il croyait susceptible d'un attachement durable, et qui s'attirait déjà celui de plusieurs femmes.

Madame de Maintenon voyait avec peine ma

légèreté; elle, qui ne parlait jamais que le langage de la vertu et de la dévotion, était fatiguée des soupçons que lui donnait ma conduite plus qu'équivoque ; elle était résolue d'en traverser les progrès, si elle se manifestait davantage.

Pour mettre ordre à mes inconstantes amours et attacher mon cœur, mon mariage fut donc résolu : déjà mon père l'avait arrêté de concert avec sa femme. Celle-ci avait de son premier lit une fille, mademoiselle de Noailles, déjà plus âgée que moi, mais qu'on déclara me convenir en tous points, sans prendre le soin de me consulter. Moi cependant je continuai mes étourderies et mes enfantillages sans me douter du complot qu'on tramait contre ma liberté.

Les malheurs du temps m'intéressaient fort peu ; je ne songeais qu'aux amusements de Versailles et aux moyens de me les procurer souvent. Ma belle-mère, qui eût voulu en quelque sorte me réduire par la famine, fournissait bien mesquinement à mes plaisirs. J'étais vêtu le plus modestement possible pour mon rang ; et quand je m'en plaignais, elle me disait en riant que les grâces de ma personne suppléaient à tout : le

compliment ne remplissait pas ma bourse et me donnait une humeur qui éclatait souvent. J'étais plaisanté par mes camarades, et c'était toujours aux dépens de ma belle-mère que je me tirais d'affaire. J'avais dit un jour, où l'on avait trouvé mon habit mesquin, que cela ne devait pas paraître étonnant, que c'était un habit de belle-mère. Ceux qui connaissent la cour sont à même de juger combien ces petites choses-là réussissent. Aussi pendant quelques jours ce bon mot en fit les délices : chaque fois qu'on croyait avoir quelque chose à redire à la forme ou à la qualité d'un habit, on prétendait que c'était un *habit de belle-mère.*

J'avais été mis sur la liste des danseurs, et je me trouvai bientôt dans l'intimité des plus nobles dames, à cause des répétitions qu'on faisait des ballets qui devaient être exécutés devant le roi. Le jour des bals parés je me trouvais là à peu près avec toute la famille royale, et mon âge ne me permettait pas de sentir les nuances de respect que je devais à une telle assemblée. Un jour madame la duchesse de Bourgogne ayant ouvert le bal paré avec M. le duc de Berry, et ne

pouvant, d'après l'étiquette, danser qu'avec un prince ou un duc quand elle dansait seule, après son premier menuet était allée prendre le duc de Brissac.

Il était d'usage que le cavalier rendît le menuet à celle qui l'avait choisi; mais M. de Brissac laissa madame la duchesse de Bourgogne pour aller prendre une autre dame. Tout le monde s'aperçut de sa distraction; la princesse même, qui avait été reconduite à sa place, s'était déjà levée, ne pouvant pas imaginer qu'on l'oubliât; mais elle prit le parti de se rasseoir quand elle vit commencer la danse, et cela fit un petit mouvement dans la salle. M. de Brissac continua son menuet; quand il fut achevé, la dame qu'il n'aurait pas dû choisir vint me prendre, et je fis, mais exprès, la même faute que Brissac avait commise envers madame la duchesse de Bourgogne; et au lieu d'aller la prier, comme je devais le faire, j'allai saluer madame la duchesse de Bourgogne en lui disant : « Madame, permettez que je répare les fautes de mon ami Brissac. »

Cette plaisanterie, qui pouvait passer pour

une impertinence, fit rire tout le monde, fut parfaitement bien reçue, et rendit célèbre le *petit duc*. On admira ma présence d'esprit, le roi même s'en divertit; chacun voulait m'avoir à dîner et à souper; on se disputait ce plaisir, et madame la duchesse de Bourgogne, depuis cette époque, voulut que je fusse de toutes les fêtes (1).

Si j'avais été timide les premiers jours que je parus à la cour, je fus bien vite corrigé, car en peu de temps je fus trop hardi : je voyais que tout me réussissait; on ne parlait que de mes bons mots, de mon esprit; je devins un petit joujou à la mode; le roi même riait quelquefois de mes étourderies, et sa présence ne fit bientôt plus d'effet sur moi. Madame la duchesse de Bourgogne me combla de bontés; tout héritière du trône qu'elle était, je ne vis plus en elle qu'une jolie femme, et, chéri de toutes les autres, je ne trouvai pas étonnant qu'une grande princesse eût les mêmes yeux pour moi. A nos en-

(1) Cette anecdote de l'enfance de M. de Richelieu, qu'il se rappelait avec plaisir, a été aussi dictée à peu près dans les mêmes termes à madame la maréchale de Richelieu, par son mari, le 18 juin 1782. (*Éd.*)

fantillages succédèrent des jeux qui auraient pu devenir plus sérieux : j'étais admis à lui faire ma cour ; j'allais très souvent répéter des figures de danse dans sa chambre particulière, où je brillais par mes inconséquences ; elles étaient applaudies, c'était m'encourager à de plus grandes.

Un jour avant que la princesse parût je m'étais caché derrière les rideaux de son lit, assez curieux d'entendre ce qu'on dirait de moi ; je ne restai pas long-temps à attendre. Quand on fut assemblé, on me demanda pour répéter. « Il a préféré, dirent quelques danseuses, faire sa cour à d'autres femmes. » Mes camarades, un peu jaloux, murmuraient tout bas que c'était manquer à la princesse ; elle seule m'excusait. « A son âge il faut lui passer quelque chose, mesdames, ajouta-t-elle, d'autres que vous peuvent trouver cet enfant fort aimable, et il n'est pas étonnant qu'on le retienne. »

Je fis alors un mouvement qui agita le rideau ; il fut remarqué ; déjà plus d'une femme avait peur. « Qui peut être caché là ? » La honte d'avoir été surpris avant de me montrer moi-même me fit glisser sous le lit : nouvelle agitation de rideau,

et je vis le moment où les femmes allaient fuir. Brissac vient : « C'est un homme, dit-il ; un homme ! » Ce mot fut répété... Heureusement qu'en se baissant il me reconnut ; car sans cela cette aventure aurait eu des suites plus dangereuses pour moi. Il me prit par la jambe en s'écriant : « Je tiens le voleur, c'est Fronsac. » On l'aida à me retirer, et je parus un peu honteux et défrisé ; chacun se regardait, personne n'osait parler...

J'allai fléchir les genoux devant madame la duchesse de Bourgogne, qui se mit à rire ; ce rire me soulagea, je lui pris la main que je baisai. « Pardon, madame, dis-je, je voulais savoir ce que ces dames pensaient de moi, et je vous supplie d'oublier une étourderie en faveur du désir que j'avais de connaître la réputation qu'on me donne.

» — On excuse tout, dit la princesse, hors la peur que vous nous avez faite. »

Et elle fit commencer aussitôt la répétition, qui avait été retardée.

Cette aventure, qui prouve ma hardiesse, jointe à d'autres inconséquences, me fit, quelque

temps après, aller à la Bastille pour mûrir ma raison. Il est certain que je n'envisageais guère les dangers de mes actions, et tous les jours plus libre avec madame la duchesse de Bourgogne, j'eus la témérité une fois de vouloir l'embrasser. Je ne sais ce qui aurait résulté si j'avais eu souvent les occasions de me trouver seul avec elle ; j'aurais tout hasardé, et sans doute j'aurais été heureux, ou perdu.

Cette fougue de ma jeunesse, que malheureusement on réprimait peu, ne fit qu'augmenter. Je passai bientôt pour le héros des plus agréables aventures. L'imprudence et la jalousie de quelques femmes confirmèrent la vérité à ceux qui n'avaient que des soupçons. Madame ***, nouvellement mariée, fut une des premières à me mettre en réputation ; elle me suivait partout. Un jour, surprise par son mari au moment où je la tenais sur mes genoux, elle pousse un cri : « Pourquoi donc, lui dis-je sans perdre la tête, refuser de m'embrasser ? Je ne vous quitte pas, et même devant monsieur le marquis vous devez acquitter la dette : nous avons parié, j'ai gagné ; il faut payer, c'est dans l'ordre.

» — Vous devez, madame, reprit le bon mari, M. de Fronsac a raison, on doit s'acquitter. »

La dame feignit de se défendre encore, et me donna le temps de réparer le désordre où j'étais. Enfin, me prévalant de l'autorité du mari, j'embrassai la femme, puisque, selon lui, il fallait mieux céder que de se faire décoiffer. Je parus alors sans laisser d'indices de ce qui s'était passé. Madame ***, tranquillisée, ne put s'empêcher de rire, et le mari, content, s'applaudissait d'avoir terminé le différend. « Sans moi, je crois qu'il serait encore resté là long-temps, s'écria-t-il en embrassant à son tour madame ***.

» — Le plus que j'aurais pu..., répliquai-je.

» — Vous l'entendez, madame ! reprit le mari, Voyez l'obligation que vous m'avez ! Je le connais, il est entêté, il l'aurait fait comme il le dit, et c'est pour cela que je suis bien satisfait de vous avoir tirée de ce mauvais pas. »

J'étais tout glorieux de mon adresse, et madame *** m'en aima davantage. Elle ne put s'empêcher de conter cette aventure à une amie, celle-ci à une autre ; et elle me fit un honneur infini. Un

amant avec cette présence d'esprit était, selon ces dames, un être rare et charmant : elles me citaient entre elles, surtout quand il était question de quelques gaucheries en amour. « Fronsac n'eût pas fait cela, » disait-on. Combien cette bonne réputation me valut de faveurs!

CHAPITRE III.

Une duchesse à principes. — Ma fatuité. — Consolations. — Puissance des larmes. — Je suis déclaré dangereux. — La duchesse à la campagne. — Espièglerics. — L'incendie. — L'eau. — Le tapage. — Costume d'Adam. — Le lit. — Le déshabillé. — Vengeance nocturne. — Embarras.

Au milieu de ce tourbillon, madame la duchesse *** voulut me fixer; mais je fus long-temps à lui faire des serments avant de la persuader; elle me rencontrait, au moment où je m'y attendais le moins, avec des femmes qui lui donnaient lieu de douter de ma sincérité, et cela retardait le moment heureux après lequel j'aspirais. Elle me reprochait ma jeunesse, mon étourderie : mais ses beaux yeux bleus languissamment fixés sur moi démentaient sa bouche; je voyais bien que j'étais aimé; cependant je n'en étais pas plus avancé. La duchesse *** avait réellement des

principes, et c'est de toutes les femmes dont j'ai triomphé dans ma jeunesse celle qui m'a coûté le plus de peine : elle estimait son mari, sans avoir de l'amour pour lui ; elle était persuadée qu'une femme devait tout à ses devoirs. Mais comme tôt ou tard la femme la plus raisonnable doit faire une folie, je fus l'heureux écueil sur lequel l'amour, qui se rit des vaines résolutions des hommes, fit échouer ses romanesques projets de vertu.

J'étais piqué de sa résistance, et plus je rencontrais d'obstacles, plus je mettais d'empressement à les vaincre. Elle avait été un des témoins de la scène qui s'était passée chez madame la duchesse de Bourgogne, et elle croyait, ainsi que tous ceux qui étaient avec elle, que la facilité avec laquelle la princesse m'avait pardonné annonçait une intime liaison entre nous. Je voyais que c'était la rivale qu'elle redoutait le plus, et je faisais mes efforts pour la dissuader. Cependant j'étais glorieux de l'opinion accréditée. L'héritière du trône dans mes chaînes ! cette idée m'enorgueillissait, et je me défendais de manière à laisser croire que le bruit répandu n'était pas

sans fondement. Je disais non de façon à persuader le contraire, et dans le fond de mon cœur j'étais intimement convaincu que si madame la duchesse de Bourgogne n'avait pas encore augmenté le nombre de mes triomphes, cela ne pouvait pas être éloigné.

Cependant mes affaires n'avançaient pas avec madame la duchesse ***. J'allais me consoler de ses refus chez madame *** ; mais souvent le dégoût m'en faisait sortir plus tôt que je ne l'avais projeté. Le désir de posséder une femme nouvelle flétrit tous les charmes de celle qu'on possède. Dailleurs on connaît ceux de celle-ci et on n'a point encore admiré les autres. Hélas! j'avoue que presque toujours l'impatience de les posséder leur prête un mérite qu'ils n'ont pas, et l'illusion se détruit bientôt.

Un jour qu'elle me disait qu'on ne pouvait pas se fier à moi, que les serments que je lui faisais étaient copiés sur le modèle de ceux que j'allais débiter à toutes les belles, je me mis à ses pieds pour l'assurer que mon cœur m'en fournissait de nouveaux et de très sincères pour elle. Un éclat de rire fut sa réponse, en ajoutant

qu'on ne pouvait mentir plus impunément. Je fus d'abord déconcerté, mais, reprenant courage, je lui pris la main, que je baisai, et me tenant long-temps courbé, je la frottai doucement contre mes yeux. Ma position, et ce frottement léger firent naître de la rougeur; je pensais aux choses les plus tristes, et mes yeux se remplirent peu à peu de larmes : je levai alors ma tête pour faire voir ces précieuses larmes qui coulaient sur mes joues.

« Je ne vous aime point ! lui dis-je d'un ton pénétré; regardez votre ouvrage, voilà les premiers pleurs que l'amour m'arrache, cet amour si mal récompensé, et qui me rend si malheureux ! Jusqu'à présent j'ai eu des désirs, mais je n'ai connu de véritable attachement que pour vous; la seule femme bien aimée est la seule qui me soit cruelle ! »

Tel fut à peu près mon discours, que je prononçai d'une voix entrecoupée, pour lui donner plus de valeur.

La duchesse *** étonnée, attendrie, ne pouvait croire encore ce qu'elle voyait; petit à petit sa joue s'approcha de la mienne et recueillit

ces délicieuses preuves de ma tendresse; des soupirs y succédèrent; elle leva ses beaux yeux vers le ciel; puis, les fixant sur moi, elle me dit: « Vous m'aimez donc? je ne puis douter... Ah! cher Fonsac, que vous êtes dangereux! »

Sa tête retomba encore sur mes épaules; ma bouche lui donnait les baisers les plus ardents, et la sienne fit bientôt un autre office que de parler. J'avoue que ce moment fut un des plus ravissants de ma vie. Il fut interrompu par le bruit d'une voiture; on craignait le mari: je me retirai pestant contre les importuns, et me disant en moi-même: « Elle est à moi! »

J'ai réfléchi depuis combien le don des larmes était persuasif en amour. Je me sus bon gré de l'avoir provoqué en moi, et j'ai eu grand soin d'en faire usage dans plus d'une occasion. L'habitude contractée, on pleure assez facilement, et il y a des femmes auprès de qui cela fait merveille.

J'étais content de moi; plus amoureux de la duchesse *** que je ne l'avais encore été, j'épiais le moment favorable de la réduire; ce moment semblait toujours s'éloigner, et j'étais

bien contrarié. Enfin son mari, qui avait une charge considérable à la cour, fut chargé d'une mission particulière en Languedoc; et la duchesse *** qui aimait la tranquillité, obtint de madame la duchesse de Bourgogne la permission d'aller passer quelque temps à une campagne qu'elle avait près de Mantes. Je fus bientôt parti.

Il y avait déjà quelques jours que la duchesse y était; plusieurs femmes fort aimables lui tenaient compagnie, et nous n'étions que trois cavaliers. Je fus très bien reçu. La duchesse rougit, et pendant quelques jours évita toutes les occasions d'être seule avec moi.

Elle combattait, et tout en m'impatientant me faisait rire sous cape de voir la vertu aux prises avec l'amour. Je prévoyais bien que cette première ne manquerait pas d'avoir le dessous, et je m'apprêtais à me payer bien complètement d'une si longue attente.

Enfin ce beau jour, ce jour charmant arriva. Nous avions cherché depuis mon arrivée tous les moyens de ranimer la gaieté; j'avais banni cet air de langueur qui avait déjà gagné la société, et

chaque jour on inventait des jeux, presque toujours des jeux d'enfants. Moi qui étais riche en espiègleries, j'avais joué des tours à presque toutes les dames, et elles étaient sur leurs gardes de peur de surprise. Elles tinrent comité, la duchesse à leur tête, pour me rendre ce que j'avais fait. Il fut décidé qu'on ôterait la cloison d'une chambre près de la mienne, pour la placer de manière qu'avec peu d'efforts elle pût tomber tout-à-coup ; on l'avait percée de tous les côtés, et on y avait adapté des ficelles qui, attachées à de certains meubles, et tirées d'une chambre voisine, devaient les faire mouvoir à volonté. Il ne s'agissait plus que de me faire déloger de mon appartement sans que je pusse en soupçonner la cause.

Le soir on ôta les rideaux de mon lit, où l'on jeta beaucoup d'eau ; on brûla du linge dans ma chambre, et l'on fit courir le bruit que le frotteur, en allant porter de l'eau, que mon laquais lui avait demandée après dîner, avait mis le feu à ces rideaux sans y prendre garde. Des gens mis dans la confidence répandirent l'alarme; et en arrivant dans mon appartement, qui était encore

rempli de fumée, je vis mon lit entièrement mouillé.

« Combien c'est heureux, disait-on, que cet accident n'ait pas eu de suite! le feu aurait pu consumer le château, si on n'y avait pas pris garde. »

On décida qu'il était impossible que je pusse coucher dans cette chambre, et l'on fit porter mes effets dans celle qui avait été préparée pour se venger de mes tours. Les femmes me félicitèrent de ce que je n'avais rien perdu; la joie paraissait sur leur visage, et j'attribuais à l'intérêt que je croyais qu'elles prenaient à moi leur apparente satisfaction. Je n'imaginais pas qu'elles jouissaient d'avance du plaisir qu'elles se promettaient. J'étais, je l'avouerai, sans aucune défiance, et je complimentai moi-même la duchesse ***, qui souriait, de ce que tout était si heureusement apaisé.

On soupa gaiement; mais à peine la compagnie fut-elle passée dans le salon, qu'on parla de s'aller coucher. On prétexta que l'accident arrivé dans ma chambre, quoique sans conséquence, n'en avait pas moins effrayé au premier moment,

et qu'on se ressentait de cet effroi; on se plaignit de mal de tête, de lassitude, au lieu de se remettre à jouer suivant la coutume, et le salon, qu'on ne quittait jamais avant une heure ou deux, fut désert à onze.

Je me rendis dans mon nouvel appartement, faute de pouvoir faire mieux. Il était situé de manière que mon laquais couchait loin de moi. Après avoir lu pendant quelque temps, j'éteignis ma lumière, et je m'occupai de ma chère duchesse. Je ne voulais pas quitter la campagne sans avoir eu des preuves certaines de sa tendresse, et je me promettais bien de ne pas laisser échapper la moindre occasion qui se présenterait. Rempli de ces idées qui flattaient mon imagination, je m'endormis. Je fus bientôt réveillé par un bruit soudain : un fauteuil qui était près de la fenêtre se traînait pesamment vers mon lit. Je me mets sur mon séant, le bruit continue; je demande qui est là? personne ne répond; et au même instant une carafe d'eau placée sur la cheminée tombe par terre avec fracas. Je ne savais ce que cela voulait dire: je sautai en bas

de mon lit, sans aucun dessein que celui peut-être de sortir de ma chambre, je touchai avec la jambe une ficelle qui s'était dérangée, je la suivis avec la main, et je vis bientôt ce qui en était; je me recouchai, et restai tranquille. J'entendais de l'autre côté de la porte des éclats de rire, et en même temps je sentis de l'eau qu'on seringuait vers moi.

Pour me garantir, je tirai mon lit, et mis les rideaux entre la muraille et moi; je plaisantai en même temps les acteurs, et leur criai d'avoir de meilleures inventions. Tout cesse tout-à-coup; mais un autre bruit succède au premier: des coups de marteau annonçaient une démolition, et j'attendais la fin de ce tapage, quand tout-à-coup la cloison tombe en plusieurs morceaux, comme une décoration d'opéra. Qu'on se figure ma surprise, de voir huit ou dix femmes coiffées de nuit, armées d'une tasse remplie d'eau, qui font le cercle autour de mon lit, et qui, disant qu'il fait assez chaud pour se rafraîchir, me jettent sur la tête l'eau que contenaient leurs vases! Je me blotissais dans mes draps; et j'entendais dire: « Il a peur! bon! il faut le

punir des tours qu'il nous a joués : encore de l'eau !

» —Non, non, s'écria une autre voix, il faut l'attacher dans son lit, de manière qu'il nous demande pardon demain matin pour en sortir. »

Je n'étais pas à mon aise, et il me passa par la tête de prendre ma revanche : j'ôtai doucement ma chemise, et sortant précipitamment de mon lit, je parus aux yeux de ces dames dans le costume du bon père Adam quand il était dans le jardin d'Éden, avant d'avoir été désobéissant.

Cette apparition fit jeter un cri universel ; la vue du diable ne ferait pas sauver plus vite un troupeau de religieuses qui sortiraient de confesse, que la mienne ne fit retirer ces dames ; c'était à qui fuirait la première. La plupart des lumières furent éteintes dans cette fuite, que j'accélérais encore en criant que j'allais me saisir d'une d'entre elles pour la retenir avec moi. Mon lit était mouillé, et je trouvais très juste d'aller m'emparer de celui d'une de mes persécutrices. Elles s'étaient réfugiées dans le salon ; et moi j'enfilai un escalier dérobé, que je connaissais peu, mais qui me conduisit par un petit détour que

j'ignorais dans l'appartement de la duchesse. Il ne s'y trouvait personne : tout le monde avait été occupé à préparer la niche qu'on m'avait faite. Je ne balance pas : je me glisse dans le lit, en entrant par la ruelle, de manière à n'être pas vu. Je me tiens entre la muraille et le lit, ma tête cachée, de façon qu'il était impossible de rien soupçonner : je n'étais pas bien gros, et j'aurais défié d'apercevoir qu'un homme était là. Le cœur me battait d'impatience et de désir. Peu d'instants après la duchesse arriva, en disant à sa femme de chambre : « Il y a plus que de la légèreté dans ce que vient de faire M. de Fronsac. » On convint pourtant qu'on m'avait un peu maltraité; et tout en parlant, la toilette de nuit s'avançait. Je soulevais doucement la couverture, et j'apercevais de temps en temps la duchesse, qui se croyait seule avec sa femme de chambre.

Mon imagination exaltée embellissait tout ce que je voyais ; les moindres détails de sa toilette me séduisaient plus que tout ce que j'avais aperçu jusque alors ; j'étais dans une ivresse inconcevable, et je baisais les draps, ne pouvant mieux faire. La duchesse crut sentir quelque

chose courir sur elle; sa femme de chambre chercha, et la mit presque dans le même état où j'étais dans ma chambre en paraissant devant ces dames; Vénus, que les peintres font si belle en sortant de l'onde, n'avait pas la moitié des appas de ma duchesse: elle me parut céleste, et le cœur me battait si fort que je craignais de me trouver mal. Enfin elle se mit au lit. Je n'osais respirer; tapi dans un petit coin, je tenais bien peu d'espace, et j'aurais voulu le resserrer encore.

Elle demande un livre; j'étais au supplice. La femme de chambre sort, ferme les portes, et me laisse avec ce que j'avais de plus cher au monde. J'étais combattu par le désir de l'approcher et la crainte de l'effrayer. J'étouffais, cependant, sous la couverture, qui était remise en place. Je présumais que ma duchesse lisait; mais je l'entendis soupirer et prononcer ensuite mon nom. Je me hasardai de sortir doucement la tête du lit, où je ne pouvais plus tenir. Ma duchesse ne s'en aperçut pas; elle lisait toujours. Quelques minutes après, elle posa le livre sur la table de nuit, et dit : « Non,

on ne peut aimer comme cela. » Elle avait la tête tournée du côté opposé à celui où j'étais. « Ah ! reprit-elle, les hommes sont donc nés pour notre malheur !... J'aimerais un enfant !... Du moins, pour mon repos, il ne le saura jamais... »

J'attendais que la bougie fût éteinte ; mais je n'y pus tenir plus long-temps : je m'élançai près de la duchesse, qui poussa un cri d'effroi que j'étouffai, en lui mettant la main sur la bouche.

« C'est moi, lui dis-je, ne criez pas ! c'est Fronsac que vous aimez, qui vous adore, et qui se trouve près de vous. »

Elle voulut sonner, je lui pris les mains ; elle se mit à pleurer, et me conjura de me retirer. Ma réponse fut de la serrer dans mes bras. Le désespoir s'empara d'elle : je vis le moment où j'allais être obligé de la laisser. Tous les noms d'usage dans cette occasion me furent prodigués ; mais, malgré sa résistance, je fus bientôt si coupable qu'elle craignit de se compromettre en faisant trop de bruit. Mes serments firent alors plus d'effet qu'ils n'en avaient encore produit. Nuit délicieuse, et dont je me rappelle en-

core le souvenir plus de soixante ans après!

La duchesse se livra avec d'autant moins de réserve au sentiment qu'elle éprouvait pour moi, qu'elle l'avait plus long-temps combattu. Je l'aimais dans ce moment-là de si bonne foi, qu'elle me crut sincère : elle ne connut plus que l'amour, et après quelques soupirs et les regrets d'une vertu expirante, elle s'y abandonna tout entière.

Enfin la réflexion succéda à l'ivresse. La duchesse se ressouvint que nous étions enfermés, et exigea que je me retirasse dans mon appartement avant le jour. La peur suivit la réflexion; les larmes s'en mêlèrent; ma duchesse se crut perdue. Moi-même, dans le premier moment de mon inquiétude, je ne savais comment me tirer d'affaire. Je voulus examiner si je pouvais sauter par la fenêtre, mais dans l'état de nature où j'étais, je n'osais pas trop risquer de prendre ce parti. La duchesse elle-même en était intimidée, et me conjurait de ne pas exposer sa réputation en risquant un moyen si dangereux: d'ailleurs je pouvais me blesser, et cette idée augmentait sa tendre sollicitude.

Enfin l'amour m'inspira un stratagème qui nous sauva. Je revins tout glorieux regagner le lit de la duchesse qui fondait toujours en larmes en s'écriant : « Qu'ai-je fait ! » Je la rassurai, je lui dis que mon bon génie ferait bientôt cesser sa perplexité ; l'amour peu à peu calma sa crainte, et nous fit encore oublier ce moment d'alarmes.

La duchesse, suivant mon conseil, sonna sa femme de chambre. Cette femme arriva tout effrayée d'être sonnée si matin, car il n'était pas cinq heures. La duchesse se plaignit, comme nous en étions convenus, de douleurs d'entrailles très violentes, et demanda de l'eau tiède sucrée. L'agitation où elle avait été lui donnait un air languissant et imposa parfaitement à la femme de chambre.

CHAPITRE IV.

Excès d'attachement d'une soubrette. — Fuite. — Aventure. — Sommeil. — Aveu allégorique. — Pied blessé. — Fausse clef. — Inconstance.

La camariste de la duchesse était sur le point de faire appeler au secours, tant sa maîtresse lui semblait malade : la dame avait peine à se faire comprendre d'elle. Pendant cette scène de comédie, j'étais caché dans le même endroit où j'avais attendu si impatiemment le coucher de la duchesse. La femme de chambre voulut lui frotter le ventre pour adoucir ses douleurs; refus, comme on peut bien le croire, de la part de sa maîtresse, qui l'envoyait toujours chercher l'eau dont elle disait avoir besoin. Cette fille, par son excessif attachement, était insupportable. « Vous aurez gagné quelque fraîcheur hier au

soir, disait-elle; et sans les tours qu'on a voulu jouer à M. le duc de Fronsac, vous n'en seriez pas où vous en êtes. »

Son raisonnement me parut juste. Enfin cette femme mit fin à ses remontrances. La duchesse lui recommanda d'aller bien vite faire chauffer de l'eau, et de ne pas tarder à l'apporter. La bonne femme, en se lamentant, courut faire ce qu'on lui ordonnait. A peine fut-elle partie, que je quittai promptement la place où j'étais, et j'allai doucement sur la pointe du pied écouter à la porte si je n'entendais plus rien. Quand je fus assuré que je pouvais sortir sans être vu, je pris le petit escalier dérobé qui m'avait conduit si heureusement la veille à l'appartement de la duchesse, et je montai avec toute la vitesse d'un homme qui ne veut pas être aperçu. Parvenu au corridor qui conduisait chez moi, un bruit de porte que l'on ouvrait me fit sauver dans un cabinet où l'on mettait du bois; malheureusement il en était rempli, de façon que je m'y trouvai fort mal à mon aise, et je m'enfonçai même dans le pied une écharde qui me fit beaucoup de mal.

Ce contre-temps venait d'un gros coquin de laquais qui, couchant près de l'antichambre de son maître, s'était levé de bonne heure pour fumer tout à son aise à la fenêtre du corridor; j'en fus convaincu par le choc de son briquet. Je m'impatientais, je donnais de bon cœur ce valet au diable, et je maudissais presque ma bonne fortune, tant je souffrais de mon pied. Pour surcroît de malheur, j'étais tourmenté par des branches de fagot qui, à chaque mouvement que je faisais, me menaçaient de me déchirer le corps. Je fus un quart d'heure dans ce pénible état, et c'est un des plus désagréables que j'aie passés dans ma vie. Ne pouvant plus tenir dans cette triste situation, je résolus de sortir de ce maudit bûcher à tel prix que ce fût, dussé-je être découvert. Je m'esquivai doucement, et le hasard me fut favorable; mon éternel fumeur était appuyé sur la fenêtre, et par conséquent me tournait le dos : je passai derrière lui sans qu'il m'entendit, et j'allai promptement me mettre dans mon lit, qu'un des gens de la maison avait refait après mon évasion; car mon laquais, qui couchait loin de moi, et qui n'avait pas été instruit de ce

qu'on méditait contre son maître, n'avait rien entendu.

La fatigue m'eut bientôt endormi, et il était plus de onze heures quand je me réveillai. On avait eu la complaisance de me laisser reposer ; et quoiqu'on eût déjà sonné le déjeuné, on n'était pas venu, selon la coutume, me gronder de ma paresse. Je trouvai encore toutes les femmes rassemblées. La première chose qu'on eut à me dire, fut de me reprocher de les avoir fait rougir la veille : je ne manquai pas de leur répondre que quand on n'était pas le plus fort, il fallait être le plus rusé. Mon pardon ne tarda pas à être scellé par un embrassement général, et l'on me demanda des nouvelles de ma nuit. « Elle a été délicieuse, leur dis-je. Vous ne connaissez pas, mesdames, toute l'étendue du bonheur que vous m'avez procuré en venant interrompre mon sommeil, et en me forçant de fuir le déluge que vous faisiez si généreusement fondre sur moi. »

Je leur dis alors que je m'étais réfugié dans le jardin, où, dormant presque en me promenant, j'avais eu des rêves si charmants, que la réa-

lité n'aurait pu leur être préférée. Je leur fis allégoriquement le détail de ma nuit avec la duchesse de manière qu'il n'y eût qu'elle et moi qui pussions nous entendre. Ces dames riaient beaucoup ; la duchesse *** s'efforçait de les imiter, et rougissait de temps en temps. On finit par dire que j'étais un très agréable conteur ; et je fus condamné, pour ma légèreté du soir, à dire tous les matins une histoire de ma composition, car on prenait tout ce que je disais pour un conte fait à plaisir. Je les assurai de la vérité des faits que je leur avançais, et je conclus en disant qu'il n'était pas si facile qu'elles le croyaient d'avoir tous les jours des choses aussi jolies à raconter. Je me plaignis de mon pied, en ajoutant que tout n'avait pas été bonheur pour moi, puisqu'en me retirant de ce lieu de délices après le songe qui devait m'occuper long-temps, j'avais manqué d'être estropié ; effectivement je boitais un peu, ce qui servit à confirmer mon malheur.

Chaque dame me plaignit, et se reprocha d'avoir occasioné ma fuite au jardin. Je m'écriai qu'on ne devait pas me plaindre ; et m'approchant de la

duchesse ***, je lui dis que je me souviendrais toute ma vie de la manière dont j'avais été traité chez elle. « On a voulu me jouer un tour, et l'on m'a bien servi, lui dis-je. »

La rougeur de la duchesse *** aurait dû la trahir, si on eût pu avoir le moindre soupçon de ma nouvelle liaison avec elle. Les honnêtes femmes sont si gauches en intrigues, qu'on devine facilement l'objet de leur attachement. La duchesse *** se tira de l'embarras où elle était en me parlant de mon pied, et véritablement je vis qu'elle était inquiète de ce qui m'était arrivé.

J'étais si satisfait de moi, j'avais le cœur si rempli de mon aventure, la duchesse*** me paraissait si intéressante, que j'aurais voulu que tout le monde pût être instruit de ma bonne fortune. J'étais fier de sa possession, et j'avouerai que le secret que l'honneur m'imposait me pesait furieusement. Je ne pouvais parler, mais j'aurais voulu faire deviner les détails de la nuit. On me plaisanta sur l'air abattu que j'avais : je répondis, en riant, qu'il était impossible d'avoir fait tant de choses et de n'être pas un peu fatigué ; on en convint, et bientôt chacun alla faire

sa toilette. Le soir, je voulus obtenir de l'amour de la duchesse *** ce que le hasard et ma hardiesse m'avaient procuré: mais elle objecta la maudite femme de chambre qui emportait les clefs de l'appartement, et je fus contraint d'aller passer la nuit dans le mien. Je n'en fus pas très fâché, je commençais à sentir que le repos m'était salutaire.

Le lendemain, sitôt qu'il fut jour chez la duchesse, je pris cette fatale clef que la femme de chambre avait tous les soirs en sa possession ; et, glorieux de mon larcin, je montai à cheval et me rendis à Mantes, chez un serrurier, où j'en fis faire une pareille. Un louis que je donnai fit diligenter l'ouvrier, chez qui j'attendis qu'il eût terminé son ouvrage. Fier de mon imagination, qui me procurait l'entrée de la chambre de la duchesse, je retournai promptement chez elle, sans qu'on eût eu le temps de s'apercevoir de mon absence ; elle avait été cependant assez longue pour que cette éternelle et soigneuse femme de chambre eût remarqué la perte de la clef : on la cherchait partout quand j'arrivai, et j'eus grand soin de la mettre sur un fauteuil de la chambre

de la duchesse, à qui j'étais venu souhaiter le bonjour. On demandait à tout le monde cette clef; enfin un des gens la trouva sur le meuble où je l'avais glissée sans être vu, et l'on n'en parla plus.

Le soir, les amusements du salon reprirent leur cours, et je me surpassai encore à faire des folies. L'heure de se retirer arriva, et je ne cherchai point à dire un mot en particulier à la duchesse ***; mes yeux avaient même été muets; rien n'annonçait en moi le désir d'obtenir de nouvelles faveurs. Elle était sur la réserve; mais malgré tous les efforts qu'elle faisait pour paraître gaie, je voyais sur sa figure un air piqué que ma prétendue indifférence faisait naître. Je la quittai très froidement, et j'attendis dans ma chambre que l'heure du berger vînt sonner pour moi. Elle sonna enfin. Quand je crus que tout était bien tranquille, je repris cet escalier que j'avais descendu la surveille sans aucun dessein, et j'essayai doucement la clef, qui m'ouvrit les portes que je brûlais de franchir. La duchesse *** était sans lumière, mais ne dormait pas; elle s'imagina que c'était la femme de chambre qui rentrait. « Que voulez-vous, mademoiselle Vin-

cent? dit-elle; avez-vous oublié de prendre quelque chose? »

Je m'approchai de son lit sans répondre, et, l'embrassant, j'eus grand soin de me faire connaître pour qu'elle ne fût pas effrayée comme elle l'avait été la première fois. Elle fut d'abord très surprise de me voir dans sa chambre, et me montra même de la colère, croyant que j'avais séduit mademoiselle Vincent, qui seule avait la clef: la duchesse redoutait d'être à la merci de ses gens. Je fus obligé de lui raconter comment j'étais possesseur de cette clef qui l'alarmait tant. Elle s'écria : « Quelle tête! O mon ami! vous en savez déjà beaucoup pour un jeune homme: vous irez loin dans cette carrière, et je ne serai pas la seule à plaindre. »

J'interrompis cette belle prédiction, et la paix ne tarda pas à être faite.

Huit jours s'écoulèrent ainsi, et, du consentement de la duchesse, je faisais chaque soir usage de ma clef; je la quittais dès le grand matin, et je ne fis aucune mauvaise rencontre qui pût déceler notre intrigue. La duchesse m'aimait de bonne foi. Je lui ai causé bien des chagrins

que je me reproche encore ; mais malheureusement en m'éloignant d'elle je perdais le souvenir de mes serments. Si j'étais resté long-temps à la campagne, je crois que je lui aurais été fidèle tout ce temps ; mais la vue d'un nouvel objet faisait bien tort dans ma tête à celui que je ne voyais plus : je revins à Paris, et ma duchesse fut souvent oubliée. Nous ne nous quittâmes pas sans nous faire les plus belles promesses réciproques : elle fut plus exacte que moi à les tenir ; et cela me valut par la suite bien des reproches qui finirent par m'ennuyer. Quand elle cessa d'être exigeante, je devins son véritable ami. Je lui dois beaucoup, elle me donna d'excellents conseils, et je l'ai perdue trop tôt.

De retour à Paris, je m'abandonnai à de nouveaux plaisirs, et je suivis le torrent qui entraînait avec moi les jeunes seigneurs de mon âge. Madame la duchesse de Bourgogne, que j'avais un peu oubliée, me parut plus aimable que jamais ; ses bontés m'encouragèrent à faire de nouvelles étourderies, et mon père prit enfin le parti d'imposer un frein à ma jeunesse.

CHAPITRE V.

Le comte de Chinon. — Sermons paternels. — Comparaison avec César. —Je deviens mari honoraire.—Ma belle-mère me fait la cour. — La duchesse de Bourgogne. — L'orage gronde. — Je suis mis à la Bastille.—Réflexions que j'y fais, et habitudes que j'y contracte. —Aventure de Cavoye.

En signant l'autre jour le contrat de mariage de mon petit-fils, le comte de Chinon (1), avec l'héritière de la maison Rochechouart, il me prit un remords de conscience. Je me souvins combien j'avais maudit la tyrannie paternelle, qui décida à peu près au même âge mon union avec mademoiselle de Noailles. Heureusement, si mon fils, le duc de Fronsac, a tous mes défauts sans avoir aucune de mes qualités, je crois pouvoir dire que mon petit-fils aura toutes mes qualités sans avoir aucun de mes défauts.

(1) Le dernier duc de Richelieu, mort à Paris en 1821. (*Ed.*)

Ma belle-mère persuada à son mari qu'en me donnant une femme ce serait pour moi un motif de renoncer à celles des autres, et ils conclurent ensemble que mademoiselle de Noailles suffirait pour me ramener à une vie plus rangée.

Les sermons de mon père sur ma conduite me paraissaient d'autant plus déplacés, que la sienne n'avait pas été très régulière. Nous trouvons toujours des amis officieux qui nous instruisent des folies de nos parents, et je croyais en savoir quelques unes qui n'étaient point à l'honneur de mon père. Il se plaignait de ce que je l'abandonnais. Il me contrariait sans cesse : ce n'était pas le moyen de m'attirer vers lui. Les vieillards pour être recherchés doivent être aimables ; la tristesse et l'humeur font fuir la jeunesse. Je perdis un jour vingt mille francs au jeu ; cela augmenta les griefs de mon père contre moi, mais surtout ceux de ma belle-mère. Ils firent si bien, que j'éprouvai un dégoût insurmontable pour mademoiselle de Noailles, et que je jurai de n'en point avoir d'enfants; c'est un des serments que j'ai tenus le plus scrupuleusement; ce qui a fait dire de moi avec quelque raison que j'avais été le mari de toutes les

femmes, comme César,... à l'exception de la mienne.

Madame de Maintenon, que je révérais, m'exhortait aussi à changer de vie. Elle me représentait que ma conduite irriterait le roi, qui n'aimait pas qu'on affichât des mœurs dissolues; que l'on me passait quelques légèretés à cause de mon âge, mais que bientôt elles deviendraient un libertinage insoutenable. Elle ajouta que c'était causer beaucoup de chagrin à mon père, et que le premier devoir d'un fils était d'être obéissant. Le ciel fut aussi de la partie; et pour calmer le courroux céleste, et surtout celui du roi que je redoutais bien davantage, je donnai ma parole à madame de Maintenon de faire ce qu'on exigeait de moi. L'air sermoneur lui allait mieux qu'à mon père, et je me disais que si elle avait eu seulement quelques années de moins, je le lui aurais prouvé d'une tout autre manière.

J'écrivis à la duchesse*** qu on voulait me marier absolument, et je lui confiai tous mes chagrins à ce sujet. Elle me montra combien son amour était désintéressé, en m'engageant à souscrire aux volontés de mon père, et en me priant

de vivre avec ma femme comme un mari devait faire. Je lui répondis que ma résolution était prise, et que rien ne pouvait la changer ; que j'obéirais, mais que je serais un mari *ad honores*, que mon cœur était à elle, et que ma femme n'aurait de moi absolument que la main que j'étais forcé de lui donner.

J'épousai donc mademoiselle de Noailles : mais ni le premier jour, ni les suivants, elle n'eut pas occasion de s'apercevoir qu'elle eût un mari. Je satisfaisais en apparence à ce qu'on attendait de moi, et dans le tête-à-tête je tenais la parole que je m'étais donnée. Madame de Fronsac, toute jeune et innocente qu'elle fût, parut très étonnée, surtout après quelques jours de mariage, de me voir toujours aussi tranquille et aussi peu curieux que la première fois. L'air de mélancolie qu'elle avait ne me la rendit pas plus intéressante. Il y eut sans doute quelques plaintes de faites ; la mère et la fille eurent ensemble des confidences qui ne m'étaient pas favorables. Ma belle-mère, après m'avoir témoigné de l'aigreur, prit le parti tout opposé ; elle m'accabla d'amitiés, me prévint sur tout, et elle me faisait exactement

la cour pour sa fille. J'étais enchanté de la voir punie de ses lésineries à mon égard, et de ses projets de mariage arrêtés sans m'avoir consulté; je feignis de la bien recevoir; je paraissais sur le point de me rendre à ses désirs, et je m'amusais de sa crédule espérance que je trompais chaque nuit.

Cependant j'avais oublié la duchesse*** pour la comtesse ***, et toutes deux étaient délaissées quand je voyais madame la duchesse de Bourgogne. Cette princesse m'inspirait des sentiments dont je n'étais pas maître. Il me manquait quelque chose quand je ne l'avais pas vue, et je résolus de tout tenter pour en venir à mes fins. Je fixais continuellement les yeux sur elle, je cherchais les occasions de lui toucher la main, et, prompt à me flatter, je croyais lire quelquefois dans ses regards de tendres encouragements.

Cependant l'orage grossissait sur ma tête. Mes fréquentes apparitions à la cour, où je ne venais que pour madame la duchesse de Bourgogne, augmentèrent tous les jours les soupçons qu'on avait de notre intrigue. La princesse disait continuellement du bien de moi, et la méchancet

envenimait tout ce qu'elle faisait. Ses plus légers discours étaient des preuves d'amour, et j'avoue que les miens étaient assez propres à persuader ce qui n'était pas. Le roi fut informé de tous ces bruits : heureusement qu'il les trouva peu fondés ; mais il crut de son honneur de punir un sujet capable de fixer l'opinion publique sur une matière aussi délicate, qui compromettait la réputation de sa petite-fille. Madame de Maintenon, qui avait aussi reçu les plaintes de toute ma famille relativement à ma conduite envers ma femme, n'avait pas manqué, à l'instigation de mes parents, d'instruire le monarque de la façon dont je me conduisais. Il fut résolu de me punir par une retraite de quelque temps.

J'étais tranquille au sein de mes plaisirs et de mes espérances ; je voyais sans cesse madame la duchesse de Bourgogne prête à succomber, sans qu'il y eût entre elle et moi aucune déclaration de faite. Je croyais, sans raison déterminante, en être aimé, et l'illusion m'aveuglait au point que ce fantôme de mon imagination était devenu pour moi une réalité. La facilité que j'a-

vais trouvée auprès de presque toutes les femmes me confirmait dans mes idées, et je m'attendais d'un moment à l'autre à triompher de la princesse.

Ce fut au milieu de ce joli rêve que je me réveillai à la Bastille le 21 avril 1711. Je fus pendant quelques jours dans un abattement qui ne peut se rendre ; mes idées se bouleversèrent toutes, et je ne pouvais deviner le motif d'un traitement aussi sévère. Accoutumé à la vie la plus agréable, je ne pouvais voir sans frémir qu'il me fallait vivre dans une chambre obscure, grillée de toutes parts, et d'où je ne sortais que deux heures par jour pour prendre l'air.

Le gouverneur avait ordre de m'empêcher de recevoir le moindre écrit; je ne communiquai avec personne, et au centre de Paris j'étais mort pour toutes mes connaissances. Je fis de sinistres réflexions, et le souvenir de mes amusements passés me rendait encore plus odieux le séjour où je languissais. Je tentai de séduire le geôlier qui venait m'apporter à manger ; il ne daigna pas me répondre, et jeta sur moi un regard de dédain. J'aurais puni ce maraud dans une autre si-

tuation ; mais me pliant à la mienne, je ne trouvai pas au-dessous de moi de le supplier. Je lui promis cent louis s'il voulait faire remettre quelques lettres que je lui donnerais, et s'il m'en apportait les réponses : il me menaça d'en parler au gouverneur, et je fus obligé de ne plus insister. Je dévorais mon chagrin ; je me couchais de bonne heure pour diminuer la longueur de la journée, et ce fut dans cette prison que je contractai l'habitude de beaucoup dormir, habitude que je conserve encore, et qui m'est très nécessaire.

J'ai su dans la suite que le roi, madame de Maintenon et mon père avaient tenu fort sérieusement un conseil sur ma conduite, et que trois raisons majeures les avaient déterminés à m'enfermer à la Bastille : la première, pour faire taire les plaisanteries qui compromettaient la princesse ; la seconde, pour me priver de toute communication avec elle ; et la troisième, pour m'obliger à aimer ma femme.

Louis XIV, à qui on a tant reproché de semblables punitions, Louis XIV, bon de son naturel, et de qui je puis dire par expérience que de tels

châtiments coûtèrent toujours à son cœur et à son caractère, approuvait en moi ce ton décidé et ces reparties heureuses dont on lui parlait si souvent. Je sais qu'il souffrit de priver de la liberté un enfant de mon âge.

Mais je dois dire aussi du monarque que sa manière de bonté fut toujours soumise aux idées qu'il se faisait de sa royauté, et la Bastille fut toujours ouverte quand un sujet fut assez infortuné pour manquer à ce que ce monarque pensait que ses sujets devaient à sa volonté ou à ses principes. Il était devenu dévot, et tout ce qui ne l'était pas était dans le cas de lui déplaire.

Ce n'était pas la première fois que le roi employait les ennuis de la Bastille pour façonner l'esprit et le caractère des courtisans.

Louis XIV punissait tous ses favoris avec la même sévérité quand ils oubliaient quelle était sa volonté, et c'étaient de grands exemples qu'il présentait à tout ce qui osait se plaindre d'une lettre de cachet, d'un exil ou d'un emprisonnement.

Cavoye, homme vertueux, mais dur et inflexible, que madame de Maintenon m'avait

donné pour veiller à ma conduite, avait commencé à se faire connaître par une semblable punition, et l'anecdote de mon mentor est si semblable à la mienne, que je dois la rapporter ici telle qu'il me l'a souvent racontée. Son jeune âge, sa bravoure et sa bonne mine, qui lui avaient gagné le cœur de beaucoup de femmes, avaient rendu amoureuse de lui mademoiselle Coetlogon, fille d'honneur de la reine, laide, mais pleine de vertu et de sagesse, qui lui faisait toutes les avances possibles, et qui pour, lui plaire, se livrait à des folies objet de la pitié de la cour et de l'indifférence de l'amant.

Cavoye, pour une affaire de duel, reçut l'ordre un jour d'aller à la Bastille. La Coetlogon, que le roi aimait beaucoup, furieuse de voir son amant dans les fers, interrompit les fonctions de sa place et n'alla plus à la cour. Le roi, qui en rit de tout son cœur, lui fit dire de revenir à Versailles, et lui promit la délivrance prochaine de Cavoye; mais Coetlogon, ne pouvant retenir sa colère, demandait qu'il lui fût rendu sur-le-champ. Le roi, embarrassé, essayait d'adoucir sa douleur extrême; mais Coetlogon, encore plus

furieuse, leva la main et lui montra les ongles; enfin le roi, déconcerté, l'envoya elle-même à la Bastille pour délivrer Cavoye, à qui il ordonna d'aimer mademoiselle Coetlogon, de l'épouser, et de recevoir de lui pour sa dot, parcequ'elle était pauvre, la charge de grand-maréchal-des-logis.

CHAPITRE VI.

Accès de constance. — Souvenirs du passé. — Nouvel aveu de fatuité. — Loisirs mis à profit. — Vérité imprévue. — Madame de Fronsac. — Je la traite comme ambassadrice du roi. — Combats. — Explications. — Ma tête s'exalte. — Combats. — Je suis vainqueur.

Je m'occupais beaucoup de la duchesse ***; j'aurais voulu pouvoir lui écrire, pour lui révéler l'état malheureux où j'étais. Je l'aimais comme le jour où je m'étais caché dans la ruelle de son lit: la captivité portait mon âme à la mélancolie et à la tendresse; je voyais désormais la fidélité comme une chose charmante, et j'aurais trouvé mon sort très heureux si on m'avait permis de vivre avec la duchesse dans un désert, sans autre femme, mais libre. La liberté n'aurait pas été achetée trop cher à ce prix, et j'aurais signé de mon sangle serment de m'en tenir à une seule femme. La métamorphose qui se fit en

moi est étrange. Le souvenir de madame la duchesse de Bourgogne m'occupait aussi, et charmait quelques instants de ma solitude. Quelquefois je me figurais qu'elle demandait ma grâce au monarque qui m'avait fait enfermer, et l'on n'ouvrait pas une fois la porte de ma prison, que mon cœur ne fût ému par cette douce espérance. J'étais toujours persuadé que j'étais aimé ; mais je commençais à regarder mon amour comme une témérité; je condamnais même mes inconséquences; un mois de retraite forcée avait déjà dessillé mes yeux, et je ne pouvais me rappeler le passé sans un peu de honte.

On voit par tout ce que je dis de madame la duchesse de Bourgogne, que ses bontés pour moi ne furent autre chose qu'une très grande indulgence. Entourée d'étiquette et de respect qui la fatiguaient, cette princesse s'était amusée des reparties d'un jeune homme qui ne doutait de rien. Ma légèreté, mon ton, tout lui avait paru nouveau ; elle était naturellement gaie, et elle saisit avec plaisir cette occasion de s'amuser; elle était bonne, mais loin de prévoir qu'un enfant, c'est ainsi qu'elle m'appelait, porterait

atteinte à sa réputation. Sa familiarité avec moi fit croire que son cœur était de la partie; j'en étais persuadé moi-même; et si, encore une fois, j'eusse été souvent avec elle, son rang aurait disparu à mes yeux, et je n'aurais plus vu que la jolie femme.

Je dois rendre à sa mémoire la justice qui lui est due; je n'ai jamais été son amant, j'ai vivement désiré le devenir, et j'aurais fait de nouvelles tentatives pour l'être, sans l'ordre fatal qui m'arracha de la cour. Je n'ai pu lire assez dans son cœur pour savoir si effectivement il parlait pour moi; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne lui a jamais fait faire aucune démarche qui pût me confirmer sa tendresse. J'ai pu la soupçonner, mais je n'en ai point été certain. L'opinion de la cour et de la ville m'accordait davantage, et je suis de bonne foi en avouant que je n'ai pas trop cherché à la détruire. Après sa mort même, qui arriva peu de temps après, je ne trouvai pas grand mal, puisqu'elle n'était plus, de laisser croire tout ce qu'on voudrait à ce sujet, et j'eus la vanité de conter à quelques amis des choses qui ne m'étaient point arri-

vées. Cette vanité entre pour beaucoup dans nos amours; on se fait même honneur d'une conquête qu'on n'a pas obtenue quand elle peut jeter du lustre sur nous; on la vante, on en est tout glorieux, comme si cette prétendue gloire ajoutait quelque chose au plaisir! mais elle satisfait l'amour propre, et rentre dans la classe des autres jouissances de convention.

Malgré les retours que je faisais sur moi-même, j'étais fâché d'être réduit à désirer ce nouveau triomphe; car puisque ma grande intimité avec madame la duchesse de Bourgogne avait été cause de ma prison, quand on est puni, c'est au moins une consolation de l'avoir mérité.

J'ai dit que mon éducation avait été très négligée : on chercha à faire tourner à mon profit les heures de ma retraite. Madame de Maintenon, qui me voulait réellement du bien, chercha un homme de mérite capable de me donner de bons conseils. L'abbé de Saint-Remy fut choisi pour me consoler et m'instruire; il consentit à partager ma captivité, qui s'adoucit de moitié avec un compagnon d'infortune; peu à peu

l'étude devint un plaisir pour moi, et je fis plus de progrès que je n'en avais encore fait. Le travail calma l'agitation de mes sens, et je fus aussi heureux qu'on peut l'être entre quatre murailles.

Un jour on ouvre ma prison à une heure qui n'était pas celle de la promenade ni des repas ; je ne perdais pas l'espérance, et je crus que c'était une bonne nouvelle qu'on venait m'annoncer.

J'entrevis une robe ; cet aspect me fit tressaillir de plaisir; je n'en avais pas vu depuis plusieurs mois. Je me lève pour aller au-devant de cette femme, qui se jette dans mes bras... c'était la mienne, madame de Fronsac. L'illusion disparut à l'instant même; je la pris par la main, et d'un air respectueux je la fis asseoir. Je parus très gai, et lui demandai en riant quelle divinité l'avait pu faire pénétrer dans le séjour des morts. Ce n'était plus Orphée qui allait réclamer Eurydice, mais Eurydice qui venait réclamer Orphée. Elle me dit que le roi l'avait chargée de savoir de moi si je voulais vivre plus sagement, et que ma liberté était attachée à ma conversion.

« Je ne croyais pas, lui répliquai-je, avoir à

conférer avec l'ambassadrice d'un grand roi. » Et cela dit, je redoublai d'égards et de vénération. Ce n'était pas tout-à-fait cela qu'attendait de moi ma femme : on avait calculé qu'en la faisant venir dans ma prison, ma jeunesse et un régime austère me forceraient à la traiter en bon mari, et c'était de cette réconciliation que dépendait ma liberté.

Voilà ce que j'ai su depuis ; et j'avoue que, si j'en avais été instruit, le désir d'être libre aurait bien pu me faire violer mon serment. Je crus seulement que c'était un détour que l'on prenait pour me ramener à des devoirs que j'avais juré de ne pas remplir. Il me parut plaisant de résister aux désirs qui s'élevaient en moi après une longue privation ; et je résolus de traiter madame de Fronsac comme une femme que je devais respecter. J'aperçus dans ses yeux que mes égards ne la satisfaisaient pas ; son dépit se manifestait. Après une assez longue réserve, elle crut que des caresses feraient davantage sur un époux qui en avait été privé depuis long-temps. Elle s'approcha de moi, me prit les mains, et me dit du ton le plus pénétré, qu'elle plaignait ma capti-

vité. Elle me raconta qu'elle avait été désolée de l'apprendre, et que si ses prières avaient été de quelque valeur, j'aurais été bientôt libre, ou du moins on aurait rendu ma prison si commode en tout, qu'elle m'aurait été plus supportable. Mais elle ajouta que le roi était inexorable, et que sans mon extrême jeunesse, il aurait poussé plus loin son ressentiment. Son indignation était telle, qu'il ne voulait pas entendre parler de moi; et ce n'était qu'après qu'on avait promis de ma part que je tiendrais une conduite plus régulière, qu'il s'était enfin laissé toucher; mais il exigeait des preuves de mon changement. Or ces premières preuves étaient de bien vivre avec ma femme.

Ce dernier mot fut prononcé avec un accent d'émotion, et un regard plus tendre fut lancé sur moi; des larmes coulèrent, et des soupirs répétés exprimaient toute l'agitation de l'âme de madame de Fronsac.

Sa tête était penchée, un mouvement involontaire me la fit prendre dans mes bras; je reçus quelques baisers bien mouillés de pleurs, et mes sens combattaient pour elle d'une manière pres-

que victorieuse. Je n'étais plus trop à moi; depuis long-temps je ne voyais que des hommes, et madame de Fronsac était une femme, quoiqu'elle fût la mienne. Enfin je ne me souvenais plus de ma résolution, quand madame de Fronsac, qui vit approcher l'instant de sa victoire, s'écria : « Ah ! mon ami, si vous m'aviez toujours traitée ainsi, vous ne seriez pas où vous êtes ! »

Ces mots furent un talisman qui fit tout évanouir. Ma tête se calma, je ne vis plus que ma femme, je fus honteux de lui céder. Je m'éloignai d'elle avec l'effroi qu'on a de tomber dans un précipice, et je rougis de m'être exposé à perdre en un instant le fruit de mes projets ; mon amour-propre était blessé, tant il est vrai qu'il nous commande toujours ! L'étonnement de ma femme ne peut se décrire; elle ne savait à quoi attribuer ce subit éloignement; elle perdait tout le fruit de ses petites ruses, et j'avoue qu'elle s'était conduite avec moi avec tout l'art d'une femme qui veut subjuguer un mari. Elle était honnête, vertueuse; elle ignorait les détours employés par tant de femmes habituées à vivre

dans le tourbillon du monde, et qui veulent parvenir à leurs fins ; cependant la nature venait de les lui enseigner. On dirait que les femmes naissent toutes avec un fonds d'adresse et de ruse qui se développe dans l'occasion ; la plus simple a autant de finesse qu'une autre quand son cœur ou son amour-propre sont de la partie.

Madame de Fronsac resta sur son siége comme pétrifiée, sans même réparer le petit désordre où elle était. De mon côté, je me reprochais, pour moi seul, de l'avoir conduite si loin ; et j'avais la tête appuyée sur ma main, sans proférer un seul mot. Après un long silence, je me rapprochai d'elle ; je lui répétai combien j'étais sensible à tout l'intérêt qu'elle m'avait montré, et que je ne l'oublierais pas ; mais comme ses larmes recommençaient à couler, je lui dis qu'elle ne devait pas s'abandonner à la douleur ; que ma captivité aurait un terme ; que le roi rendrait justice à mon innocence, et ne punirait pas par une longue prison quelques légères étourderies. J'ajoutai que je n'étais pas coupable (ici ma femme fronça le sourcil), et que je

verrais bientôt la fin de ma retraite. « Je le souhaite!... » s'écria-t-elle

Elle se tut, mais ses regards étaient expressifs; ils semblaient me dire : Voilà donc tout ce que vous voulez faire pour votre délivrance! Ce jeu muet dura quelque temps : mais enfin la fierté l'emporta sur l'amour; elle se leva, et me dit tristement adieu. Je la reconduisis toujours respectueusement, et je fus tout glorieux de l'avoir laissée sortir telle qu'elle était entrée. Quand je fus seul, je ne pus m'empêcher de rire de la scène qui venait de se passer : j'étais plus content de moi que si j'eusse obtenu les faveurs de trois nouvelles femmes, et pourquoi? parceque ma tête s'était montée à ne pas vouloir habiter avec la mienne.

Je dois cependant confesser que dans le nombre de celles qui avaient eu des bontés pour moi, il y en avait plus d'une qui n'était pas mieux qu'elle. Madame de Fronsac avait de la jeunesse, et pouvait prétendre à un meilleur traitement de son mari; cependant je lui tins rigueur, et je la perdis sans qu'elle eût de moi autre chose que le nom d'épouse. Je suis peut-être le seul homme

renfermé à Bastille, dont la liberté ait dépendu de sa bonne ou mauvaise conduite envers sa femme. Il fallait un caractère comme le mien pour rompre des projets aussi bien concertés, et dans ce moment-ci j'ai même encore du plaisir à me rappeler que j'ai été capable de ce stoïcisme conjugal.

CHAPITRE VII.

Rapport de ma femme. — Ma petite-vérole. — Ma liberté.—Sermons nouveaux de mon père. — La duchesse ***. — Ordre de départ pour l'armée. — Billet. — Entrevue. — Discours étrange. — Résistance. — Défaite. — Adieux. — Alarmes. — Départ. — Mort de la duchesse de Bourgogne. — Réflexions politiques.

Quel dut être l'étonnement de ceux qui avaient tendu un piége si adroit à ma jeunesse! Aussi je ne tardai point à m'apercevoir que le rapport de madame de Fronsac ne m'avait pas été favorable. Je fus traité plus rigoureusement que je ne l'avais encore été; mes geôliers avaient l'air plus dur, et l'abbé Remy lui-même me faisait entendre que le roi était plus courroucé que jamais contre moi. Je repris l'habitude du travail, pour chasser l'ennui et les réflexions qui m'assiégeaient de temps en temps; je traduisis des auteurs latins, et je fus tout étonné de me trouver

presque un savant. Nous avions fait en grande partie, l'abbé Remy et moi, la traduction de Virgile qu'il a, je crois, publiée depuis.

Je suis persuadé qu'une retraite un peu plus longue m'aurait accoutumé à m'occuper ; car avant d'entrer à la Bastille je ne pouvais pas lire plus un quart d'heure ; je ne pensais qu'au plaisir et aux femmes. Cette retraite m'a fait grand bien, surtout pour mon ambassade de Vienne, où j'ai eu une correspondance très étendue, et où le travail ne devait pas effrayer.

Mes occupations littéraires furent suspendues par une maladie très grave dont je pensai être la victime. La petite-vérole se manifesta quelques jours après une fièvre très forte. Je fus à l'extrémité ; on désespéra de ma vie, et je ne dus mon salut qu'à une saignée faite au milieu de l'éruption, par les conseils et sous les yeux de M. Delécalière, malgré l'opposition de plusieurs autres médecins qui avaient été appelés. Madame de Fronsac eut encore la liberté de venir de temps en temps me donner des soins, qui n'étaient pas alors aussi intéressés que sa première visite.

La jeunesse triompha enfin du mal, et je recouvrai ma première santé. On tint de nouveau conseil chez madame de Maintenon, pour savoir ce que l'on prononcerait sur mon sort; il fut décidé de m'envoyer à l'armée, pour me soustraire à toutes mes liaisons précédentes. On jugea bien, d'après l'expérience qui en avait été faite, que mon raccommodement avec madame de Fronsac ne pouvait être que l'affaire du temps; on vit que mon caractère altier ne devait pas être heurté de front, et qu'il fallait plutôt avoir l'air de lui céder que de le vouloir rompre. On comptait sur l'avenir, mais l'avenir trahit cette flatteuse espérance.

La liberté me parut le plus grand des bienfaits; je croyais n'avoir pas vu les objets qui frappaient mes yeux; ils me paraissaient nouveaux. J'étais ivre de plaisir, et l'ordre qui m'avait été donné de quitter Paris, pour joindre l'armée de M. le maréchal de Villars, ne fut pas capable de l'altérer. Mon père me reçut avec humeur, me fit des sermons, qui dans sa bouche n'avaient aucune valeur pour moi, et je sortis de Paris fort satisfait d'être mon

maître et d'aller parcourir une nouvelle carrière.

J'avais écrit à la duchesse ***. Sa réponse m'avait convaincu de ses inquiétudes et de son attachement. Elle avait été malade, et paraissait désespérée de ne pouvoir pas m'embrasser avant mon départ. J'en étais moi-même inconsolable : mais tout était préparé; l'ordre du roi m'interdisait un plus long séjour à Paris, et je fus obligé de partir sans satisfaire ce besoin de mon cœur : car, dans ma prison, j'avais su rendre à la duchesse *** la justice qu'elle méritait, et la raison m'avait fait voir combien elle l'emportait sur les autres femmes que j'avais connues.

Comme je changeais de chevaux à deux lieues de Paris, un paysan qui m'attendait sur la porte du maître de poste, me remit un billet; il était de la duchesse ***, qui me mandait seulement : « Je suis à l'auberge du Chasseur. » Je n'y courus pas, j'y volai; je ne m'attendais pas à ce bonheur; tomber dans les bras l'un de l'autre fut notre premier mouvement. Nous y restâmes longtemps sans pouvoir proférer une seule parole.

Quand nous fûmes remis de ce premier délire, elle m'apprit qu'elle n'avait pu résis-

ter à l'envie qu'elle avait de me voir; que, quoiqu'elle ne fût pas encore bien rétablie de sa maladie, elle avait trouvé assez de forces dans son amour pour sortir de chez elle par la petite porte du jardin, et pour aller louer une voiture; qu'elle n'avait voulu mettre personne dans sa confidence; qu'elle prévoyait bien l'inquiétude où l'on serait de son absence; mais que comme son mari était pour quelques jours à Versailles, elle trouverait bien le moyen de dérouter les soupçons. Elle s'était fait informer du moment de mon départ, et m'avait précédé d'une heure.

Si la duchesse *** avait beaucoup d'amour, elle avait autant de crainte de perdre sa réputation, et c'est ce qui l'avait engagée à s'exposer seule, malgré sa timidité naturelle, pour n'être pas compromise.

Je sentis tout le prix de ce qu'elle faisait pour moi, et je ne pus assez la remercier. De ce premier élan de reconnaissance, je passai bien vite à un sentiment plus doux. Nous ne nous étions pas vus depuis long-temps; la Bastille avait mis entre nous deux des murailles inaccessibles;

j'avais besion d'être heureux, j'étais adoré ; cependant je trouvai dans la duchesse *** une résistance à laquelle je ne m'attendais pas.

« Une femme qui a pu vous montrer autant d'amour que moi, me dit-elle, et qui a sacrifié des principes de vertu qu'elle croyait inébranlables au penchant qui l'entraîne vers vous, aurait mauvaise grâce, quand elle s'expose à tout pour vous embrasser avant votre départ, de vous refuser des faveurs qu'elle n'a plus le droit de vous contester. Je suis à vous, c'est votre conquête que vous tenez dans vos bras ; c'est une femme qui ne respire que pour vous, mais qui, en raison de l'amour que vous lui inspirez, craint davantage de vous perdre. Je vous connais, je ne m'aveugle pas ; je sais que la présence d'une femme vous fait oublier que vous vous devez à une autre ; votre tête s'est ainsi montée, et vos sens sont toujours prêts à trahir vos résolutions de fidélité. Si je reste votre maîtresse, je vous perdrai, c'est un fait incontestable. Je ne sais point aimer à demi, et l'amour rend exigeant. Ce qui vous paraît charmant pour quelques heures vous devien-

dra ennuyeux par une longue possession; votre tendresse finira, et la mienne, je le sais, me suivra jusqu'au tombeau; je serai malheureuse: voilà quelle sera la fin du roman qui vous paraît maintenant si séduisant. Soyez raisonnable; et pour prix de l'estime que vous dites avoir pour moi, tenez-vous-en à l'amitié, elle est plus indulgente. Je serai dépositaire de vos secrets, vous ne craindrez pas de me les confier; je n'aurai point de reproches à vous faire, je partagerai sans cesse vos plaisirs et vos peines. Vous aurez besoin de votre amie, et vous fuiriez la maîtresse. Mon cher duc, il importe à mon repos de vous voir toujours, et c'est le seul moyen que vous ne m'échappiez pas. Je sais que le rôle d'acteur principal vaut mieux que celui de confident; je suis d'âge à jouer le premier rôle; mais je préfère le dernier, pour ne pas vous perdre. C'est l'excès de mon attachement qui m'a fait prendre ce parti qui vous paraît étrange, mais que la réflexion m'a montré comme celui qui devait assurer ma tranquillité. »

La duchesse *** me parlait avec tant de can-

deur, que j'étais presque persuadé qu'elle avait raison. Le ton de vérité qui régnait dans son discours m'imposait; et je voyais bien que ce n'était pas un effet de cet art de coquetterie que les femmes emploient avec tant d'adresse pour se faire désirer davantage. Madame la duchesse*** n'en avait pas besoin; elle était vertueuse par système, et faible par un penchant irrésistible qui l'entraînait vers moi. Son cœur avait dompté sa raison; mais de temps en temps des combats intérieurs troublaient le bonheur que l'amour devait lui promettre. J'avoue que je m'amusais souvent de ces combats, qui ne servaient qu'à me prouver combien j'avais d'ascendant sur elle, puisque j'en étais toujours vainqueur.

Si j'avais été retenu un instant par ce qu'elle m'avait dit, mes désirs parlèrent si fort qu'il n'y eut plus qu'eux d'écoutés. La duchesse *** me paraissait plus belle que jamais : son air de langueur ajoutait un degré de plus d'intérêt à ses charmes; c'était pour ainsi dire une nouveauté pour moi, après une si longue absence. La duchesse *** se défendait encore; mais ses refus étaient si faibles qu'ils m'annoncèrent sa nou-

velle défaite. Bientôt l'amour l'emporta sur la crainte de faire un inconstant; et contente du présent, elle n'était plus en état de réfléchir sur les dangers de l'avenir.

Deux heures se passèrent rapidement; il fallut se séparer. La duchesse *** ne pouvait plus tarder à se rendre chez elle; elle me témoigna même son inquiétude à ce sujet; et loin de la partager, j'étais si satisfait du moment dont je jouissais, que je ne pouvais penser à autre chose. A la fin il fallut pourtant bien s'occuper du motif de ses craintes, et toujours gai et fou comme à l'ordinaire, je lui donnai un moyen assez plaisant de se tirer d'affaire: c'était de dire chez elle que la patronne de Paris lui était apparue plusieurs fois; que la nuit dernière, après avoir tiré les rideaux de son lit, elle avait béni les remèdes qui avaient été employés pendant sa maladie, et lui avait dit, en s'échappant vers la sphère céleste : « Priez sans faste et dans le secret, et reconnaissez la main dont l'Être suprême s'est servi pour vous sauver de la tombe qui vous attendait pour vous dévorer. »

Le ton prophétique avec lequel je prononçai

ces paroles fit rire la duchesse *** et moi aussi. Mon imagination lui parut fertile en miracles; mais elle ne concevait pas encore comment ce beau rêve pouvait donner un motif vraisemblable à sa sortie. Je lui expliquai que rien n'était plus simple; que les paroles de la sainte voulaient dire : Allez me remercier dans mon temple; mais allez-y sans faste et sans suite ; que pour exécuter cet ordre, elle était sortie seule pour rendre hommage à la patronne : de là les messes, les cierges, et tout ce qui accompagne ordinairement les remerciements des dévots; certainement une matinée entière n'était pas trop pour remplir ces pieux devoirs. Je fus traité de fou, d'indévot ; mais cependant je crois qu'elle tira parti de ma folie.

Nous eûmes bien de la peine à nous quitter; nous étions comme ces amants de Molière, qui veulent se fuir et qui se retournent toujours. La duchesse *** m'engagea beaucoup à lui écrire et me promit de me faire part de tout ce qui se passerait d'intéressant à la cour et à la ville. Mais se souvenant que je partais pour l'armée, elle ne fut pas maîtresse de ne pas répan-

dre de larmes. Les dangers que j'allais courir frappèrent son imagination, et j'eus bien de la peine à la tranquilliser. « Vous allez, disait-elle, rejoindre une armée la seule espérance du royaume; vous ignorez quel est le découragement des troupes; le nom de Villars même, qui les commande, ne les rassurera pas quand elles verront qu'elles ont affaire au prince Eugène, à ce général si souvent vainqueur. Je ne prévois que disgrâces; la fin du règne de notre roi est affreuse! Qu'il serait cruel pour moi, si, en déplorant les pertes de la France, j'avais encore...! »

Elle ne put achever; je la reçus dans mes bras sans connaissance. Je me trouvais fort embarrassé : je ne voulais rendre personne témoin de cette scène. Heureusement que peu à peu elle reprit l'usage de ses sens : ce fut à propos, car je commençais à trouver qu'il était à charge d'être trop aimé. Je l'assurai que ses craintes étaient frivoles, et qu'on m'avait prédit que je vivrais très vieux. La duchesse ***, en craignant pour mes jours, eut le courage de m'exhorter à me distinguer.

« Dans la carrière que vous allez parcourir, me dit-elle avec un soupir, on peut être prudent, mais on ne doit jamais fuir le danger... Adieu ! ajouta-t-elle en s'éloignant de moi; ne m'oubliez pas, et soyez heureux. »

Je la conduisis à sa voiture, et nous ne cessâmes de nous regarder que quand il ne fut plus possible de nous voir.

Cette rencontre, qui d'abord m'avait fait un si grand plaisir, me laissa, après le départ, un vide qui m'ôta toute ma belle humeur. Cependant le désir que j'avais de voir l'armée, et l'espérance d'y obtenir quelque gloire, dissipèrent la mélancolie où j'étais plongé.

Le souvenir des bontés de madame la duchesse de Bourgogne, dont j'avais appris la fin malheureuse (1), vint faire aussi distraction à ce qui venait de se passer entre la duchesse *** et moi. Je regrettais cette princesse qui avait daigné me distinguer; l'illusion qui m'avait fait espérer de la subjuguer n'était point encore dissipée. J'étais désolé que la tombe eût englouti toutes mes es-

(1) La duchesse de Bourgogne était morte le 12 février 1712. (*Note de l'Éditeur.*)

pérances. La perte de ceux que nous aimons leur donne après la mort des qualités plus précieuses que celles que nous leur connaissions pendant leur vie. Je ne vis rien au-dessus de cette princesse, et malgré moi des larmes vinrent remplir mes yeux. J'entendais encore les cris de désolation qui frappèrent mes oreilles, à la nouvelle de sa mort, je voyais cette pompe funèbre qui conduisait à Saint-Denis les restes chéris de cette malheureuse princesse, réunis au corps de son époux et de son fils. Toute la France me paraissait en deuil; et dans cet instant je le partageais véritablement. Une rougeole pourprée avait conduit au tombeau la plus aimable des princesses.

Son époux, le duc de Bourgogne, avait une austérité de principes que les grâces de sa femme devaient tempérer. Tous deux voulaient le bien, tous deux étaient faits pour sentir que la première jouissance d'un souverain est dans l'amour qu'on lui porte: ils avaient sous les yeux l'exemple des maux que peut produire une trop grande ambition; ils se promettaient bien d'essuyer les pleurs du peu-

ple; le peuple le savait, et sa désolation était extrême. Il croyait avoir perdu son père; il ne voyait plus dans Louis XIV, qu'il avait tant admiré, qu'un roi que le malheur environnait : il était impatient de passer sous le joug d'un autre maître, et le duc de Bourgogne était celui qu'il révérait d'avance. Ce peuple attend toujours de celui qui doit succéder au trône une diminution d'impôts; mais il se trompe. Il est prudent qu'il soit chargé suffisamment; il serait même très impolitique de le mettre en état de n'être pas toujours fort occupé pour vivre : trop d'aisance lui donnerait le temps de raisonner; il finirait peut-être par calculer ses forces, et on peut juger quelle insubordination il en résulterait; insubordination à la vérité facile à calmer en répandant un peu de sang, mais qu'il faut toujours prévenir (1).

Ces réflexions, interrompues quelquefois par des idées moins tristes, me conduisirent loin; et j'arrivai à l'armée, l'esprit encore rempli de politique, d'amour et de regrets. Je fus bientôt

(1) On reconnait ici les vraies opinions du grand seigneur et de l'égoïste voluptueux. (*Éd.*)

distrait par une occupation continuelle. M. le maréchal de Villars, à qui j'étais fortement recommandé, ne me donnait pas le temps de songer à autre chose que mon métier; j'allais souvent lui faire ma cour, et je cherchais à profiter de ses leçons.

CHAPITRE VIII.

La France en 1712. — Mes premières campagnes. — Villars. — Sa lettre. — Les traitants. — Argent de papier. — Chanson. — Portrait de Villars. — Son audace. — Lettres du roi. — Madame de Maintenon. — Le Dauphin. — Ce qu'on dit de moi à Paris. — Mouvement des ennemis. — Siége du Quesnoy. — Prise du Quesnoy. — Suite des opérations.

Quand je sortis de la Bastille, au mois de juin 1712, pour me rendre à l'armée, toute la France était dans la consternation. Le grand roi n'était plus le vainqueur de l'Europe; pour conserver l'Espagne à son petit-fils, il était obligé depuis douze ans de se défendre contre l'Angleterre, l'Empire, la Hollande, la Prusse, la Savoie, le Portugal. Il avait fait la loi autrefois à toutes ces puissances, et il s'était vu depuis peu obligé de leur envoyer le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac pour demander la paix et accepter des conditions.

Nos plus habiles généraux, moissonnés par l'âge ou les combats, n'avaient laissé pour ainsi dire que des élèves. Il ne restait que le maréchal de Villars, qui écrivait à Voisin l'année précédente, en ces termes, sur les officiers de l'armée.

« Il y a à l'armée, disait-il, des sujets excellents » parmi les colonels, les brigadiers, les maré- » chaux-de-camp et les lieutenants-généraux ; » mais tous ne sont pas égaux : il y en a tels qui » nous feraient perdre la bataille et mettraient » le royaume par conséquent en grand danger. Le » maréchal d'Harcourt pourra vous en parler à » son retour ; il a un aussi bon esprit qu'homme » de France... Les ennemis ont un grand avan- » tage sur nous : leurs armées sont remplies de » princes du plus grand courage ; il y en a trois » entre autres qui font les premières charges, » quoique assez jeunes, et qui ont essuyé plus » de coups de fusil que nos capitaines de gre- » nadiers. Leurs deux généraux en chef ont » grande part à l'élévation des officiers géné- » raux, et à leur choix ; aucun emploi de

» guerre ne se vend, et par conséquent il n'y a pas » tant d'enfants colonels. »

Le cruel hiver de 1709 avait dévasté nos campagnes, et les pertes du cultivateur n'étaient pas encore réparées; les finances étaient ruinées, et le roi, pour faire subsister ses troupes et soutenir les dépenses les plus essentielles, était obligé d'abandonner l'État à la rapacité des traitants, qui prêtaient des sommes d'argent peu considérables, et qui les prêtaient peu à peu, comme par grâce et par pitié, en exigeant un intérêt exorbitant. Les besoins urgents firent imaginer des papiers pour représenter l'argent; on en paya d'abord l'intérêt, on en suspendit ensuite le paiement; alors ils perdirent soixante à quatre-vingts pour cent; on les plaça en rentes sur la ville, et ensuite on en retrancha les deux tiers. Ces injustices, qui ruinaient des familles, mécontentaient les peuples, qui murmuraient; les plus zélés partisans du roi se défendaient en gémissant, et en représentant les besoins de l'État; d'autres plaisantaient sur tous les évènements, selon le génie particulier des Parisiens; et quand je sortis de la

Bastille, on chantait encore assez publiquement :

Du papier pour ducats,
Un dévot pour Turenne,
Une veuve pour reine ;
Grand Dieu l'étrange cas !
Ne m'entendez-vous pas ?

La mort inopinée des dauphins, en désolant la nation, qui soupirait pour un autre gouvernement, retardait encore la conclusion de la paix. Le duc d'Anjou, depuis Louis XV, restait seul de toute sa brillante famille, et on craignait que le roi d'Espagne ne prétendit monter sur le trône de ses pères ; ce qui pouvait replonger l'Europe entière dans une nouvelle guerre, et compromettre les destins de la France.

Ce fut dans ces circonstances que je fus envoyé au maréchal de Villars, qui commandait nos troupes.

Ce général, que j'ai étudié en disciple attentif, et qui avait pour moi une amitié particulière, était pour ainsi dire le seul espoir de la France. Il était capable des plus grandes choses, et il avait dans le caractère je ne sais quoi d'audacieux qui inspirait la confiance en son génie. Il regardait

de sang-froid les plus grandes entreprises, quelque dangereuses qu'elles fussent, si elles avaient quelque chose qui pût attirer les regards de la multitude. Indépendamment du plaisir que j'éprouvais à voir la guerre de près, je m'estimais heureux de pouvoir faire mes premières armes sous cet illustre capitaine. Je ne me lassais pas d'admirer la justesse de son coup d'œil, sa brillante valeur personnelle, sa gaieté intarissable dans les plus grands périls. Nous aimions jusqu'à sa jactance un peu gasconne, mais justifiée par tant d'actions d'éclat.

La cour de Versailles négociait pour la paix; elle souffrait des humiliations de ses envoyés en Hollande; elle était dans des transes affreuses, quand Villars écrivait à Voisin :

« Vous n'avez plus de ressource que dans un » coup hardi; c'est jouer à quitte ou double, » mais je ne vois plus que cela · il faut la paix, » mais c'est une paix réelle; car pour les appa- » rences de traités qui rendent le mal plus dan- » gereux, il ne faut pas y consentir, et il vaut » mieux périr les armes à la main que subjugués

» par un ennemi insolent à la discrétion duquel » il ne faut jamais se commettre. »

Le roi, et surtout madame de Maintenon, ne cessaient par des courriers de réprimer cette ardeur guerrière, et Villars ne cessait, par le retour des courriers, de demander la permission d'un combat. Un jour, pour la surprendre au roi, il dépêcha quatre courriers de suite; mais le monarque, encore plus avisé, réprimait de plus en plus l'activité du général par de sévères défenses, que madame de Maintenon adoucissait par des phrases adroites.

Elle mandait au général qu'il était plus digne qu'un autre d'une confiance illimitée, à cause de son attachement aux intérêts du roi et de l'État.

« Mais après tout, lui disait-elle, le roi n'est-il » pas le maître le plus absolu ? et s'il est d'un avis » différent du vôtre, n'est-il pas juste qu'il suive » le sien ? C'est sur vos projets, c'est sur les diffé- » rentes vues, c'est sur les détachements que je » voudrais que vous ne grondassiez jamais; je vou- » drais que vous fissiez vos représentations en se-

» cret, très librement, mais que vous épousassiez » tout ce que le roi décide, et qu'il parût que vous » l'approuvez.

» Si je vous veux trop parfait, prenez-vous-en, » monsieur, aux sentiments d'estime et, si vous » voulez bien que je le dise, d'amitié que j'ai » pour vous; j'espère qu'ils me feront pardonner » toutes mes libertés. »

Le dauphin, duc de Bourgogne, peu avant sa mort, ne cessait non plus de modérer la fougue de Villars, qui lui répondait en ces termes :

« Quant à ce que vous me faites l'honneur de » me dire, Monseigneur, que vous êtes bien per- » suadé que je ne commettrai pas l'armée du roi » au sort d'une bataille, que je n'aie au moins » quinze sur la partie, il est bien certain, Mon- » seigneur, que j'ai toujours pensé ainsi, et que » si jamais nous avions une action, il faudrait que » le général fît tout ce qui dépendrait de lui pour » que ce fût dans un terrain où la valeur des trou- » pes pût décider plutôt que les manœuvres de » guerre, dans lesquelles certainement les offi- » ciers des ennemis l'emportent sur les nôtres. »

Le courage du maréchal de Villars était néanmoins tempéré par sa prudence de grand capitaine.

« Ménagez parfaitement vos hommes, écrivit-» il à son frère, votre terrain, vos munitions, » votre personne, et vous conservez pour vous ex-» poser sur la brèche de votre place : enfin il faut » que vous et votre garnison vous vous mettiez » dans la tête, non pas que vous tiendrez deux, » trois, quatre mois, mais que vous ne serez point » pris et que vous ferez périr l'armée ennemie » devant vous. »

Tel était le maréchal de Villars, qui me reçut en qualité de volontaire recommandé par le roi et par madame de Maintenon. Je fus d'abord aide-de-camp de ce général, quoique je ne fusse âgé que de seize ans; mais la vivacité de mon caractère, mon ton décidé, ma passion de me distinguer, la promesse que je lui fis que j'effacerais dans l'esprit de la cour et du public la mémoire de mes égarements, engagèrent le maréchal à me donner ce témoignage de confiance. On en apprit la nouvelle à Paris quand on me

croyait encore à la Bastille, et j'eus le plaisir de voir, par les lettres que je reçus à l'armée, que la sévérité de mon père n'avait été approuvée ni à la ville ni à la cour (1). Je sus que les femmes m'avaient défendu de tout leur pouvoir, et qu'on ne pouvait me reprocher que la hardiesse de mes amours, leur variété et l'indocilité de mon cœur, opposée aux désirs de mon père

(1) *Lettre de madame de Maintenon à madame la duchesse de Richelieu, du 18 août 1712, après la sortie de la Bastille de M. le duc de Fronsac, et après son arrivée à l'armée, près du maréchal de Villars.*

« Je suis bien fâchée, Madame, que ce soit quelque incommodité » qui empêche M. le duc de Richelieu de venir ici ; mais du reste je » l'aime bien mieux dans le repos qu'en tout autre lieu, et j'espère que » les chaleurs étant diminuées, il s'en portera mieux. Il est bien vrai, » madame, qu'il doit de grands remerciements au roi ; je ne l'ai jamais » vu faire pour personne ce qu'il fait pour M. le duc de Fronsac, et il » sera bien à plaindre et bien blâmable s'il ne profite d'une telle grâce, » et de l'inclination que tout le monde a pour lui. M. le maréchal de » Villars me mande qu'il lui a offert sa maison, mais que M. de Fronsac a » voulu demeurer avec M. le prince d'Épinoy, dont on dit beaucoup de » bien. On ne peut s'intéresser plus que je fais en monsieur votre gen- » dre, qui certainement est un prodige. Mon affection m'a fait prendre » la liberté de lui parler là-dessus bien librement : il l'a reçu avec toutes » les marques de reconnaissance et de politesse dont il est capable, et » qui vont toujours plus loin qu'on ne le peut prévoir. Il a un véritable » ami en M. de Savoye.

» Je suis, Madame, avec toute l'estime et le respect que je vous dois, » votre très humble et très obéissante servante.

» MAINTENON. »

et à l'avarice de sa femme, qui n'était que ma belle-mère.

Je raconterai l'histoire de nos campagnes, qui relevèrent la gloire du roi que tant de revers avaient couverte de nuages, et qui sauvèrent la France. Le prince Eugène et les ennemis que Louis XIV s'était faits en Europe en avaient juré le démembrement. Voici comment Villars, par un dernier effort, soutint et repoussa les assauts de toute l'Europe liguée contre nous. Pour être au courant des affaires de la guerre, il faut prendre plus haut l'histoire militaire de ce temps-là.

L'hiver qui précéda ma première campagne n'avait pas été aussi tranquille que la saison le demandait. Nos ennemis, encouragés par des succès brillants, s'étaient hâtés jusque alors, comme ils le disaient eux-mêmes, de ruiner la France; mais les préliminaires de la paix et l'inaction de l'Angleterre les déconcertaient et tendaient à leur faire perdre courage; ensuite les propositions de paix faites dans le congrès tenu à Utrecht, et acceptées par les Anglais; l'opposition continuelle de ceux-ci à tout ce qui tendait

à une entreprise offensive, le commandement de leurs troupes donné au duc d'Ormond, à la place de Marlborough, déjà disgracié ; les ordres réitérés envoyés au premier de ne rien entreprendre, son exactitude à les exécuter et son refus de concourir avec le prince Eugène et le reste des alliés aux opérations de la campagne, furent des causes très sensibles de l'inaction des troupes ennemies jusque vers le 25 de mai.

Alors les fourrages secs commençant à manquer à l'armée des alliés sous Douay, et la campagne ne pouvant fournir des fourrages verts pour leur subsistance, ils furent dans la nécessité de faire divers mouvements pour en chercher ; ils passèrent l'Escaut sous Bouchain, et se virent par ce moyen dans l'abondance.

Après ce mouvement il s'agissait entre les alliés de faire au moins une entreprise pour soutenir la réputation de leur armée ; et comme le camp de celle de France sous Cambrai, derrière l'Escaut, était un poste peu praticable, il fut proposé par le prince Eugène, dans le conseil de guerre, de tourner vers le Mont-Saint-Martin, et de mettre par ce moyen le maréchal de Villars

dans la nécessité d'en venir à une bataille ou d'abandonner Cambrai et Arras. Le duc d'Ormond refusa d'entrer dans aucune entreprise pour lui et ses troupes, qu'il n'eût de nouveaux ordres de la reine d'Angleterre ; et ce refus ayant mis les alliés dans une extrême perplexité, ce dessein fut abandonné, et on convint de faire le siége du Quesnoy avec les troupesholla ndaises et allemandes seulement, les Anglais n'ayant voulu y prendre aucune part.

Nonobstant les opérations qui sauvèrent les frontières de France, les alliés agirent à ce siége avec une hauteur à laquelle leurs anciens succès les avaient accoutumés ; ils firent savoir à Labadie, qui commandait dans le Quesnoy, que s'il attendait à l'extrémité il n'aurait d'autre capitulation que celle des prisonniers de guerre. Après huit jours de batterie il se rendit honteusement.

Alors les Français et les Anglais firent publier une suspension d'armes dans les deux armées : le duc d'Ormond se sépara de celle des alliés, et sollicita les généraux des troupes auxiliaires à sa solde de le suivre ; mais le prince d'Anhalt et le

prince de Wurtemberg restèrent sous le prince Eugène, qui fit le siége de Landrecies. J'arrivai dans cette circonstance à l'armée. Eugène, toujours occupé du projet de pénétrer en France, s'approcha de Landrecies, qui est une clef de la Champagne; il avait en apparence le dessein d'en faire le siége, mais intérieurement il brûlait de pénétrer en France ou d'engager au moins une grande action avec nous. Il tourmentait sans cesse le duc d'Ormond pour qu'il prît part aux mouvements de l'armée. De notre côté, la ville du Quesnoy perdue, Villars plaça son armée au-delà de l'Escaut. Celle du prince Eugène, autour de Landrecies, était répandue dans une plaine entre cette rivière et la Sambre. Villars résolut alors d'attaquer Denain, et de tromper Eugène en lui faisant accroire que nous allions diriger nos forces vers ses lignes de circonvallation.

On a dit (1) que le maréchal de Montesquiou avait envoyé un plan de l'attaque au roi; on ajoute encore que le roi, l'ayant agréé, avait donné l'ordre d'agir en conséquence malgré Villars. Mais

(1) Saint-Simon s'exprime dans ce sens. (*Éd.*)

je sais que le plan fut concerté avec le général, tandis que sa réserve, l'espèce d'inaction et d'incertitude qu'on lui reproche, ne provenaient que des ordres du roi, et du véritable danger de perdre l'État en hasardant une action décisive dont le succès ne serait point assuré. Notre armée était la seule et la dernière ressource de la France ; en la perdant on se serait livré à la merci des ennemis, et la situation de Villars voulait qu'il temporisât avant de décider l'action générale. Le 17 juillet le maréchal de Villars et le duc d'Ormond avaient fait publier dans leurs armées respectives une suspension d'armes pour deux mois, accordée entre la France et l'Angleterre ; mais le prince Eugène, toujours attentif pour nous surprendre, n'avait perdu ni son courage, ni son espoir de nous battre, quoiqu'il fût privé du secours des Anglais.

Le 20 juillet Villars alla reconnaître les Impériaux, campés entre l'Escaut et la Sambre. Le 23 juillet on fit faire le matin des fascines aux troupes pour faire prendre le change aux ennemis; on fit construire des ponts sur la Sambre, vis-à-vis l'abbaye de Femy, et le bruit se répandit sur-le-

champ qu'on irait attaquer les retranchements des alliés de ce côté-là. Ensuite on donna secrètement les ordres de marcher à l'entrée de la nuit; la retraite servit de générale, et aussitôt que la brune commença, la marche eut lieu par la droite. Le corps de réserve du comte de Coigny, de vingt-sept escadrons de dragons et d'environ six mille hommes de grenadiers ou d'infanterie d'élite, eut ordre de harceler les ennemis dans leurs retranchements devant Landrecies, et de les amuser là jusqu'au lendemain matin, comme si on eût voulu les y attaquer. Eugène donna dans le panneau.

Le corps de réserve du comte de Broglie commença la marche de l'armée sur quatre lignes par sa gauche : comme elle était coupée, elle passa la Selle près de Cateau-Cambresis, et marcha avec une telle diligence et un tel secret pendant la nuit du 23 au 24, que l'ennemi n'en fut pas instruit. A la pointe du jour la tête de l'armée se trouva à la hauteur d'Avesne, près Bouchain, et continua sa marche jusqu'à l'Escaut, à Neuville, où elle arriva à cinq heures du matin.

On s'aperçut alors du dessein d'attaquer le

camp retranché du duc d'Albemarle (1) à Denain, composé de quinze escadrons et de onze ou douze bataillons. Et comme il y avait douze pontons et une brigade de canons qui suivaient à la tête de tout, on construisit aussitôt quatre ponts sur l'Escaut avec la plus grande diligence.

Les chevaux des alliés étaient alors en pâture depuis Bouchain jusqu'à l'Escaut : les hussards passèrent l'eau, et en allèrent prendre une grande quantité ; le reste se sauva vers Bouchain, Marchiennes et leur camp. Alors on construisit à la hâte plusieurs ponts; l'infanterie et la cavalerie commencèrent à passer avec une promptitude incroyable et se dirigèrent vers Escaudain. Le maréchal de Villars survint à la tête des troupes; on hâta leur marche et leur passage, on fit les dispositions convenables, et tout cela fut opéré dans quatre heures seulement, en attendant un corps de quinze bataillons qui devait arriver de Valenciennes, sous les ordres du chevalier de Luxembourg.

A une heure après-midi l'armée fut toute

(1) C'était le fils du fameux Monk. (*Éd.*)

formée et s'avança en bataille vers les retranchements des alliés ; mais comme leur petit nombre ne leur permettait pas de les garder partout, ceux-ci se retirèrent de la partie qui regardait Helemmes, et se contentèrent de défendre ceux qui étaient les plus proches de Denain.

Le canon commença du côté des alliés, sur nos troupes, à une heure : leur batterie était de cinq pièces seulement, et tira quelques volées. Nous ordonnâmes sur-le-champ de mettre en batterie notre artillerie : huit autres pièces furent ajoutées pour la renforcer, et nous répondîmes pendant une heure très vigoureusement.

A deux heures Villars fit attaquer les alliés entre deux retranchements, et il y eut d'abord une forte escarmouche aux retranchements qui faisaient la traverse de l'un à l'autre, tandis que le chevalier de Luxembourg marcha de son côté par le bas de l'Escaut pour gagner les ponts, où il arriva trop tard.

CHAPITRE IX.

Bataille de Denain. — Eugène et Villars en présence. — Albemarle prisonnier. — Critique des opérations d'Eugène. — La maîtresse du prince Eugène à Marchiennes. — Prise de cette place. — La belle Italienne se sauve avec Eugène. — Prise du Quesnoy.

Les alliés comprirent alors quelle était la conséquence de cette attaque ; sur-le-champ ils abandonnèrent leur camp et leurs retranchements, se bornant à défendre le village et le pont de Denain; mais le maréchal de Villars les ayant poursuivis jusque dans le village, et ayant fait une diversion, les ennemis furent attaqués avec plus de fureur que jamais, et s'y défendirent aussi avec un feu des plus terribles.

Enfin il fallut céder à la force et au nombre : l'ennemi fut enfoncé, il plia partout; une partie fut tuée, l'autre prisonnière, et quelques uns se sauvèrent de l'autre côté du pont, vers Thian, où

était la droite de la grande armée des alliés. Ils furent même poursuivis bien avant dans la plaine. Dans sa rage de voir les Français si complètement victorieux, le prince Eugène mordait ses gants et se répandait en imprécations.

Quant à la cavalerie ennemie, elle était sortie des retranchements dès le commencement du combat, du côté qui regarde Saint-Amand, quand elle reconnut que celle de France venait par-derrière l'envelopper, et elle s'enfuit par les bois d'Aubry et de Bonne-Espérance. Les alliés, qui avaient envoyé leurs piquets de cavalerie sur la hauteur de Denain du côté du Quesnoy, soutinrent pendant quelque temps leurs ponts pour s'y maintenir : ils attirèrent par ce moyen tout le feu de l'infanterie de France de ce côté-là ; mais ce fut à leur désavantage, car on leur massacra beaucoup de monde : ils furent repoussés ; et lorsqu'ils voulurent se sauver par ce pont, il plia sous la charge, s'écroula, et fit périr par sa chute beaucoup de soldats.

On observa alors que lorsque les Français firent leurs dispositions, il était encore possible qu'Eugène fit sauver et passer l'Escaut aux dix-

sept bataillons de milord Albemarle; mais voyant bien que s'ils abandonnaient Denain, Marchiennes était toujours perdu avec tous les magasins de l'armée, et lui dans la nécessité de lever le siége de Landrecies, il prit le parti de soutenir autant qu'il pourrait le poste de Denain et le retranchement, qui était fort bon, espérant qu'en gagnant quelque temps l'infanterie de son armée pourrait arriver et secourir le poste. Il aurait peut-être réussi dans ce dessein si les Français avaient attaqué avec moins de force et s'ils avaient été moins prompts.

Il était si important pour eux de se hâter, et le maréchal de Villars prévit si bien le dessein d'Eugène, qu'ayant fait ses dispositions avec beaucoup de promptitude, il avait fait avancer son armée pour l'attaque du retranchement à une heure après midi, savoir deux colonnes d'infanterie, et de la cavalerie derrière entre les deux lignes qui allaient de Marchiennes à Denain; une colonne de dragons qui marchait par le bas des prairies du Haut-Escaut, pour attaquer le retranchement par la gauche; et la quatrième colonne, composée de la garnison de

Valenciennes, marchait par les prairies du Bas-Escaut, pour attaquer le retranchement par sa droite; de sorte que, par cette disposition, ils se trouvaient totalement investis de toutes parts, sans espérance de secours de la grande armée, qui ne pouvait venir à temps, et les dix-sept bataillons enfermés étaient ainsi entre trois feux.

Le canon de part et d'autre avait agi vigoureusement, mais pendant peu de temps : d'Albemarle envoyait pendant ce temps-là informer le prince Eugène, qui demeura toujours à la tête du pont jusqu'à la fin de l'action, des mouvements des Français, et il le fit souvent prier de lui transmettre ses ordres; mais ce général lui fit toujours répondre qu'il devait défendre le poste, et que dans peu il serait soutenu par toute l'infanterie de l'armée.

Quand, sur les deux heures, ce retranchement fut forcé, les alliés se croyant enveloppés, ne firent que deux décharges, et ensuite l'abandonnèrent, se sauvant dans le village. Il ne fut jamais possible à milord Albemarle de ramener les fuyards au retranchement; et ce fut dans le temps qu'il était occupé à faire un dernier effort

pour rallier les débris devant le pont, qu'il fut fait prisonnier l'épée à la main. Une partie de l'infanterie fut tuée ou noyée, le pont s'étant rompu sous la foule des fuyards; deux mille quatre-vingts d'entre eux furent fait prisonniers; quatre mille quatre-vingts passèrent l'Escaut comme ils purent, et joignirent la grande armée; le comte de d'Hona et le général-major comte de Nassau-Wondembourg furent du nombre des noyés; et parmi les prisonniers, milord d'Albemarle, le lieutenant-général Secquin, les généraux-majors princes de Holstein, d'Alberg et Zobel, les colonels comte de Lalippe, Tignagel, Cavanac, Spaen et Greeck. Il y eut aussi cinquante-huit cavaliers de la garde du camp prisonniers.

Sur la fin de l'action le prince Eugène avait fait ramener quatorze bataillons sur le bord de l'Escaut, prêts à passer; mais ils ne purent le faire, parceque le pont se trouva trop embarrassé de cavalerie et de bagages, et même il fut ensuite rompu: malheureusement le pont de bois n'était pas encore achevé; aussi ces troupes ne servirent que pour favoriser la retraite de celles qui s'étaient ralliées près de là.

Le piquet de la droite des alliés ayant monté à cheval et paru sur le bord de l'Escaut avec cette infanterie, les Français mirent en batterie les six pièces de canon gagnées à Denain, avec quelques unes qu'ils avaient, et canonnèrent ces troupes de l'autre bord de la rivière, qui, n'étant que des témoins inactifs du malheur de leurs compagnons, furent obligées de se retirer. L'affaire était finie à cinq heures du soir. L'armée de France campa.

Ce fut une grande faute au prince Eugène d'avoir fait passer l'Escaut à son armée, qu'il éloignait trop du corps campé à Denain, et qui ne lui facilitait d'aucune manière le siége de Landrecies, puisqu'il lui était plus facile de le faire étant campé au Cateau-Cambresis : la raison d'avoir des fourrages plus commodément n'était pas recevable : ils étaient aussi communs derrière la Selle que derrière l'Ésaillon ; il ne s'agissait que de faire escorter les fourrageurs avec un peu plus de précaution.

Toutes les mesures des alliés dans cette marche tendirent donc à faire faire un retranchement à la tête des ponts de Denain, jusqu'à Thian, et

pour couvrir le pont de communication à Thian, afin que les convois venant de Marchiennes à l'armée marchassent toujours à couvert.

Ces succès des Français à Denain ranimèrent les esprits consternés; on conçut quelque espoir de la paix; et la renommée de cette victoire s'étant répandue dans toute la France, s'y conserva si bien dans la suite, que le nom de Denain, comme plus tard celui de Fontenoy, ne s'est plus perdu en France (1).

Pour le succès complet de la campagne il nous restait à prendre la ville de Marchiennes, bâtie dans un bas-fond, environnée et défendue de marais inaccessibles, et où l'on ne pouvait arriver que par deux chaussées: c'était le grand dépôt des munitions de guerre et des vivres, de l'artillerie de l'armée et de toutes les contrées

(1) Par ordre de Louis XVI, l'intendant du Hainaut, M. de Senac, fit élever sur le champ de bataille, en 1781, un monument qui en rappelle le souvenir, avec cette inscription simple, mais suffisante:

DENAIN, 24 JUILLET 1712.

On y grava aussi ces deux vers de la Henriade:

Regardez dans Denain l'audacieux Villar,
Arrachant le tonnerre à l'aigle des Césars. (Id.

voisines. La maîtresse du prince Eugène, Italienne d'origine, y tenait d'ailleurs une petite cour; et comme elle craignait le bruit des armes et les mouvements qu'elles entraînent, elle se cachait dans cette ville, qu'elle croyait inattaquable.

Le maréchal de Villars, aidé par quelques excellents capitaines et environné d'une jeunesse brillante qui s'animait entre elle, commanda au comte de Broglie d'aller assiéger Marchiennes; et il dit à Contades, à quelques autres aides-de-camp et à moi, soit en forme de plaisanterie, soit sérieusement, qu'il nous abandonnait la maîtresse d'Eugène si nous prenions la place. Nous étions tous dominés par la passion de la gloire et par celle de l'amour, et nous déclarâmes que celui qui s'emparerait le premier de la belle serait réputé le plus brave.

Des succès préliminaires nous préparèrent la surprise de la place. Le comte de Broglie, à la tête d'un détachement, s'empara de l'abbaye d'Anchim, qui contenait cent cinquante soldats pris à discrétion; nous l'aidâmes encore à prendre l'abbaye d'Hasnon, et le 25 Marchien-

nes fut sommé de se rendre. Nous éprouvâmes le refus de la belle assiégée, forte d'une garnison de six bataillons, de huit cents hommes courageux, et d'un immense fossé bourbeux environnant la ville, qui semblait s'élever du sein d'un marais à travers lequel on ne pouvait pénétrer sans s'enfoncer dans une fange profonde.

Villars arriva, et nous demanda si la belle était capable d'augmenter notre ardeur naturelle (1). Contades, célibataire depuis longtemps, s'étant fait une idée romanesque de la maîtresse du prince, désirait ardemment de s'emparer de la place pour user surtout du droit de conquête; et tous ceux qui parmi nous étaient dans le secret ne se cachaient pas davantage du désir d'une double victoire.

Le 27 juillet on ouvrit la tranchée devant Marchiennes; le même jour on battit cette place avec seize canons et quatre mortiers venus de Valenciennes, et on déclara au commandant que s'il gâtait les vivres on ne lui ferait aucun quartier.

(1) Le maréchal savait lui-même le prix d'une jolie femme, car la sienne était citée pour sa beauté.

Le 28, vers le soir, la brèche fut en état; car on avait travaillé tout le jour à remplir et combler les lignes du retranchement des alliés, depuis Denain jusqu'à Marchiennes, à l'exception des lignes faites par l'armée de France en 1709, depuis Denain jusqu'à Hélemmes.

Le 29 au matin, on commença à tirer sur Marchiennes quatorze pièces de canon; savoir, quatre de 24 et dix de 12.

Le 30, sur les cinq à six heures du soir, le sieur de Berkfer, brigadier, commandant la garnison de Marchiennes, battit la chamade, et se rendit à discrétion, n'ayant pu obtenir d'autre condition malgré sa résistance.

Le 31, entre trois et quatre heures, la garnison évacua la place, pour être conduite prisonnière de guerre à Cambrai, au nombre de six bataillons. Il resta sept cents blessés.

On trouva dans Marchiennes, tant sur les remparts que sur les bateaux ou bélandres, cinquante-quatre pièces de canon de 24 et dix-huit de 34; outre cinquante jetés dans l'eau, qui en furent retirés depuis; et cent cinquante-trois bélandres chargées de toute sorte de muni-

tions de guerre et de bouche. Tous les équipages des officiers furent pris, à la réserve de ceux des commandants des corps.

La prise de Marchiennes coûta à la France six cents hommes tués ou blessés, et à l'ennemi neuf mille, dans lesquels on compta quatre cents officiers ; et ce qu'il perdit d'hommes à Denain ou dans le siége présent se porta à quinze ou seize mille hommes. Le 29 le prince Eugène leva le siége de Landrecies, et emmena sa belle Italienne, qui parvint jusqu'à lui saine et sauve, et sans être reconnue des assiégeants, au grand regret de toute la jeunesse attachée au maréchal de Villars, qui nous l'avait promise comme récompense de notre courage.

Marchiennes pris, le siége de Landrecies levé, et les fortifications de Denain, Saint-Amant et Marchiennes détruites, nous marchâmes vers Douai pour l'attaquer : Douai est situé sur la Scarpe, et les ennemis l'occupaient depuis 1710, l'ayant enlevé au roi malgré les fortifications dont nous l'avions environné. Les assiégés se défendirent avec courage et par des stratagèmes, ayant ouvert leurs écluses et inondé pendant la

nuit les tranchées; la garnison du fort de la Scarpe, que nous attaquâmes sous les ordres de Villars, dans toutes les règles, se voyant serrée de près, nous fit de mander qu'on lui accordât quatre jours de repos pour recevoir les ordres du prince Eugène sur la reddition de la place; mais le maréchal se mit au milieu des plus braves grenadiers, auxquels il demanda conseil sur ce qu'il y avait à faire.

« Laissez-nous faire, répondirent ces braves soldats, et continuons le siége. »

Bientôt l'ennemi se rendit à discrétion, et fut conduit à Amiens au nombre de treize cents. Ce succès accéléra la prise de Douai, qui ne résista pas long-temps; le gouverneur de la place, qui était Hollandais, fut fait prisonnier de guerre, lui et sa garnison, et Villars envoya au roi cinquante drapeaux ennemis, pour soutenir son espoir, ce qui releva encore le courage du roi et de toute la France.

Nous volâmes au Quesnoy pour en former le siége: le bataillon des gardes-françaises repoussa la première sortie des alliés, et notre artillerie, qui fit des merveilles, emporta la place. Pour

récompenser le maréchal, le roi lui donna six pièces de ce gros canon qu'il avait si bien dirige; il les plaça dans son château de Villars, en mémoire de ses succès.

CHAPITRE X.

Villars à Versailles. — Sa réception. — Paix d'Utrecht. — Villars en Allemagne. — Prise de Landaw. — Siége de Fribourg. — Je suis blessé. — Suspension d'armes. — Reddition de Fribourg. — Les douceurs de Villars. — Je pars pour Fontainebleau. — Je suis bien reçu du roi. — Ses paroles.

Le Quesnoy pris, nous profitâmes de l'ardeur qui transportait tous nos soldats, pour aller de siége en siége assurer nos succès; Bouchain ne résista à nos attaques que pendant neuf jours, au bout desquels le gouverneur se rendit à discrétion. Ces succès accélérèrent la paix d'Utrecht, et engagèrent le maréchal de Villars à se rendre à Versailles pour y recevoir les compliments et les récompenses qu'il avait si bien mérités; mais il eut le déplaisir cruel d'être reçu très froidement; soit que Louis XIV voulût réprimer dans ce général les vues ambitieuses que favo-

risaient des succès aussi brillants, soit enfin que la gloire dont s'était revêtu Villars inspirât au monarque quelque jalousie.

La paix d'Utrecht, signée définitivement le 11 avril 1713, adjugea à la maison d'Autriche la Flandre espagnole : les Anglais nous obligèrent de raser les forts de Dunkerque et d'en combler le port : la France reconnut la succession de la couronne d'Angleterre dans la ligne protestante. Le duc de Savoie, qui gagne toujours quelque avantage quand il sait bien s'allier, eut le royaume de Sicile. On rendit à la France, qu'on voulait auparavant démembrer, Saint-Venant, le fort Saint François, Aire et Lille, et on reconnut Philippe V roi d'Espagne; mais l'empereur voyant l'Espagne passer définitivement à une branche des Bourbons, et ne pouvant se résoudre à perdre, par une paix honteuse, la moitié des possessions qui appartenaient à sa maison, continua la guerre. Pour la soutenir seul, et abandonné de ses alliés, il forma une armée de cent mille hommes.

Le roi, sans perdre ses manières réservées avec le maréchal de Villars, qui avait sauvé

son royaume, et comme pour le tenir dans la même soumission et dépendance que ses autres sujets, lui promit le commandement de ses armées en Allemagne; ensuite il lui fit dire qu'elles seraient commandées par le maréchal d'Harcourt, et après de nouvelles hésitations, il lui en donna le commandement. Villars, intérieurement peu satisfait de ces réserves et de cette incertitude vraie ou simulée, affecta de son côté beaucoup d'indifférence. Cependant il obéit aux ordres du roi, qui désirait lui confier le commandement autant que Villars désirait lui-même obtenir cet emploi.

Villars fit partir les troupes avec tant de célérité, qu'à notre arrivée inopinée à Spire, l'évêque, croyant qu'il s'agissait de l'armée des impériaux, fit inviter le prince Eugène à venir loger dans son palais épiscopal. Ce prince était encore à Philisbourg avec soixante mille hommes. Nous nous rapprochâmes, et après des marches savantes et variées dont le maréchal de Villars avait seul la clef, nous assiégeâmes Landaw, mettant à contribution ces différentes contrées pour la subsistance des

troupes du roi. Landaw fut pris comme par famine, et le prince de Wurtemberg se rendit prisonnier de guerre: il sortit de la place huit mille hommes, et nous envoyâmes au roi quarante drapeaux au moins. Le maréchal passa le Rhin près du fort de Kehl d'une manière non moins inattendue; car la veille nous nous étions beaucoup divertis, pour cacher cette marche, dans un bal que ce général donna aux plus belles dames de la ville. Le lendemain il avait passé le Rhin au lever du soleil, et il arriva comme à l'improviste sur l'élévation de Roschoph, qui domine Fribourg.

L'attaque se fit d'abord en trois endroits par le comte du Bourg, le marquis d'Estrade et le baron d'Aspheld; le comte repoussa dans la ville deux bataillons; et le marquis et le baron, après beaucoup plus de sang répandu, en repoussèrent autant. J'arrivai avec le maréchal de Villars, et nous nous plaçâmes à la tête de quelques centaines de grenadiers, dirigeant les opérations. Roschoph était très escarpé, mais le général était environné d'une jeunesse ardente: j'étais du nombre avec le prince de Conti et le

prince d'Épinoy, et nous montrions beaucoup d'émulation et de courage; si bien que l'ennemi repoussé perdit ses drapeaux, et se réfugia dans Fribourg.

Cette ville était défendue alors par trois forts élevés sur des montagnes qui étaient elles-mêmes d'un accès bien difficile, pour ne pas dire impossible; mais celle du fort Saint-Pierre, qui était de sa nature susceptible d'une plus grande résistance, fut celle où la tranchée fut d'abord ouverte par le régiment de Piémont : une batterie de sept pièces attaqua ce fort; une seconde, composée de quatre, assaillit le fort de l'Étoile; et une de trois battit le fort de l'Escargot. Les assiégés, qui firent une sortie, furent repoussés par le régiment de la Reine; Beaujeu, qui eut le talon emporté dans cette action, fut obligé de se faire couper la jambe. Les assiégés nous canonnaient de leur côté au ricochet avec beaucoup d'activité, et leurs boulets frappant sur un sol parsemé de cailloux, en faisaient jaillir des éclats qui nous incommodèrent beaucoup. Dans une sortie très sanglante, l'ennemi nous repoussa et fut repoussé. Le marquis de Laval, qui

eut la mâchoire fracassée, vit son régiment accablé sous ses yeux, et il ne revint que quatre hommes de ses deux compagnies de grenadiers.

Le maréchal de Villars, que j'environnais toujours à la tête de trente bataillons, résolut avec fermeté l'attaque d'un ouvrage dont il était essentiel de s'emparer; l'ennemi, par hasard, fit une sortie de ce côté-là : notre rencontre fut meurtrière, et le combat dura deux heures; je fus blessé à la tête d'un coup de pierre dont j'ai porté les marques le reste de mes jours, et le maréchal de Villars le fut aux hanches presque dans le même temps : de part et d'autre les troupes ne s'attendaient pas à cette rencontre, et nous vîmes périr sous nos yeux, dans cette sortie, deux mille hommes qui se distinguèrent par leur courage. Quand, après des succès assurés et progressifs, le soldat trouve quelque résistance, la nature veut qu'il s'anime, qu'il montre de l'ardeur, et qu'il vole au-devant du danger; c'est alors qu'il faut le modérer par des opérations qui dirigent à propos ce redoublement de courage.

Le travail fut emporté, et ceux qui gardaient

la lunette furent tous passés au fil de l'épée : nous perdîmes cent quatre-vingt-trois officiers des troupes ou des ingénieurs : le régiment d'Alsace, qui supporta tout le feu dans l'attaque qu'il fit à sa gauche, perdit ses quatre capitaines de grenadiers, et six cents hommes ; et comme Villars voulait l'exempter de service, les officiers et les soldats qui restaient ne voulant point y consentir, continuèrent à se distinguer. On demanda une suspension d'armes : le maréchal de Villars qui l'accorda, en profita pour faire enlever les morts, qui, tués depuis plusieurs jours, offraient un spectacle hideux et dégoûtant.

L'intérieur de la ville qu'on attaquait était livré à la désolation : le clergé, les gens âgés et les femmes engageaient le baron d'Arch, gouverneur, de ne point apporter une résistance capable de perdre la ville : ils craignaient avec raison qu'étant prise d'assaut, le bourgeois ne pût se flatter d'aucun quartier. Les assiégés, sans cesse tourmentés par leurs femmes, firent même demander à notre général qu'on laissât sortir les dames les plus remarquables, épou-

vantées des images terribles de ce siége ; mais le maréchal de Villars, qui craignait que Vénus ne nous détournât des occupations de Mars, ne voulut pas entendre parler de cet acte de condescendance : son projet était, en cas que le gouverneur battît la chamade, de n'accorder aucune capitulation qu'il ne rendît les forts. On vit alors des drapeaux blancs élevés sur les remparts en signe de paix, et deux magistrats se hâtant de parvenir à notre général, avec des lettres du gouverneur qui apprirent qu'il s'était retiré dans les forts, abandonnant à sa discrétion et à sa clémence la ville de Fribourg. Je fus touché jusqu'aux larmes, en entrant dans Fribourg, du spectacle qui se présenta à nos yeux. Toute la magistrature en habits de cérémonie, des femmes très jolies, retirées dans cette place comme dans un lieu de sûreté, des enfants et des vieillards à genoux, imploraient notre clémence. Villars promit que la vie leur serait accordée ; mais il leur demanda un million pour être rachetés de l'incendie et du pillage que le droit de la guerre permet aux soldats, et il fit dire au gouverneur retranché dans la place, que

s'il tirait un seul coup de fusil, il ferait passer toute la ville au fil de l'épée.

Le lendemain Villars fit déclarer au gouverneur qu'il n'avait qu'à nourrir ses blessés et ses malades; et pour l'y forcer, il fit braquer contre lui le canon sans essuyer un seul coup de fusil. Le gouverneur retranché fit répondre de ses hauteurs, que le maréchal ne pouvait refuser du pain à des chrétiens tombés en son pouvoir. « Les Français sont aussi des chrétiens, répliqua Villars, et vous trouverez bon que je nourrisse mes soldats de préférence aux vôtres. »

Il fit envoyer au gouverneur de pleins chariots de blessés, de malades et de mourants, qu'on abandonna à sa merci, et il le fit sommer de rendre les forts, sous peine de voir arriver, avec le reste des malades, toutes les dames de la ville, les enfants et les viellards, qui périraient devant la place par la famine ou par le feu du canon, s'il ne les retirait dans le château. Alors les dames éplorées dirent de Villars qu'il n'avait pas la clémence d'Alexandre, s'il en avait le génie; quelques unes même jurèrent qu'il ne périrait que par leurs mains. Cette cruauté de

Villars déplut à Versailles ; on appelait ces traits *les douceurs de Villars.* Le maréchal apprenant que les dames de la cour le blâmaient répondit :

« Je ne suis plus d'âge à leur plaire, mais si le roi est content de moi, cela me suffit. »

Le maréchal se défendait d'ailleurs par des raisons plus spécieuses ; car si l'ennemi assiégé avait des vivres, il devait nourrir ses blessés et ses malades, et s'il n'en avait pas, il devait se rendre. Villars lui donna jusqu'au lendemain matin le temps de réfléchir ; et le baron, lui demandant cinq jours de suspension d'armes, pour avoir l'aveu du prince de Savoie, fit passer du pain aux dames de la ville, que Villars avait fait renfermer dans des couvents pour les soustraire à la brutalité du soldat et même des habitants. Leur approche nous était rigoureusement interdite, et Villars les fit bloquer de tous côtés pour qu'on ne leur donnât aucune nourriture dans la ville, afin que la garnison de la place, obligée de les nourrir, vît sa propre subsistance diminuer chaque jour.

En attendant, soixante pièces de canon et

trente-six mortiers étaient postés le plus favorablement pour bombarder les forts ; et le temps accordé pour avoir la réponse du prince Eugène étant expiré, on apporta à Villars des projets de capitulation qu'il rejeta. Les assiégés, de leur côté, avaient ordre du général autrichien de ne point outre-passer leurs pouvoirs, tandis que Villars voulait obtenir un succès glorieux et complet, ou faire sauter la place : heureusement le roi lui dépêcha un courrier qui lui apprit que la paix avec l'empereur allait être terminée, ce qui accéléra la fin du siége, Villars consentant à des articles qu'il n'eût point passés sans cette nouvelle. La capitulation fut accordée le 16 novembre 1713, et, le même jour, les deux généraux, si opiniâtres, si envenimés, si inhumains, s'invitèrent à dîner ensemble. Le gouverneur autrichien, qui était malade, ne pouvant venir, envoya un de ses chefs. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre. Villars laissa le comte du Bourg pour commander dans la place : il nous fut permis d'aller délivrer les femmes, toutes consternées dans les couvents ; nous eûmes le temps aussi de les rassurer, et

de leur rappeler que les Français n'étaient pas si féroces en temps de paix. Jamais le sexe ne m'a paru plus intéressant. Mais Villars, qui partit en poste pour Strasbourg, me donna l'ordre de porter au roi la reddition des forts.

Flatté d'une commission aussi agréable, je volai à Fontainebleau, où était le roi. J'étais sorti de la cour avec une sorte de disgrâce pour aller à la Bastille, et j'y rentrais avec tous les honneurs de la guerre et par une espèce de triomphe que je remportais sur mon père. A peine arrivé, je fus présenté au roi, à qui je montrai d'abord ma blessure avec le doigt; mais j'avoue que jamais ce monarque ne parut à mes regards avec autant de majesté : j'en fus d'abord saisi d'effroi, sachant par expérience quel était le pouvoir d'un tel souverain; toutes les horreurs de la Bastille se présentèrent à moi sur-le-champ, et le roi s'en aperçut sans doute, puisqu'il m'encouragea à lui parler. Ayant repris mon assurance, je lui racontai l'histoire des opérations de Denain, la prise de Marchiennes, l'évasion fâcheuse de la maîtresse du prince de Savoie (ce qui fit sourire le monarque), et toute

l'histoire de la campagne. Je fis ce récit avec tant de netteté, qu'il me parut que le roi en était content. Il m'adressa plusieurs questions auxquelles je ne m'attendais pas; je répondis à toutes sans embarras : je parlai le langage du service comme si je l'avais fait long-temps, et j'eus la douce satisfaction d'entendre le roi prononcer ces paroles : « L'appareil de votre blessure efface tout souvenir de la lettre de cachet que je signai contre vous. Héritier du nom de Richelieu, je vous crois destiné à de grandes choses. »

CHAPITRE XI.

Tableau de la cour en 1712. — Présentation des généraux d'ordre. — Frère Ange. — Ambassadeur persan. — Le baron de Breteuil. — Réception à la persane. — Harangue orientale. — Lunes néfastes. — Entêtement de l'ambassadeur. — Sa colère. — Curiosité parisienne. — Rigorisme religieux. — Réception. — Frais de l'ambassade. — Madame de l'Espinay.

Pendant cette glorieuse campagne de 1712 je n'étais pas resté sans nouvelles de la cour. J'avais reçu plusieurs lettres de ma chère duchesse ***, qui, s'exerçant à tenir son serment de ne plus m'aimer d'amour, mais seulement d'amitié, m'entretenait de l'inquiétude du roi, de ses chagrins domestiques et des intrigues de Versailles. Elle m'apprenait qu'à mesure que Louis XIV vieillissait, sa cour devenait de jour en jour plus triste : la sémillante duchesse de Bourgogne semblait avoir emporté dans son cercueil tout ce qui restait des plaisirs de ces châteaux de Versailles

ou de Fontainebleau, où naguère se succédaient tant de brillantes fêtes. Le roi se voyait avec douleur survivre à sa postérité ; il ne lui restait que ses enfants légitimés, qui avaient éloigné beaucoup de seigneurs.

Je fus cependant surpris de trouver cet air de solitude à la cour. Je compris que ma légèreté d'autrefois serait plus mal accueillie que jamais dans le palais d'un monarque qui, devenu dévot, ne parlait plus guère avec madame de Maintenon que de pratiques de piété et des affaires de la religion. La bulle *Unigenitus*, l'intrigue de la déposition du cardinal de Noailles, ne pouvaient être du goût d'un jeune homme de mon âge. Faut-il s'étonner si je fus en quelque sorte repoussé vers des amours bourgeoises? Mais avant de raconter mes excursions au faubourg Saint-Antoine, je veux donner une idée du nouveau spectacle qu'offrait la cour.

Au lieu de préparer un triomphe au vainqueur de Denain, ce fut à cette époque qu'on imagina les présentations solennelles des généraux d'ordre avec l'appareil et le cérémonial qu'on accorde aux ambassadeurs des grandes

puissances quand ils font leur entrée. Les jeunes courtisans et les dames de la cour de Fontainebleau, où je portai en 1713 la nouvelle de la prise des châteaux de Fribourg, étaient encore ébahis de l'entrée d'un père Ange, qu'on disait général des capucins, et qui était venu de Rome en France pour visiter son ordre, comme il l'assurait, tandis qu'on sut qu'il avait été réellement appelé par madame de Maintenon, qui, lasse elle-même de représentation, imaginait ce qu'elle pouvait pour occuper le monarque, et remplir les vides de Fontainebleau, si triste et si solitaire après avoir été le séjour des plus agréables divertissements.

Ce père Ange prétendant qu'en sa qualité de général il lui était dû des honneurs particuliers, les fit demander ministériellement, et le roi voulut qu'il fût reçu comme les ambassadeurs : l'introducteur eut ordre de l'aller chercher dans les voitures du roi, et le capucin ne soutint pas mal la représentation. Il harangua le roi en italien, et le roi lui répondit sans interprète.

Le contraste de la splendeur de Fontainebleau et d'un religieux à longue barbe, serré d'une

corde, revêtu d'un habit sale et grossier, avec des pieds sans chaussure, environné surtout d'une suite de figures monacales, hautes en couleur, avec des nez crochus à l'italienne et un ton de voix sourd et nasal, avait fait une telle impression dans l'esprit des jeunes courtisans et des femmes surtout, que je fus fatigué, à mon arrivée, du récit des détails de cette étrange réception.

Bientôt cette faveur donna aux autres généraux d'ordre l'ambition d'être présentés comme celui-là : on vit arriver le général des minimes suivi d'une légion de ses semblables, qui furent tous reçus dans les carrosses du roi : toutes ces harangues des couvents avaient je ne sais quoi de si singulier en France, que les seigneurs obligés de faire le service en répétèrent longtemps les expressions à leurs enfants, leur racontant plaisamment les détails de ces spectacles de l'invention de madame de Maintenon.

Que n'eût-on pas imaginé pour distraire le monarque? Le dieu des courtisans sembla venir à leur secours. On apprit que Méhémet Rizabeg, ambasseur de Perse, devait arriver à Paris. Le

roi ordonna au baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, d'aller lui faire compliment à deux lieues de la capitale, et nomma le maréchal de Matignon pour l'accompagner : Saint-Olone, gentilhomme de sa maison, s'était rendu déjà jusqu'à Marseille pour le conduire ; car le roi voulut qu'il fût reçu avec la plus grande magnificence.

Quand Breteuil entra dans sa chambre, il le trouva couché près du feu, sur des tapis de Perse et sur une espèce de matelas, ayant les jambes ployées à la manière des Orientaux.

« J'avoue, dit Breteuil, qu'au premier coup d'œil il me sembla que c'était un gros singe couché près du feu, et je pense que la première fois que les Persans voient un Européen assis sur une chaise, ils trouvent la posture aussi ridicule que celle de l'ambassadeur me le parut dans cette première apparition. »

Dès que le baron de Breteuil fut assis, le Persan, qui était couché devant son feu, s'assit sur le petit matelas, et sans se lever sur ses jambes, s'appuya le coude sur le carreau pour entendre le compliment du baron, qui se servit d'un style

oriental analogue au génie du Persan; il est si singulier, qu'on me saura gré de le rapporter ici.

« L'empereur de France, mon maître, le plus » grand et le plus pieux des empereurs chrétiens, » le plus magnifique des rois de l'Europe, le plus » puissant en guerre, tant sur la terre que sur la » mer, toujours invincible, l'amour de ses peu- » ples et le modèle parfait de toutes les vertus » royales, m'envoie, monsieur, vous faire un » compliment et se réjouir de votre arrivée auprès » de Paris, la capitale de son empire, la plus » riche et la plus superbe des villes de la partie » du monde que nous habitons; il sait que l'em- » pereur de Perse, votre maître, est le plus puis- » sant et le plus magnifique empereur de l'Orient, » et il est persuadé qu'ayant à sa cour autant de » personnages illustres qu'il en a, il vous a choisi » entre eux comme un sujet d'un mérite distin- » gué, et capable d'être le lien de l'union de deux » si puissants monarques. »

Le ministre persan fut d'abord honnête et poli; mais ensuite il exigea que le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, charge qui cor-

respondait à celle de grand-visir, vînt le recevoir, qu'on le lui amenât à Charenton, où il s'était arrêté, dans les carrosses du roi, où il monterait seul, et qu'ensuite il irait à cheval, voulant ne pas se renfermer, disait-il, avec un chrétien dans une boîte, et ne faire son entrée qu'après la lune de février, pour éviter les jours malheureux.

Breteuil lui répondit que Torcy et les autres ministres du roi n'étaient pas des visirs, mais de simples secrétaires de Sa Majesté, qui écrivaient ses résolutions sous sa dictée. La plaisanterie de Breteuil passa dans les provinces, et le roi étant mort sept mois après, les ministres, qui perdirent leur pouvoir par l'établissement des conseils de régence, appelèrent le baron un prophète de malheur, qui avait défini leur état véritable.

Cependant à force de chercher dans ses lunes, l'ambassadeur trouva que le 7 de février pouvait être un jour favorable; car ces lunes étaient un prétexte pour temporiser et retarder son entrée. Le maréchal de Matignon, le baron de Breteuil et autres personnes de distinction se présentè-

rent pour le recevoir. Il leur répondit qu'il ne se lèverait pas pour des chrétiens. Alors le baron de Breteuil, mécontent de cette réception, répondit qu'il ne ferait point d'entrée à Paris et qu'il n'aurait point d'audience du roi s'il ne se montrait un peu plus poli; il sortit en le laissant à ses réflexions.

L'ambassadeur, qui avait juré qu'il se laisserait mourir de faim plutôt que de manger de ce qui était préparé par des chrétiens, ne voulait pas rester à Charenton ; il avait envoyé son train de cuisine à Paris, et refusait cependant de céder à Breteuil, ne voulant pas être debout devant lui; ce qui est le plus grand honneur que les Persans puissent accorder ; mais il se leva brusquement dès qu'il le vit hors de son appartement, et alla saisir la bride d'un cheval pour partir et faire son entrée seul, sans le secours d'aucun chrétien. Breteuil lui dit qu'il lui ferait mettre pied à terre; le Persan porta la main sur son cimeterre avec un geste de colère, et pressa son cheval. Le baron fit fermer les portes cochères pour empêcher un départ aussi étrange; le Persan, qui crut qu'on allait le faire prisonnier, descen-

dit de cheval et alla se remettre sur son fauteuil dans sa chambre. Breteuil, qui l'y suivait, fut sur-le-champ environné, par ordre du Persan, de six soldats de sa suite. Notre introducteur des ambassadeurs cependant ne perdit pas la tête, et lui fit dire par l'interprète qu'avec un coup de sifflet il appellerait six mille hommes s'ils étaient nécessaires, et qu'il le forcerait d'obéir aux ordres du roi; il le saisit alors par les boutons de sa veste, le fit lever et appela le maréchal de Matignon.

L'ambassadeur persan était glorieux et opiniâtre, poli quand il voulait, mais capable, quand il refusait, de faire une résistance semblable à celle d'un taureau, selon l'expression de Bréteuil. Il était venu tout seul dans sa voiture, de Marseille à Paris, et avait fait trembler tout le monde : dévot et superstitieux, ou affectant de l'être, les vétilles de sa loi étaient la cause ou le prétexte de ses plus dangereuses résistances et du mépris simulé qu'il montrait pour les chrétiens. Il se leva si brusquement pour aller se jeter dans le carrosse, qu'il renversa en passant deux ou trois gentilshommes attentifs à la dispute; il

fut suivi sur-le-champ du maréchal et de l'introducteur, et la marche commença. Le Persan tourna toujours le dos à Matignon, et ne dit pas le mot, mais il déclara que s'il avait mis la veille sa main sur son cimeterre, c'était pour prononcer le plus grand des jurements, et il se fâcha de ce qu'en France on le faisait trahir sa religion en l'obligeant de faire une cérémonie un jour malheureux d'après la tradition de sa loi; heureusement il ne se permit plus aucun acte de folie pendant la marche. La vue des dames parisiennes adoucit même le caractère de cet ours Persan, pour me servir des termes de Breteuil, son introducteur.

Arrivé à Paris, l'ambassadeur perdit une partie de la rudesse affectée de ses manières; il eut des égards pour le marquis de Torcy, qu'on lui dit être le ministre des affaires étrangères; par sa médiation, il consentit à faire la paix avec le baron de Breteuil, à qui il donna une orange en signe d'accommodement. Il fit de vives instances pour que le roi voulût remettre l'audience jusque après le 13 de la lune, assurant qu'il lui était impossible de faire une action de cette impor-

tance pendant des jours funestes. Mais quand Torcy sortit de sa chambre, il ne se leva qu'à demi de son matelas, c'est-à-dire sur les genoux; il feuilleta les livres de sa loi, interrogea ses lunes, et prétendit qu'il avait enfin trouvé que le mardi suivant pourrait ne pas être un jour si malheureux.

Ce jour fut agréé par le roi; en attendant, le Persan allait à cheval avec son étendard, ses fusiliers et quatre chevaux harnachés à la persane; tout le monde courait à ce spectacle, et les dames, plus curieuses, venaient chez lui en si grand nombre qu'il en avait souvent plus de quarante dans sa chambre, et autant qui attendaient pour entrer.

Ce Mamamouchi ne pouvait s'accoutumer à la familiarité des deux sexes en France : il ne permettait pas qu'ils se trouvassent ensemble chez lui; il avait réglé que les femmes viendraient le soir et les hommes le matin; il les recevait avec politesse, mais sans se lever, fumant continuellement et faisant donner du café, du sorbet et du thé à qui en voulait prendre. Il avait une musique, et la complaisance

des dames pour lui fut telle, qu'elles consentirent à danser seules sans la compagnie des hommes.

Scrupuleux observateur de sa religion, le Persan refusait de goûter des confitures, et des conserves, parcequ'il ne les avait pas apprêtées; il avait toujours avec lui ses ustensiles de cuisine et ses cuisiniers, mangeant très sobrement et très vite sur une nappe de brocard d'or, à la manière des Orientaux. Il prenait le riz avec les doigts, le pétrissait dans ses mains, et le portait à la bouche à deux ou trois reprises. Ses meubles étaient posés par terre, même les chandeliers dont il s'éclairait la nuit. Les Persans ne connaissent ni commodes, ni tables, ni chaises, ni lits élevés. Cependant la bonté et la beauté du lit qu'on lui donna à l'hôtel des ambassadeurs l'invitèrent à s'y coucher; il s'y accoutuma, et il y dormit fort bien.

Le jour de l'audience du roi étant arrivé, le Persan persista à vouloir être suivi de ses fusiliers et de l'étendard de sa nation jusqu'à l'entrée du château même de Versailles. La grande galerie fut destinée à le recevoir, afin qu'il fît

aisément ses salamalecs au roi, qui se plaça sur un trône dans le fonds. Le roi avait voulu que toute la cour, rangée des deux côtés et debout, fût parée avec magnificence; toutes les dames étaient là, étincelantes de pierreries et de diamans.

Le cortége se disposa en ordre pour l'entrée, mais ce n'était pas sans la crainte, de la part des seigneurs français qui escortaient le Persan, qu'il ne fît pendant la cérémonie quelque extravagance; tant il en avait fait la veille. Tout le monde eût éclaté de rire, et le roi en eût perdu contenance.

Le Persan parvint au bout de la galerie, d'où il voyait dans le fond Louis XIV sur son trône environné du jeune dauphin, des ducs d'Orléans, de Chartres, de Bourbon, du comte de Charolais et des autres princes. Il parut frappé de la présence du roi au premier instant, et commença ses salutations: le roi se leva et lui ôta le chapeau; le Persan monta jusqu'à la plate-forme où était le fauteuil du roi, à qui il remit ses lettres de créance, et la cérémonie finit comme elle avait commencé.

Mais bientôt à l'empressement du public succéda la plus grande indifférence. On répandit le bruit que ce prétendu Persan s'était enfui de Constantinople où il était prisonnier, que l'ambassadeur de France l'avait fait échapper, que les présents qu'il apportait de la part du roi de Perse ne venaient que de Marseille ; que ces présents, qu'on avait fait garder par un exempt et quatre archers, et qui précédaient fastueusement l'ambassadeur, n'étaient que cent six petites perles et cent quatre-vingt turquoises de la valeur en tout de mille écus, avec deux pots de gomme. Le public en fut si scandalisé, qu'il dit hautement que c'était un imposteur.

On prétendit aussi que c'était un jésuite portugais qui, ayant parcouru tous les pays du monde, et surtout la Perse, avait été arrêté par les Turcs, emprisonné à Constantinople, où ses confrères l'avaient instruit et délivré pour donner la comédie à Louis XIV.

Breteuil fut obligé de soutenir dans les meilleures compagnies que ce personnage était bien Persan ; mais on n'eut point confiance en lui. Torcy persuada davantage, mais il ne convain-

quit pas; le roi lui-même, qui avait ordonné qu'on laissât le trône en place pour l'audience de congé, le fit ôter, renonçant à le revoir à Versailles.

On solda les dépenses journalières qu'il avait faites, mais Morel crut qu'il était trop au-dessous de son ministère de satisfaire les femmes qui vinrent demander leurs émoluments, et qu'on avait été chercher pour l'ambassadeur ou pour ses gens.

Cependant il fallut en passer par là, parce-qu'il était convenu que le roi paierait toutes ses dépenses. La totalité monta à cent pistoles par jour, sans compter une salle de bains que le roi lui avait fait faire, et qui coûta dix mille francs, ni les vingt-quatre mille francs que le Persan avait empruntés à Marseille pour venir à Paris, ni les cinq cents livres par jour que le roi lui donna encore, et qui furent destinées en partie pour les profits d'une dame qui eut le talent de lui plaire, et qu'il emmena.

On fit un traité de commerce avec cet ambassadeur, qui s'en retourna, on ne sait trop pourquoi, par la Moscovie; il s'embarqua à Chaillot

pour se rendre à Rouen et au Havre, cachant dans un coffre sa maîtresse, nommée madame de l'Espinay, disant que c'était un coffre de porcelaine, qu'il fallait prendre garde de ne pas laisser tomber. On n'entendit plus parler ni de son retour en Perse, ni de sa personne, ni de son traité entre la Perse et la France.

CHAPITRE XII.

Intrigues politiques. — Le duc d'Orléans. — Contradictions de son caractère. — Ses amours. — Il est mal vu à la cour. — On l'accuse d'empoisonnements et de magie. — Fanfaron de vices. — La duchesse de Berry. — La famille royale. — Le grand dauphin. — — Mademoiselle Choin. — Son mariage. — Mort du grand dauphin. — Ses funérailles. — le petit dauphin. — La duchesse de Bourgogne. — Les ménageries. — Mort du duc de Bourgogne et de la duchesse. — Lettre de madame de Maintenon. — Les princes légitimés. — Nouvelles accusations contre le duc d'Orléans. — Sa justification. — Le testament de Louis XIV, etc.

Pendant que la cour semblait porter d'avance le deuil de Louis XIV, et qu'il fallait flatter la dévotion du monarque comme autrefois son amour de la gloire et des plaisirs, il existait au Palais-Royal une autre cour qui préludait à la grande orgie de la régence. Je vais dire quelque chose du duc d'Orléans et de ses alentours, ne serait-ce que pour faire voir que je n'étais pas

le seul à protester par mes folies contre la monotonie des dernières années du grand roi.

En esquissant le portrait du duc d'Orléans, j'ai à craindre qu'on ne se souvienne que j'ai quelquefois eu à me plaindre de lui ; mais ses amis eux-mêmes ont pris le parti d'avouer tous ses défauts, parcequ'ils ont compté sur ses belles qualités pour les lui faire pardonner. Qu'ai-je à faire de mieux que de dire comme eux que le caractère de ce prince fut surtout remarquable par ses continuelles contradictions? Qui peut nier qu'il y avait en lui quelque chose de son aïeul Henri IV? Mais qui n'a pas souri, comme d'un trait assez juste, de l'épitaphe proposée pour sa mère : « Ci-gît l'Oisiveté » (la mère de tous les vices) ? La calomnie peut bien réclamer sa part d'une foule d'accusations contre le régent ; mais il eut peut-être le grand tort de se calomnier lui-même en riant de sa mauvaise réputation, et justifiant ainsi le mot de Louis XIV, qui l'appelait un fanfaron de vices. On a fait aussi honneur à Dubois des vices du duc d'Orléans. Dubois fut en effet comme son mauvais génie ; mais le prince s'en servit habilement pour faire tom-

ber sur lui la responsabilité des conseils de cet abbé, qu'il provoquait quelquefois lui-même, tandis que tout le mérite de ce qu'il fit de glorieux restait au régent. Dans le fait, sa clémence, sa générosité, sa valeur, son amour des arts, toutes ses vertus de prince étaient bien à lui, Qu'avait de commun Dubois avec ces nobles qualités?

Lorsque le duc d'Orléans n'était encore que duc de Chartres, ses grâces naturelles avaient fait concevoir les plus belles espérances. Il réussissait dans tout : sciences exactes, peinture, poésie, musique, chimie. A la guerre il se conduisit à rendre Louis XIV jaloux de son neveu au nom de ses fils. Accueilli froidement après de brillantes campagnes, le duc de Chartres se jeta dans la galanterie, et ne choisit pas toujours bien ses maîtresses. Plus tard, quand il chercha des succès moins faciles, il me trouva presque toujours chassant sur ses terres, lui enlevant ses conquêtes et rarement lui laissant enlever les miennes. Il ne dissimula pas toujours son dépit. Il avait du reste débuté tout aussi jeune que moi dans la galanterie; il était encore enfant

lorsqu'il séduisit la fille du concierge du Garde-Meuble, nommée Éléonore, dont il eut une fille, mariée depuis à Charancey, fils d'un conseiller de Riom. A Éléonore avait succédé la comédienne Grandval. Lorsqu'on envoya le duc de Chartres en Italie, à son passage à Lyon il eut le loisir de faire un enfant à mademoiselle de La Massonnière. A son retour à Paris il revint aux comédiennes : la Desmares et la Florence l'occupèrent tour à tour. Ce fut ensuite mademoiselle de Sery et une seconde fois la Desmares qui devinrent ses maîtresses en titre ; mais il serait difficile de faire ici la litanie des maîtresses de ce prince; autant vaudrait faire le dénombrement de toutes les miennes.

On peut s'étonner que Louis XIV, qui lui avait donné en mariage sa fille légitimée, mademoiselle de Blois, le laissât compromettre dans ses débauches le nom qu'il portait. Après la bataille de Dunkerque et de Neervenden, on dirait qu'il n'eut la permission d'aller, en 1706, au siége de Turin que pour y être contrarié par Marchin. Le fait est que le monarque n'était peut-être pas fâché que son neveu se dégradât

aux yeux de la France, à l'avantage des princes légitimés. On l'avait accusé d'abord d'avoir voulu détrôner le petit-fils du roi en Espagne : ce n'était qu'une conspiration, et comme il avait paru plus imprudent que coupable, il ne fut pas poursuivi, moyennant une renonciation à la couronne d'Espagne, qu'on le força de signer.

Quelque temps après on arrêta à Poitiers un cordelier déguisé, qui fut conduit à la Bastille comme suspect d'avoir voulu empoisonner le roi d'Espagne. Le bruit courut que le duc d'Orléans était son complice, mais que M. d'Argenson, bien récompensé depuis, avait soustrait les preuves de cette complicité. Ce moine fut livré aux Espagnols et plongé dans les cachots de Ségovie, où il mourut fou.

Un nouvel incident vint bientôt réveiller de nouveaux soupçons contre le duc d'Orléans. Il était venu à Paris un petit gentilhomme provençal appelé Boyer, qui se disait grand magicien. Cet homme ayant été produit par madame de Senneterre chez mademoiselle de Séry, maîtresse du duc d'Orléans; le duc d'Orléans, fort curieux de nécromancie, le mit en œuvre. On appela

pour cela une demoiselle qui se disait vierge, et qui regardait dans un verre d'eau pour y voir se réfléchir le tableau de ce qu'on désirait savoir de l'avenir.

Or cette fille dit ensuite publiquement avoir vu la mort du roi, dont elle décrivait les funérailles, et le duc d'Orléans avec la couronne royale sur la tête. Cette prédiction fut crue facilement. Je tiens cette anecdote de mademoiselle de Séry, qui me fit parler à la vierge devineresse : celle-ci me dit que depuis ce temps-là le démon qui lui avait fait voir ces choses la suivait partout, et sous une forme généralement effrayante. Pendant quelques jours on ne parla que de la magie du duc d'Orléans ; on savait qu'il s'entretenait avec ceux qui prétendaient être en commerce avec les esprits, et qu'il allait en personne chez les bohémiennes. Cette réputation accréditait toutes les anecdotes qui avaient quelque rapport à sa curiosité ; le roi lui-même fut instruit de celle du verre d'eau.

Ce qui déplaisait encore dans le duc d'Orléans, c'était le peu de ménagement qu'il avait dans sa conduite, et une hardiesse à se vanter des choses

que la bienséance aurait voulu peut-être qu'il eût cachées aux yeux du public : par exemple, il menait sa maîtresse publiquement par la ville, à la comédie, aux danseurs de corde ; et il se faisait voir en spectacle à l'Opéra, dans une petite loge, où l'on disait qu'il avait un lit et d'autres commodités.

Quand il fut question de marier M. le duc de Berry, petit-fils du roi, la duchesse de Bourgogne fit si bien avec madame de Maintenon et avec Louis XIV, que la fille du duc d'Orléans fut préférée à la princesse qui épousa ensuite le prince de Conti.

Ce mariage parut une occasion favorable aux ennemis du duc d'Orléans pour l'accuser d'un coupable amour pour sa fille ; toute la ville et la cour en parlèrent, surtout quand le duc d'Orléans eut gagné l'amitié de son gendre. Ils mangeaient souvent ensemble et en particulier, servis par la seule de Vienne, confidente de sa fille, qui les divertissait fort. Cette de Vienne était une dévergondée bien capable d'être la complice de tous les genres de débauches. Ces bruits arrivèrent jusqu'au roi, qui en fut très mécontent ; sa

haine pour le duc d'Orléans augmenta ; et madame d'Orléans, qui avait naturellement le don des larmes, voyant un jour ses beaux pendants attachés aux oreilles de madame de Berry, acheva de perdre la réputation de son mari et de sa fille par l'éclat de ses pleurs, de ses cris, et par tout ce qu'elle dévoila sur le père et la fille.

Madame la duchesse de Berry, la veille d'un grand bal donné à la cour, avait essayé d'avoir de sa mère ces boucles d'oreilles qui étaient les diamants de la reine-mère ; mais madame d'Orléans refusa à sa fille ces bijoux, parceque madame la duchesse de Bourgogne, qui croyait y avoir des droits, l'engagea à ne pas les donner à sa fille, qui en aurait alors de plus beaux qu'elle-même : piquée du refus, madame de Berry, plus aimée de son père que de madame d'Orléans, lui déclara que si elle n'avait, par son moyen, les diamants de sa mère, elle romprait avec lui; et M. d'Orléans les demanda sous prétexte de les mettre en gage, parcequ'il devait de grosses sommes en Espagne. Madame d'Orléans lui envoya sa cassette toute pleine de bijoux et de

pierreries; le prince ne toucha qu'aux diamants que désirait sa fille, à laquelle il les donna.

Madame de Berry, victorieuse, se rendit au bal avec tous ces ornements, affectant de braver madame de Bourgogne, qui alla sur-le-champ en faire ses plaintes au roi, à madame de Maintenon et à madame d'Orléans. Le roi, depuis long-temps mécontent de madame de Berry, la fit appeler dans son cabinet, lui reprocha ses dissolutions, et se fit donner les diamants, qui furent rendus à madame d'Orléans. Mademoiselle de Vienne, femme de chambre de madame de Berry, fut chassée comme l'ouvrière de ces tracasseries, et sa maîtresse, outrée contre le roi, contre sa mère et contre madame la duchesse de Bourgogne, resta six jours sans sortir, boudant toute seule dans sa chambre : on la crut disgraciée du roi, et l'on sut de quelle manière elle en avait été traitée.

La reine et la dauphine n'existaient plus alors; madame la duchesse de Bourgogne et madame la duchesse de Berry étaient les seules princesses qui eussent ce rang à la cour.

Quant aux princes, enfants de France, j'ai vu

quelque temps Monseigneur, qu'on a appelé depuis le *grand dauphin;* j'ai vu ses deux fils, le duc de Bourgogne et le duc de Berry, et tous ces princes sont morts sous mes yeux. Aucun n'eut l'amitié véritable ni la confiance de Louis XIV, qui semblait réserver ces sentiments pour ses deux enfants légitimés, et surtout pour le duc du Maine; éloignant de toute familiarité, et des affaires surtout, les deux héritiers présomptifs de sa couronne.

Louis XIV témoigna cependant quelque considération au duc de Bourgogne quand il devint dauphin; mais ce prince ne vécut pas long-temps après son père. C'est à la tendresse extrême de Louis XIV pour ses enfants légitimés qu'on doit attribuer les intrigues qui précédèrent la régence. Je vais exposer les intérêts respectifs des princes de la famille royale, des princes du sang et des princes légitimés.

Le grand dauphin, qui poussa sa carrière jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans, fut le prince le plus réservé et le plus silencieux du monde.

Le dauphin, malgré son respect pour Louis XIV, haït, tant qu'il vécut, les en-

fants légitimés de Louis XIV ; les égards que toute la cour avait pour eux furent la seule chose que le roi ne put obtenir de son fils. Pour user de représailles, le roi exila les maîtresses les plus chéries du dauphin.

L'appareil de la royauté, malgré cette contrainte, toucha si peu ce prince, qu'il se montra toujours sujet soumis et obéissant plutôt que l'héritier de la couronne ; on le trouvait pendant des journées entières couché dans son lit, ou bien il se traînait sur une chaise, une canne à la main, dont il frappait ses souliers sans mot dire ; enfin il restait des heures entières assis et accoudé, immobile, les yeux fixés sur une table nue, se bouchant des mains les deux oreilles ; et il vécut plusieurs années, père du roi d'Espagne et fils de notre roi, sans qu'il eût l'idée ou la hardiesse d'employer le crédit qu'il devait avoir auprès de l'un et de l'autre pour solliciter la moindre grâce. Le dauphin ne put même obtenir le pouvoir d'élever ses enfants à son gré ; ce qui eût été pour lui une occupation, le roi ayant voulu se réserver le détail de l'éducation de ses petits-fils.

Quand Monseigneur eut perdu la dauphine, il reprit secrètement la comtesse du Roure; le roi le sut, et la fit exiler à la sollicitation de madame de Maintenon, son ancienne maîtresse. Ce prince s'attacha alors à Marie-Émilie Joly Chauvin (qu'on prononçait Choin), fille d'honneur de la princesse de Conti, ni belle ni bien faite, et un peu boiteuse, mais qui avait les plus beaux yeux du monde, un esprit souple et délicat. Madame de Conti l'ayant un jour envoyée porter au dauphin une lettre, avec l'ordre d'ajouter beaucoup de choses de vive voix sur une querelle avec madame la duchesse, qui dans ce moment-là jouissait des bonnes grâces du dauphin, mademoiselle Choin se fit annoncer avec sa lettre, et monseigneur demanda la lettre sans la faire entrer, parcequ'il était couché dans son lit. Cependant la lettre ne disait pas tout; et comme le messager était chargé d'expliquer les énigmes, elle fut introduite, et parla avec tant d'esprit au dauphin, que Dumont son premier valet-de-chambre, faisant chez lui l'office que Bontemps faisait auprès du roi, invita la fille d'honneur à venir souper chez lui, ne doutant

pas que Monseigneur, qui la verrait, ne lui témoignât des sentiments encore plus favorables. Mademoiselle Choin, piquée de l'invitation d'un souper chez Dumont, lui répondit qu'elle avait l'honneur de souper avec M. le prince de Conti.

Le dauphin, toujours plus amoureux, vint plus souvent encore chez madame de Conti pour y voir mademoiselle Choin; mais madame de Conti, qui s'en aperçut, exhorta sa fille d'honneur à résister au prince; elle lui dit que lorsqu'elle aurait une fois consenti à ses désirs, il se dégoûterait d'elle comme de mademoiselle de Melun, de madame du Roure, de la Desmares et de la Raisin. Ce conseil fut suivi, et le dauphin s'enflamma pour mademoiselle Choin. Le roi fit dire à madame de Conti de renvoyer mademoiselle Choin, qui se lassa de dix-huit mois de résistance, et fut délaissée comme les autres; mais le dauphin étant tombé dangereusement malade à Meudon, mademoiselle Choin, qui l'alla voir, lui rendit des services si assidus, qu'une amitié reconnaissante prit la place de son ancien amour. Le père Honoré,

gardien des capucins de Meudon et confesseur du dauphin, conseilla à son pénitent un mariage secret, et Monseigneur épousa secrètement, en 1707, mademoiselle Choin, en présence de Dubordage, de Dumont et de mademoiselle de Chaumel; le curé donna la bénédiction nuptiale; L'épousée, qui était grosse, accoucha d'un fils qui vécut deux ans et demi.

Heureusement pour le dauphin que madame de Maintenon se chargea d'apaiser le roi sur ce mariage. La Choin d'ailleurs jouit avec une réserve parfaite de son rang secret jusqu'à la mort du dauphin, qui eut lieu le 14 avril 1711. *Il mourut suffoqué de venin*, pour me servir des termes des médecins de la cour.

Le corps du dauphin, un moment après la mort, fut abandonné de ses serviteurs. Tous s'enfuirent de Meudon, d'où le maître des cérémonies commit la honteuse bassesse de chasser les feuillants, qui disaient avoir le droit d'assister auprès du corps de nos rois et de leurs enfants dans leurs palais; en sorte que Dumont, gouverneur du château, fut obligé d'appeler six capucins, qu'on trouva par hasard, pour remplir cet

office. On n'ouvrit pas le corps, on ne l'embauma point ; on le plaça sur deux tréteaux dans sa chapelle, et on ne couvrit point son cercueil du poêle des princes; mais le maître des cérémonies envoya chercher un méchant poêle bannal qui servait à tous les paysans du village.

Le convoi jusqu'à Saint-Denis fut aussi mesquin que le cérémonial de Meudon. On jeta le cercueil dans un carrosse de velours cramoisi, qui, s'étant trouvé trop petit, ne put contenir tout le corps du prince. Le peuple, qui aimait le dauphin, témoigna hautement combien il était scandalisé de ces funérailles mesquines. On reprocha à Louis XIV une coupable indifférence sur cette perte.

Ce fut sur le duc de Bourgogne que se fixèrent alors les regards ambitieux des courtisans. Le duc de Chevreuse, le duc de Beauvilliers et Fénelon voyant leur élève devenu l'héritier présomptif de la couronne, se lièrent très étroitement par un commerce de lettres plus suivi, et Fénelon, qui vivait dans la disgrâce à Cambrai, attendant des circonstances favorables pour paraître à la cour avec plus d'appareil, se

vit sur-le-champ environné de nouvelles figures qui depuis long-temps l'avaient abandonné. On savait quel serait son crédit auprès du nouveau dauphin, et on ne manqua ni de bassesses ni de flatteries pour s'attacher à la fortune future du prélat; les officiers de l'armée de Flandres s'écartaient de la route pour aller lui présenter leurs hommages : il en fut effrayé, parcequ'il prévoyait que le roi, dont il avait perdu les bonnes grâces, n'en pourrait être qu'irrité; aussi il recevait avec une modestie véritable ces témoignages de la flatterie.

Le duc de Bourgogne lui-même ajouta à sa modestie accoutumée des démarches encore plus respectueuses pour le roi; il redoubla d'égards pour madame de Maintenon.

Le duc de Bourgogne était né avec autant de pétulance dans le naturel que le dauphin son père avait montré de nonchalance; il fracassait ses meubles, ses pendules, ses vitres, et frappait ses domestiques quand l'heure qui l'appelait interrompait quelque travail qui lui était agréable ou quelque récréation.

Mais l'empire que Louis XIV se plaisait d'exer-

cer sur toute sa cour, et surtout sur ses enfants, réprima bientôt la hardiesse de son caractère; et le prince eut lui-même le courage de dompter ses passions.

Le duc de Bourgogne aimait éperdument son épouse; mais la duchesse de Bourgogne, un peu galante, allait à la Ménagerie, maison que la maréchale de Noailles avait à Saint-Germain, et qui était le rendez-vous de quelques jeunes seigneurs libertins. Les bontés qu'elle avait eues pour Coetquen et ensuite pour Nangis la firent soupçonner d'infidélité à son époux; et cette Ménagerie de Saint-Germain donna bientôt quelque inquiétude au roi, qui exigea qu'elle quittât cette compagnie. Elle obtint, par accommodement, qu'elle aurait à sa disposition la Ménagerie de Versailles, où elle serait plus à portée des regards du roi. Gondrin et puis Salver furent accusés, par la malignité publique, d'être ses favoris; et c'est à ces amants qu'on dit ensuite que j'avais succédé.

Le duc de Bourgogne était là-dessus dans la plus parfaite tranquillité; il adorait son épouse, il n'avait aucun doute sur sa fidélité ni sur le

personnes qui la fréquentaient, excepté le duc de Berry, qui ne cachait pas la passion qu'il avait pour la duchesse de Bourgogne. Tout ce que j'ai vu sur cet objet, c'est que la princesse profitait de l'amour du duc de Berry pour le dominer et pour en faire un instrument qu'elle employait à ses fins. Ayant influé sur son mariage avec mademoiselle d'Orléans en 1710, les deux belles-sœurs furent bientôt brouillées à cause de leurs caractères si différents; car la duchesse de Bourgogne était douce et insinuante, et inventait chaque jour quelque malice ou quelque projet nouveau pour divertir le roi ou madame de Maintenon; la duchesse de Berry au contraire était peu dévote, altière, incapable de fléchir, de se contrefaire, et ne faisait sa cour ni au roi ni à personne; aussi la duchesse de Bourgogne jouissait de toute l'amitié du roi, et la duchesse de Berry n'avait que les rebuts : le roi l'avait privée de la plupart des honneurs apanage des princesses de la famille royale; et comme elle manquait la messe fort aisément, il l'avait forcée d'y aller avec madame de Bourgogne; mais madame la duchesse de Berry n'était jamais prête

Louis XIV, fatigué des rapports qu'on lui faisait fréquemment des lenteurs de madame de Berry, lui dit un jour, devant beaucoup de monde, de ne plus faire attendre madame de Bourgogne, et de bien comprendre la différence qu'il y avait entre elle et l'épouse de l'héritier de la couronne. Ces paroles désolèrent madame de Berry. Le roi en même temps parla dans ce sens à madame d'Orléans, mère de madame de Berry, lui reprochant l'irréligion de sa fille, et sa conduite irrégulière, que peu de personnes connaissaient encore. Madame d'Orléans répliqua que l'éducation de sa fille était le seul ouvrage de M. le duc d'Orléans, et s'en lava ainsi les mains. Les deux belles-sœurs, en attendant, vivaient toujours en se détestant et en se faisant toutes les niches possibles. Madame de Bourgogne avait plus de succès dans ce genre-là, parcequ'elle avait le cœur du roi et de madame de Maintenon.

Mais tandis que ces tracasseries agitaient l'intérieur de la cour, le duc de Bourgogne, toujours solitaire, était comme inaccessible. La réflexion, les exemples de Beauvilliers et de

Chevreuse, les plus honnêtes gens de la cour, la vertu et la douce morale de Fénelon, avaient métamorphosé son caractère indomptable au point que ce prince fut un exemple de douceur, de modestie et de modération.

Affligé des maux de la France pendant la guerre pour la succession, il en méditait de loin le remède. Le bonheur de ses futurs sujets était le plus cher de ses vœux.

Les générations futures sauront gré à Fénelon et à Beauvilliers d'avoir conduit le duc de Bourgogne à des maximes aussi pures.

Enfin le roi lui fit part de quelques affaires, et les lui fit connaître par degrés, lui communiquant d'abord les plus ordinaires, puis les plus secrètes et les plus importantes; il ordonna ensuite à ses ministres de l'instruire et d'aller travailler avec lui dans son appartement. Mais déjà la mort venait de frapper la duchesse de Bourgogne et le frappa bientôt lui-même. On sut le 6 février 1712, que, le jour précédent, la duchesse de Bourgogne, qui prenait du tabac en cachette parceque le roi n'aimait pas les odeurs, en avait pris d'un seigneur qui lui laissa même

sa tabatière : des frissons effrayants la saisirent dans l'instant, accompagnés d'une douleur cruelle aux tempes et au cerveau, avec une fièvre violente.

Le 6 la fièvre redoubla ; et quand la princesse demanda sa tabatière, qui avait disparu, elle dit à quelques personnes de son appartement qu'elle la soupçonnait d'être empoisonnée, sans accuser pourtant l'auteur de ce présent.

Les jours suivants quelques symptômes de rougeole parurent et disparurent presque en même temps. On donna à la malade l'émétique, qui eut beaucoup d'effet sans soulagement, et l'on parla de confession, parceque son état devint dangereux.

Elle fut saignée et elle prit de nouveau l'émétique, qui aggrava ses symptômes ; elle mourut enfin dans des convulsions horribles qui frappèrent d'épouvante tous les assistants : le roi en fut témoin, à genoux au pied de son lit jusqu'au moment de sa mort.

Madame de Maintenon jouissait alors à la cour de la plus grande faveur, et le bruit courait assez publiquement qu'elle était l'épouse du roi :

j'ai trouvé une lettre que mon père lui avait écrite pour la féliciter d'un bref du pape où l'on disait qu'elle était désignée *pour ce qu'elle était*, ajoutant qu'il désirait, avec toute la France et avec toute l'Europe, de la voir reconnaître à la cour avec ses prérogatives. Voici la réponse que fit Madame de Maintenon à cette lettre :

« Il est vrai, Monsieur, que Sa Sainteté m'a » honorée d'un bref qu'on dit être fort obligeant; » mais je n'en vaux pas mieux pour cela; et tous » ces honneurs ne sont qu'une suite de celui que » le roi me fait. Je prie Dieu de me faire voir » aussi clair sur tout le reste, qu'il me semble » que je vois clair là-dessus. *J'espère que les af-* » *faires tourneront comme vous le souhaitez*, et » comme vous ne doutez pas que je le désire de » tout mon cœur.

» Vous aurez appris la mort de madame la » dauphine. Il y a long-temps qu'on s'y prépa- » rait; cependant on ne croyait pas qu'elle arri- » vât sitôt, et Dieu veuille qu'elle-même n'en » ait pas été surprise : elle a montré de la piété

» et du courage. Le roi la vit expirer après être
» resté une heure à prier au pied de son lit. Vous
» aurez su la pension qu'il a donnée à Bessola. On
» parle déjà de marier Monseigneur, qui a été
» plus touché qu'il n'a su le montrer. Adieu,
» Monsieur le duc, le monde passe, et nous pas-
» serons à notre tour : le bon parti est d'y penser.
» Vous le savez mieux que personne, et je ne
» sais là-dessus que ce que vous m'avez appris. Je
» n'oublie point ces heureux temps, et je con-
» serverai toute ma vie pour vous l'estime, la ten-
» dresse et le goût que j'ai toujours eus. Vous m'é-
» crivez avec une cérémonie très désobligeante.

« MAINTENON. »

Hélas ! le dauphin, qu'on voulait déjà marier à la cour, était étendu dans un lit de mort, et le même convoi devait le porter à Saint-Denis avec son épouse ; il souffrait de douleurs pareilles. On crut quelques instants, comme on l'avait dit de son épouse, qu'il avait la rougeole; mais les symptômes vagues de cette maladie paraissaient et disparaissaient sur-le-champ, et les bruits d'une même cause se répandirent secrè-

tement dans la cour, où l'on n'en parla qu'avec la plus grande réserve : il mourut. Le public crut long-temps, et soupçonne encore que le poison avait été la cause d'une mort dont toute la France fut avec raison inconsolable, et qui jeta le roi dans une consternation qu'il s'efforça de ne pas trop laisser paraître au dehors. Cette mort, en effet, avait quelque chose d'effrayant. Un prince et une princesse adorés, héritiers présomptifs de la couronne, furent exposés, l'un à côté de l'autre, dans le même lit de parade, aux regards d'un peuple qui venait en foule déplorer leur perte.

Le 7 de mars suivant le duc de Bretagne, leur fils aîné, tomba malade tout-à-coup, et on dit qu'il avait encore la rougeole. Le duc d'Anjou, son frère cadet, depuis Louis XV, tomba malade aussi; et comme ces deux enfants étaient ensemble à l'agonie, le roi voulut qu'on les baptisât, et qu'au besoin on admît les premiers venus pour servir de parrains et de marraines. Le plus jeune des princes échappa; et comme on lui fit avaler, en cas de besoin, du contre-poison de Venise, on dit publiquement que ce remède

seul l'avait sauvé ; mais le duc de Bretagne mourut, âgé de cinq ans, le 8 mars.

Le grand-père, le père et le fils, tous trois dauphins et descendants de Louis XIV, moururent ainsi sous les yeux du roi dans moins d'un an.

Telle fut la ruine de la brillante famille de Louis XIV ; les causes en seront peut-être à jamais un mystère. Si quelques uns regardèrent toutes ces morts comme naturelles, il y eut aussi des personnes de la plus grande probité et incapables de calomnies, qui assurèrent alors et qui ont dit à leurs enfants que ces princes étaient morts par le poison.

Le roi se montra aussi grand roi dans le malheur qu'aux jours de ses victoires.

Les princes légitimés, intimement unis à madame de Maintenon, s'attachèrent encore plus étroitement à elle après la mort des enfants du roi, accusant publiquement le duc d'Orléans de prendre des précautions éloignées pour s'assurer du trône. Milord Stairs, ministre d'Angleterre en France, qui était du nombre des seigneurs de la cour privée de ce prince, lui avait promis que l'Angleterre l'assisterait si le duc l'Anjou venait à

mourir, et si quelque puissance osait lui contester ses droits à la couronne de France. Le prince, qui trouvait dans Stairs un compagnon de plaisirs et l'espoir d'un appui pour soutenir sa fortune, se lia avec lui. Le roi, qui pénétra les dangers d'une ligue pareille, si contraire à ses principes, en prit un tel ombrage qu'il chercha les moyens de lier les mains au futur régent, en soumettant sa volonté aux suffrages d'un conseil de régence dans lequel l'autorité devait résider, en ne laissant que la simple présidence au prince.

En 1673 le roi avait donné à ses enfants naturels le nom de Bourbon, et avait voulu les légitimer quoique le duc du Maine et le comte de Toulouse fussent nés de madame de Montespan du vivant même de son époux, à qui, selon toutes les lois et l'usage, ils appartenaient. En 1694 Louis XIV leur accorda de tenir le premier rang immédiatement après les princes du sang; précédant les princes qui seraient en France et qui auraient des souverainetés hors du royaume. Voulant augmenter ensuite ces prérogatives, le roi déclara, par un autre édit,

qu'en cas qu'il ne restât plus, un jour, de princes légitimes du sang des Bourbons, leurs enfants descendants par légitime mariage succèderaient à la couronne.

Le parlement, accoutumé à l'obéissance la plus aveugle, ne fit pas la moindre remontrance, se reposant entièrement sur la sagesse du roi. Dans l'assemblée du 2 août, pour l'enregistrement, furent présents le duc d'Enghien, le prince de Conti, aussi bien que le duc du Maine et le comte de Toulouse; il y assista beaucoup de ducs et pairs ecclésiastiques et séculiers, et notamment ce duc de Saint-Simon que nous avons vu dans la suite si prononcé contre cette grande opération du monarque, tant les esprits étaient accoutumés encore à souscrire à toutes les volontés du roi! Cet édit fut suivi d'une déclaration par laquelle les deux princes légitimés pouvaient prendre la qualité de princes du sang dans leurs titres, et en jouir dans la société, sans autre différence d'avec les princes du sang, que la préséance de ceux-ci sur les légitimés.

Il est bien avéré que madame de Maintenon contribua à ces nouvelles dispositions en faveur

des enfants du roi, ses élèves. Le duc du Maine n'avait jamais eu de véritable attachement que pour madame de Maintenon, son ancienne gouvernante. La cour craignait ce prince, qui pouvait, par elle, faire beaucoup de bien ou de mal s'il l'eût voulu; et personne, même les princes et les pairs qui étaient le plus intéressés, n'osaient s'élever contre ces dispositions du roi. Tout le monde au contraire ne parlait du duc du Maine que comme d'un prince pieux et vertueux, digne de toute sorte de récompenses; et la piété, à la fin des jours du roi, était le grand moyen pour obtenir des grâces. M. du Maine avait d'ailleurs beaucoup de mérite personnel.

Quant au comte de Toulouse, il y avait en lui moins de caractère et plus de timidité. Ce prince avait l'art de plaire à tout le monde; c'était un homme aimable, chéri de tous, et le seul qui pût être agréable en même temps à l'ancienne et à la nouvelle cour.

Le parti des princes légitimés gagnait beaucoup par la mort de tant de princes héréditaires. Mais ils avaient à craindre la rivalité de Philippe

d'Orléans, premier prince du sang, qu'ils haïssaient, dont ils étaient haïs, et qui allait devenir, selon les lois du royaume, régent de France; ils résolurent donc de lui enlever une prérogative qui lui appartenait selon les droits de sa naissance, par les dispositions d'un testament qu'il projetèrent d'obtenir de Louis XIV. Les accusations les plus atroces furent réveillées contre le duc d'Orléans, comme s'il n'y avait pour lui de droits au trône que ceux du crime. On murmurait qu'il était continuellement occupé avec Homberg à préparer de nouveaux poisons.

On répéta si souvent que le duc d'Orléans avait empoisonné les enfants du roi, que ce prince ne pouvait sortir sans entendre crier : « Voilà l'assassin, voilà l'empoisonneur. »

Il fut abandonné et de ses parents et de ses amis, qui craignaient d'être enveloppés dans sa disgrâce : dans cette situation désolante je ne cessai de le voir, de le consoler et de lui donner du courage; ce prince me parut reconnaissant; mais dans la suite il oublia ce service.

Le duc d'Orléans alla un jour chez le roi et demanda qu'on lui fît son procès, disant qu'il était prêt à se rendre à la Bastille. Le roi le reçut avec un silence mystérieux et affecté qui l'accabla : « Je ne veux pas d'éclat, lui répondit-il, et je vous défends d'en faire.

» — Mais, si je me rends à la Bastille, sire, repartit le duc d'Orléans, ne m'accorderez-vous pas la grâce de faire instruire mon procès?

» — Si vous allez à la Bastille, répondit le monarque, je vous y ferai laisser.

» — Sire, je vous supplie au moins de faire arrêter Homberg. »

Et le roi envoya l'ordre au comte de Pont-Chartrain d'expédier la lettre de cachet; mais le chancelier, qui en apprit la nouvelle par son fils, alla sur-le-champ chez le roi pour faire révoquer cet ordre, au grand regret des ennemis du duc d'Orléans. Mais Pont-Chartrain fit observer que cet emprisonnement déshonorerait la famille royale, que l'interrogatoire du duc serait odieux, et que, quand même ce prince serait aussi coupable qu'il était assuré qu'il était innocent, son prétendu crime devait être à ja-

mais couvert d'un voile impénétrable. Le roi répondit à Pont-Chartrain qu'il avait accordé cet ordre aux propres sollicitations du duc d'Orléans, et qu'il n'avait qu'à ne pas l'exécuter.

Les amis du duc d'Orléans essayaient, de leur côté, de rejeter le soupçon du poison sur les princes légitimés. Ils allaient jusqu'à nommer l'empoisonneur des princes, et le duc d'Orléans ajoutait même que si l'enfant héritier présomptif de la couronne succombait comme les autres, cette mort serait le signe précurseur de la sienne, qui serait enfin la dernière preuve de son innocence.

Le duc du Maine était d'autant plus intéressé à se conserver dans l'exercice de la royauté, dont il avait tout le pouvoir dans les derniers temps du feu roi, qu'il prévoyait bien que si le duc d'Orléans était déclaré régent, l'élévation de sa maison au rang de celles des princes du sang ne saurait être maintenue. Il réclamait donc du roi un testament en sa faveur.

Mais le roi pressentait que le parlement, qui maintient plus vigoureusement ses droits pendant les minorités, se vengerait à sa mort de la

nullité où il l'avait retenu pendant son règne, et mépriserait ses volontés comme celles du roi Louis XIII, son père. Il ne voulait pas exposer son testament à un semblable arrêt; il refusa long-temps de le faire; le chancelier, par ordre de madame de Maintenon, en parlait souvent au roi, qui lui fermait la bouche.

Les prières et les sollicitations étant inutiles, madame de Maintenon et le duc du Maine employèrent d'autres stratagèmes. On les vit abandonner le roi à la tristesse naturelle de sa vieillesse et à la crainte qu'ils lui avaient inspirée des forfaits du duc d'Orléans. Quand le monarque, frappé d'idées sombres, venait à eux, on boudait, et l'on opposait des retards à ses ordres et à ses désirs; enfin on obtint ce testament tant sollicité.

Cet acte établissait non une vraie régence, mais un simple conseil de gouvernement dont le duc d'Orléans devait être le chef, sous le nom de régent : ce conseil était composé du duc de Bourbon, quand il aurait vingt-quatre ans, du duc du Maine, du comte de Toulouse, du chancelier de France, des maréchaux de Villeroi, de Villars, d'Uxelles, de Tallard et d'Harcourt, des

quatre secrétaires d'État et du contrôleur-général. Le duc du Maine était à la tête de l'éducation du roi, sous l'autorité du conseil de régence, et le maréchal de Villeroi devait soigner la personne du jeune roi, sous le duc du Maine, qui devait être aussi à la tête de la maison militaire du roi; les autres prérogatives de la majesté royale devaient appartenir au conseil de régence; et Philippe d'Orléans, qui n'en était que le chef, était obligé de se soumettre à l'avis de la pluralité des voix. Ainsi le duc d'Orléans, premier prince du sang et l'héritier présomptif de la couronne, n'avait que l'appareil de la régence, dont la réalité appartenait au duc du Maine et à un conseil que le duc d'Orléans ne pouvait que présider.

Cependant, sous les apparences d'une frivolité insouciante, le duc d'Orléans ne négligea rien de ce qui pouvait assurer ses droits. Il avait des conférences secrètes avec le chancelier Voisin, qui lui remit une copie du testament. Il préparait tout pour le faire rompre, et les intrigues de Dubois ne lui furent pas inutiles. Souvent ce démon d'abbé feignait d'aller chercher un gibier

galant pour son maître, et c'était quelque agent politique qu'il allait séduire dans les lieux où l'on parle rarement des affaires d'Etat.

Pour moi, quoique la fougue de mon tempérament m'éloignât de la cour, je ne cessai pas d'y paraître de temps à autre. Mes intérêts m'attachaient au duc du Maine plutôt qu'au duc d'Orléans ; mais j'étais plus occupé de mes plaisirs que de ma fortune, comme on le verra en lisant de quelle manière j'employai le temps qui s'écoula depuis mon retour de l'armée jusqu'à la mort du roi.

CHAPITRE XIII.

Une amie. — Galants exploits. — Terreur des maris. — Ma voiture en bonne fortune. — Mes infidélités à la cour. — Une blonde dévote. J'entre en campagne au faubourg Saint-Antoine. — Rendez-vous tacites. — Premières flatteries. — Je loue un petit appartement. — Je le fais meubler par M. Michelin. — Je lui donne des pratiques. — Ruse épistolaire. — Madame Michelin tombe dans le piége.

Une de mes premières visites à mon retour de l'armée avait été pour la duchesse ***; mais cette fois je ne trouvai que l'amie; il me fut impossible de reconquérir la maîtresse. Ses refus me firent plus de mal que ses bons avis ne me furent utiles. Je l'aimais sincèrement, et je crus que pour me distraire d'une si grande passion il n'y avait que le nombre de mes caprices qui pût en être l'équivalent. Je réussis, et devins ce que j'ai toujours été depuis, la terreur des époux amoureux de leurs femmes, d'autant plus que je ne me contentais pas du plaisir secret du

triomphe, il m'en fallait le bruit et l'éclat. Jaloux de la réputation d'homme à bonnes fortunes, je fis aussi le désespoir des femmes par mon indiscrétion, jusqu'à ce qu'elles m'imitèrent, et, prenant leur parti, firent une gloire de ma conquête.

On s'étonna bientôt de la multiplicité de mes exploits; mais le moyen de n'y pas croire quand les dames elles-mêmes s'affichèrent pour moi! Il me fut alors facile d'ajouter encore à ma renommée par quelques histoires bien inventées. J'avais quelquefois l'audace de faire passer une partie de la nuit à ma voiture dans la rue de la femme qui m'honorait de ses faveurs, afin que ma livrée bien connue pût indiquer où j'étais en bonne fortune. Depuis je me servis de ce moyen pour tromper mes amis, qui ne pouvaient concevoir comment je suffisais à tant d'intrigues. Quelques uns, piqués d'émulation, voulurent m'imiter, et moururent à la peine.

J'usais ainsi d'adresse, et toujours avec succès, soit en amour, soit dans mes autres négociations. Je quittais mes amis en leur disant que j'allais au rendez-vous chez une dame désignée, mon

cocher seul y conduisait ma voiture, qui rentrait à l'hôtel après une station raisonnable. Cette comédie recommençait le lendemain pour une autre dame, et pendant ce temps-là, renfermé chez moi, invisible pour tout le monde, je réparais mes forces perdues dans mes aventures réelles, et quand le repos et des restaurants m'avaient rendu propre à de nouveaux combats, j'allais mériter par des preuves réelles ma renommée galante.

Mais j'ai dit que je me dégoûtai pour un temps des intrigues de la cour. Voici l'histoire de mes infidélités aux dames du haut parage. L'aventure est piquante : je n'eus que le regret de la voir finir d'une façon si tragique.

J'avais vu dans la rue Saint-Antoine la femme d'un miroitier, blonde de dix-huit ans, qui me parut belle comme un ange. J'envoyai à la découverte un de mes gens, fort adroit, et qui avait un instinct merveilleux pour cette espèce de chasse. Il m'apporta bientôt des nouvelles de madame Michelin, c'était le nom de ma beauté roturière. M. Michelin, son mari, était beaucoup plus âgé qu'elle, et n'avait pas eu l'art de lui in-

spirer de l'amour. Madame Michelin avait cependant le cœur tendre ; mais ne trouvant aucune créature digne de le posséder, elle l'avait porté vers Dieu, et son mari, content d'une affection docile, ne songeait pas à être jaloux de la divinité, croyant bien en sûreté son honneur confié à la dévotion de sa femme. Je m'armai de patience et me mis en campagne. Madame Michelin allait tous les jours entendre la messe à Saint-Paul ; je m'y fis voir régulièrement tous les jours comme elle, et j'eus enfin l'occasion de lui parler relativement au baptême d'un enfant dont la mère avait été assassinée par son mari.

Cette tragique histoire, qui faisait beaucoup de bruit, me fit lier conversation avec ma blonde ; je déplorai le sort des femmes exposées à la tyrannie des maris barbares, et je finis par lui dire que ce sexe timide et charmant avait été fait pour le bonheur du nôtre, et qu'en reconnaissance nous ne devions chercher qu'à le rendre heureux. J'aperçus que ma marchande m'écoutait favorablement, et j'eus lieu d'être satisfait de cette première entrevue. Elle avait rougi plusieurs fois

en me parlant, et j'augurai de là que la dévote m'avait trouvé de son goût. Chaque jour, à la messe, j'inventais un nouveau moyen de la voir et de l'entretenir, et c'était déjà un rendez-vous que nous nous donnions sans qu'elle s'en doutât encore.

Enfin j'osai lui demander la permission de l'aller voir; elle m'objecta la crainte que mes visites ne déplussent à son mari, et je me promis bien de faire promptement connaissance avec ce redoutable M. Michelin, qui se trouva heureusement le meilleur homme du monde. J'allai marchander chez lui des glaces, et je marchandai long-temps. Je sortis cette première fois sans faire affaire, et je revins un autre jour qu'il était absent. Je parlai d'abord de mon acquisition à madame Michelin; ensuite je passai à des compliments; elle était jolie, et toute femme aime à entendre dire qu'elle l'est. Je lui fis mille contes qui l'amusèrent beaucoup; et tout en plaisantant, je lui dis que je l'aimais à la folie. Ma dévote ne s'offensa pas trop: le langage que je lui tenais était nouveau pour elle, et malgré elle elle trouva que j'avais l'art de peindre l'amour plus agréable

ment que son honnête mari. Une de ses amies vint interrompre cette conversation qui commençait si bien. Je la quittai, et je ne fus pas le lendemain à la messe. Je voulus voir l'effet que mon absence produirait.

On me fit des reproches le jour d'après ; je prétextai une indisposition, et comme il faisait le plus beau temps du monde, je proposai une partie de promenade sur les boulevards. On me refusa, en me disant que, malgré le plaisir qu'on aurait, la réputation devait être plus chère que ce plaisir. Je vis bien, au ton du refus, qu'une occasion favorable me rendrait possesseur du bien que je désirais. Cependant ces messes continuelles m'ennuyaient, et je résolus de faire meubler un petit appartement dans le quartier, pour préparer un dénouement à mes amours. Je crus qu'il était honnête de faire au moins fournir au mari les meubles et les glaces; il fut très content de moi. J'avais eu soin de cacher qui j'étais, et je payai sur-le-champ tout ce que je devais, avec de l'argent que j'avais emprunté à la duchesse ***; car ma belle-mère tenait toujours fort courts les cordons de sa bourse.

Je dînai chez le bon marchand, qui me traita dans la chambre d'honneur, et je profitai d'un moment d'absence qu'il fut obligé de faire parce-qu'on le demandait à sa boutique, pour embrasser sa femme.

Je m'apercevais bien de jour en jour que j'étais aimé, mais je n'en étais pas plus avancé; ma dévote avait peur de se damner, et mon éloquence n'était pas assez persuasive pour lui ôter ses craintes. Je n'étais pas précisément amoureux, mais j'étais piqué de ce qu'une petite bourgeoise me tenait si long-temps en échec devant sa vertu. Je résolus d'emporter d'assaut une place qui ne voulait pas capituler; je n'attendais plus qu'une occasion, et la duchesse *** me la procura sans le savoir.

Elle venait de faire bâtir une aile nouvelle à sa maison de campagne, et voulait la faire meubler promptement. Je lui proposai mon marchand, qui fut accepté. J'allai aussitôt faire part à M. Michelin de cette bonne nouvelle, et l'on peut juger des remerciements du bon homme, qui ne devinait pas qu'en l'obligeant je n'avais d'autre but que de l'éloigner. Madame

Michelin ne me parut pas insensible au soin que je prenais de leur procurer une aussi bonne pratique. Le mari partit pour Mantes, et je m'établis le soir même chez sa femme, croyant remplir entièrement sa place. Mais ma blonde intraitable m'obligea de la quitter avant souper; je la donnai de bon cœur au diable dont elle avait tant de peur, et je jurai bien d'abréger toutes ces formalités, car je ne pouvais concevoir ce qu'avait de mieux à faire une femme qui aimait que de se rendre.

Je fis écrire un billet par une fille, pour que l'écriture eût l'air de celle d'une femme, au nom de la duchesse ***, qui mandait à madame Michelin qu'elle avait un nouveau meuble à lui faire faire, et qu'elle la priait, en l'absence de son mari, de passer chez la personne chez qui on la conduirait, pour y prendre une partie de l'étoffe que l'on brodait, et de venir ensuite chez elle, pour raisonner ensemble sur l'emploi qu'on en devait faire.

Mon homme de confiance, qui n'était pas connu, porta cette lettre au nom de la duchesse ***; et pour donner plus d'importance à

son message, j'avais fait louer une voiture très propre qui devait conduire madame Michelin aux endroits où elle était attendue. Cette attention, que l'on attribuait à la duchesse ***, produisit tout l'effet que je désirais. La marchande fit une belle toilette, et publia partout qu'elle allait chez une duchesse. Elle voulait mener avec elle une amie qui était dans la même maison, et qui aurait attendu dans la voiture ; heureusement qu'elle ne se trouva pas chez elle; et madame Michelin, à son grand regret, partit seule.

J'avais donné ordre de la conduire dans l'appartement que j'avais fait meubler, et où je l'attendais avec assez d'impatience ; elle arriva, et au lieu de trouver la brodeuse qu'elle cherchait, elle m'aperçut dans un petit cabinet, assis sur un canapé, un livre à la main. Elle jeta un cri, voulut se retirer : mais la porte avait été fermée sur elle. Je la pris dans mes bras; elle s'en arracha, et se jetant à genoux au milieu du cabinet, elle leva les bras au ciel en le suppliant de venir au secours de son innocence. Le ciel fut sourd. Je me mis aussi à ses genoux, en lui di-

sant : « Vous priez le ciel, mais moi qui n'ose pas porter des vœux si haut, je les adresse à la charmante créature que j'ai devant les yeux. Elle doit voir combien je l'adore; et j'attends de sa bonne volonté la récompense du plus tendre attachement.

» — Laissez-moi! s'écria-t-elle.

» — Rassurez-vous, lui dis-je, mais écoutez moi : j'ai cru m'apercevoir, ajoutai-je, que ma chère amie craignait le monde; et elle doit peut-être m'avoir quelque obligation d'avoir couvert notre liaison d'un voile impénétrable. Vous et moi seulement nous serons du secret; et le ciel pardonne aisément un péché caché. »

Ce péché, je voulus me mettre en devoir de le commettre; mais je fis naître un orage de colère qui m'effraya d'abord, et que je laissai calmer. Tantôt ma dévote me conjurait de la laisser sortir, tantôt elle m'assurait que si j'abusais de l'état où elle était, le remords lui ôterait la vie. Elle m'avoua enfin qu'elle m'aimait, mais que c'était innocemment, sans vouloir mal faire. Elle convint qu'elle eût été heureuse avec moi, mais qu'elle ne pouvait pas, sans offenser Dieu,

trahir le mari qu'elle avait. La douleur, malheureusement pour elle, la rendait plus intéressante; et je me promis bien de sortir vainqueur de tant de combats. Je voulais de plus la punir de quelques égratignures qui m'avaient été faites. Elle montrait toujours une assez énergique résistance; mais avec mon sang-froid je gagnais peu à peu du terrain, et je voyais que le terme n'était pas éloigné où sa vertu devait expirer. Ses efforts mêmes la trahirent en épuisant sa résistance, mon amour l'emporta : elle s'évanouit, et quand elle reprit ses sens, ce fut en s'accusant d'avoir été coupable, tant il lui paraissait impossible d'avoir cédé malgré elle.

CHAPITRE XIV.

Un remords bien court. — Un repentir plus difficile à vaincre. — Aveu. — Promesse muette. — Curiosité. — Je perds mon incognito. — Plaisanterie conjugale. — Confidence. — La voisine. — Invitation. — Billet. — Projets de toilette. — Déclaration nouvelle. — Déjeuner. — Inconvénient d'une maîtresse à préjugés. — Projet de vengeance.

Quelque endurci que je puisse paraître aux dames qui me liront, je les prie de me croire lorsque je déclare que je ne triomphai pas de madame Michelin sans un secret remords. Il me fallut tout mon orgueil pour triompher à mon tour de ma conscience, quoique je fusse bien persuadé, en véritable enfant gâté des dames, que les femmes sont ici bas pour nos plaisirs, et qu'on ne doit pas plus avoir regret d'une vertu de moins parmi elles que d'un mort de plus parmi les ennemis dans une bataille.

Mais la pauvre madame Michelin, élevée dans d'autres idées, ne se réconcilia pas si aisément

avec sa défaite. Après ma première victoire j'en obtins une seconde ; et cette fois je vis bien que je ne la devais qu'à son découragement, qui ressemblait presque à du mépris pour elle-même. Bientôt ses larmes coulèrent, et elle retrouva un repentir plus énergique, qui lui donna la force de me repousser avec une sorte d'horreur. Je lui demandai alors pardon, je pleurai même, et elle parut touchée. Puis, par un singulier retour sur le passé, elle se reprocha ses propres imprudences. « Hélas ! dit-elle, je me suis perdue en me croyant trop vertueuse : le ciel m'a punie. Malheureuse que j'étais ! je vous aimais ! »

Après cet aveu je ne désespérai plus de rendre le calme à son âme ; je parlai si naturellement le langage de la passion, qu'elle en vint à croire à une sorte de fatalité inévitable ; car l'amour a toujours quelques sophismes pour tromper le remords. Madame Michelin me pardonna, en pleurant il est vrai, mais elle me pardonna.

Je lui fis promettre de revenir dans mon appartement.

Elle ne dit pas : Je le promets, mais ses yeux parlèrent pour elle.

« Tout ici doit vous être connu, lui dis-je ; ces meubles viennent de chez vous : ils ont été pour moi des amis; à ce titre je leur parlais quand j'étais seul : vous les aviez touchés de ces mains que j'adore. »

Madame Michelin répara, tout en soupirant, le désordre où elle était ; puis elle regagna tristement la voiture qui l'attendait. J'eus la curiosité d'aller une heure après chez elle, pour voir ce qui s'y passait.

Je trouvai la voisine qui était rentrée, et qui, instruite de la visite faite chez la duchesse ***, était désolée de n'avoir pas été en voiture avec son amie. Pour lui donner le change, je complimentai madame Michelin de ce surcroît de fortune ; et j'ajoutai que certainement cela la mènerait plus loin qu'elle ne le croyait. Madame Michelin parlait peu, et attribuait son silence à un grand mal de tête. Son regard peignait l'agitation de son âme ; tantôt il était irrité en se fixant sur moi ; et tantôt s'attendrissant, il n'exprimait plus que la langueur de l'amour. Je fis

mille folies avec la voisine; je lui disais qu'il paraissait que le séjour des grands ne réussissait pas à madame Michelin : l'amie en convint, et assura qu'elle serait au comble de la joie si pareille aventure lui était arrivée.

« Ne vous désespérez pas, lui dis-je : qui sait ce qui vous attend. »

Madame Michelin s'efforçait de paraître moins triste; mais des larmes prêtes à tomber la trahissaient; elle se retira sous prétexte qu'elle avait besoin de prendre du repos.

Je restai quelques jours sans la voir : le mari était de retour, et paraissait enchanté de la bonne affaire que je lui avais procurée. Il avait su chez la duchesse *** qui j'étais véritablement, mais, voulant surprendre sa femme, il m'avait attendu, pour faire de mon nom un petit coup de théâtre; après de grandes salutations en témoignage de respect, il se tourna vers madame Michelin, et lui dit . « Sais-tu qui est monsieur?

» — Pourquoi cette question ? reprit madame Michelin avec embarras.

» — Hé bien, ma chère amie, devine : sais-

tu pourquoi il fait meubler un petit appartement? devine encore. »

Madame Michelin rougit et pâlit; mais M. Michelin me regardait en parlant à sa femme; car c'était moi surtout qu'il voulait embarrasser. Je me mis à sourire. Et alors redoublant de respect: « Ma femme, dit-il, c'est monsieur le duc de Fronsac qui nous a donné sa pratique. Qui sait combien de grandes dames ont déjà étrenné nos meubles? Monsieur le duc, qui a un palais, va passer quelques heures dans un petit logement; mais l'amour l'embellit pour lui; car tu sens bien que ce n'est pas pour enfiler des perles que monsieur le duc paie loyer. »

Là-dessus il se mit à rire aux éclats, content de ce qu'il avait dit. Sa femme n'était pas aussi satisfaite de sa grosse gaieté; mais elle affecta de m'appeler monsieur le duc, et je voyais que sa petite vanité s'applaudissait d'avoir un amant de ma naissance.

Le lendemain le mari retourna à Mantes pour porter ses meubles, et m'abandonna sa dévote moitié. Elle n'était pas encore d'accord avec elle-même, et combattait toujours son penchant

secret. Cependant à force de lui dire que tout le mal devait retomber sur moi, que ses combats l'honoraient à ses yeux et aux miens, elle parut plus tranquille.

D'ailleurs j'avais soin de mettre son cœur de mon parti, et alors il me fallait moins d'efforts pour lui faire oublier ses remords.

La voisine avait jasé sur la prétendue visite que madame Michelin avait faite à la duchesse de ***, et celle-ci avait été très inquiète que son mari n'apprît qu'il n'y avait eu aucune commission pour des marchandises. Le mari pouvait remercier la duchesse ***, et je pris le parti de la prévenir, pour mettre madame Michelin à l'abri des soupçons. La duchesse m'écouta avec beaucoup de sang-froid; elle levait de temps en temps les yeux au ciel. « Voilà donc, me dit-elle, une nouvelle victime de vos égarements!

» — Une victime, madame!

» — La pauvre femme! que je la plains, si elle vous aime autant que votre récit me le confirme; elle paiera bien cher quelques instants d'ivresse; si j'en juge par moi, elle a bien des pleurs à répandre. »

Ce petit sermon m'impatientait ; la duchesse s'en aperçut, et cessa toute morale pour se livrer à la plus tendre amitié. Elle me promit de servir cette pauvre petite bourgeoise, c'est ainsi qu'elle l'appela.

Elle me pria de nouveau de la traiter toujours en amie, et de ne jamais avoir de secret pour elle ; mais je reconnus cependant que ma confidence lui faisait de la peine. Si la duchesse avait renoncé à toute intimité galante avec moi, c'était, comme je l'ai dit, la crainte de me perdre qui l'avait déterminée à se borner à l'amitié ; elle avait jugé que mon naturel volage ne pouvait pas être captivé, et qu'en exigeant beaucoup de moi elle finirait par ne rien avoir. Il lui avait fallu soutenir bien des combats pour obtenir cette apparente tranquillité, car dans le fond de son cœur l'amour n'était pas encore éteint ; si elle avait pu s'assurer de ma constance, ou du moins de ne pas me voir éloigné d'elle tout-à-fait, elle se serait encore abandonnée au penchant qui la dominait. Il est peu de femmes qui avec autant d'amour soient maîtresses d'elles-mêmes à ce point. La duchesse *** se fit une ha-

bitude de souffrir mes infidélités, et finit par entendre moins impatiemment les récits que je lui en faisais. Je la voyais souvent; son extrême indulgence me la rendait chère, et jusqu'à sa mort je n'ai pas cessé d'être son véritable ami. Si elle se fût conduite autrement, il y a toute apparence qu'elle aurait augmenté le nombre de celles que je désertais entièrement, et que le hasard ou les mêmes sociétés me faisaient seuls rencontrer encore.

La bonne duchesse *** m'assura donc de son amitié pour madame Michelin, et me promit de plus de la faire venir chez elle, afin que le mari fût entièrement sans soupçon. Je devinai sans peine qu'il y avait un peu de curiosité dans cette obligeance charitable; mais comme il m'importait peu qu'on employât un moyen ou l'autre pour tranquilliser madame Michelin, je consentis de bon cœur à cette visite. Je n'étais pas fâché non plus de me donner un air d'importance vis-à-vis de ma dévote, et de lui faire voir que je la faisais traiter avec distinction. Un déjeuner fut arrêté pour le jeudi, et j'allai en porter la nouvelle. La chère voisine était avec

madame Michelin ; elle fut émerveillée de l'honneur que l'on faisait à son amie ; c'était des exclamations continuelles. « Que vous êtes heureuse! Ah, mon Dieu! un évènement semblable ne m'est jamais arrivé. Déjeuner chez une duchesse!... Ma bonne amie, il faudra vous faire belle, je vous aiderai à votre toilette... »

Enfin tous les petits propos de ces gens-là furent débités avec volubilité par la voisine, qui paraissait bien regretter de n'être pas à la place de son amie. Occupé de madame Michelin, j'avais peu observé jusque là madame Renaud; c'était le nom de l'amie. Elle était veuve, pouvait avoir vingt-deux ans, et l'on remarquait en elle des yeux bruns très piquants qui répandaient sur sa physionomie un air de vivacité agaçante. Je l'avais toujours vue en déshabillé, et cette fois-ci une parure plus recherchée la rendit tout autre à mes yeux. J'admirai sa taille bien prise, sa gorge qui me parut parfaitement placée, et sa main blanche et jolie à laquelle je n'avais pas fait attention. Me sachant très mauvais gré d'être un observateur si tardif, je me promis bien de réparer l'injure que j'avais

faite aux appas visibles de madame Renaud, et de me mettre à même de juger de ce qui échappait à ma vue. Je témoignai donc plus d'égards à madame Renaud, et lui exprimai le regret que j'avais de ne pouvoir pas lui faire accompagner son amie; mais intérieurement je fis le serment de la faire déjeuner et coucher avec un duc, pour la dédommager de n'être pas comprise dans l'invitation de la duchesse ***.

Madame Michelin me savait le meilleur gré de ce que j'avais fait pour elle, et je vis pour la première fois briller dans ses yeux un plaisir sans mélange. Bientôt le hasard me seconda : j'étais présent quand un des gens de la duchesse *** vint lui apporter un billet de la part de sa maîtresse. Ce billet, fort honnête, l'engageait à venir donner son avis sur des étoffes, et à déjeuner en même temps le jeudi, comme nous en étions convenus. Je crus que la lecture de ce billet tournerait la tête de ces deux femmes : elles firent de grandes révérences au laquais, et madame Michelin le pria de dire à sa maîtresse qu'elle se rendrait à ses ordres au jour indiqué. Ce fut la première fois que j'observai combien

les gens de cette classe s'enorgueillissent quand ils ont une occasion d'avoir quelque intimité avec nous; et j'ai vu depuis des bourgeois et des financiers se ruiner pour avoir l'honneur d'être admis dans nos hôtels, ou de nous recevoir chez eux.

Madame Michelin voulut se faire faire une robe; et quoiqu'il n'y eût plus que deux jours d'attente, il lui fallut absolument avoir l'habillement le plus à la mode. Elle engagea la voisine à sortir avec elle pour faire cette emplette, et je suis sûr que tout le quartier sut le même jour la bonne fortune de la marchande. Je les quittai, et j'eus occasion de serrer la main de madame Renaud, qui, hors d'elle-même, me rendit cette étreinte significative : j'augurai que sa résistance ne serait pas très grande, et je regardai cette femme comme un bien qui ne pouvait pas m'échapper.

Je lui remis le lendemain, sans que la dévote pût s'en apercevoir, une lettre par laquelle je lui déclarais que j'étais amoureux d'elle, que toutes les visites que je faisais à madame Michelin n'étaient qu'à son intention, et que je la priais

de m'indiquer les moyens de la convaincre en particulier de la sincérité de ma tendresse. Cette lettre fut prise et cachée avec grand soin; je jugeai par le transport qu'on avait à la recevoir, que la réponse ne serait pas défavorable.

Madame Michelin était le jeudi chez la duchesse *** quand j'y arrivai. Nous avions arrêté que je n'irais pas la prendre, pour éviter de faire de notre sortie la nouvelle du quartier, où je commençais à être connu. La duchesse *** me dit qu'elle était très aise d'avoir vu madame Michelin, qu'elle avait le meilleur goût, et qu'elle lui avait donné pour son meuble des avis qui lui plaisaient infiniment. Le déjeuner fut assez gai; et si madame Renaud en eût été, j'aurais pu me comparer à l'Amour entre les trois Grâces. La duchesse *** ne cessait de regarder madame Michelin; il y avait dans son air décent un charme auquel une dame du grand monde ne pouvait être insensible. Ces deux femmes avaient beaucoup de rapports entre elles : toutes deux faibles sans libertinage, elle avaient cédé à un penchant irrésistible; toutes deux tourmentées par les remords, il leur fallait la pré-

sence de l'objet aimé et l'attrait du plaisir pour les faire taire; c'était presque toujours un sacrifice renouvelé que la sagesse faisait à l'amour.

Madame Michelin s'oubliait quelquefois, et jetait des regards bien languissants sur moi. La duchesse ***, attentive à l'épier, s'en aperçut, et laissa voir dans ses yeux les impressions que son âme en recevait. Elle semblait plaindre la dévote; son visage annonçait l'intérêt et la pitié. Pauvre femme! semblait-elle dire, et des larmes roulèrent dans ses yeux, attirées sans doute par le souvenir des maux que ma légèreté lui avait fait souffrir à elle-même. Si j'avais été seul avec elle je n'aurais pu résister à l'envie de lui faire oublier sa résolution, tant elle me parut intéressante!

On vint lui apporter une lettre à laquelle il fallait répondre : elle nous demanda la permission de passer dans un boudoir, et s'y retira pour écrire; elle n'était pas fâchée d'avoir cette occasion d'être seule pour cacher son trouble.

Resté avec madame Michelin, je débutai par l'embrasser. Mais au lieu de se prêter à ce badi-

nage, elle reculait avec effroi; comme si elle eût deviné que c'était la duchesse qui dans ce moment aurait eu la préférenee si j'avais pu choisir. Je fus piqué à mon tour de sa résistance, et j'insistai comme un amant qui a des droits. Je n'aurais pas respecté le canapé de la duchesse; mais il n'aurait pas fallu avoir affaire à une dévote qui ne cédait jamais qu'après de nouveaux combats, quand quelque souvenir fâcheux ou quelque crainte nouvelle effarouchait sa délicatesse. Madame Michelin trembla, me conjura d'être sage, et fit tant de bruit que je fus obligé de la laisser de peur de causer trop de scandale.

Ces femmes à préjugés sont toujours timides; il faut que leur tête commande au reste; elles ne savent pas saisir l'occasion; cela n'est bon que pour le sentiment, et par conséquent cela ne tarde pas à ennuyer. J'étais furieux contre elle, et j'allai rejoindre la duchesse, à qui je dis qu'une affaire indispensable me forçait de la quitter. Je dis froidement adieu à madame Michelin, qui parut confondue de ma retraite.

Je voulais me venger à tout prix : je me rappelai madame Renaud, et je crus qu'il me serait

peut-être facile de trouver dans la brune ce qui venait de m'échapper dans la blonde. Elle demeurait, comme je l'ai dit, dans la même maison que madame Michelin. Je pris garde d'être vu des gens de la boutique, et je montai au second étage, où résidait ma nouvelle divinité.

CHAPITRE XV.

Visite à madame Renaud. — Conversation. — Lettre commencée. — Victoire plus facile. — Visite à madame Michelin — Je fais une scène. — J'ai de l'humeur. — Bizarreries des femmes. — Bonne foi des maris. — Discours éloquent. — Proposition dangereuse. — De l'utilité des narcotiques. — Charme des contrastes.

Ce n'était pas le vainqueur de la sévère madame Michelin qui pouvait trembler en présence de la sémillante madame Renaud. Si, avant d'entrer, j'écoutai à la porte, ce ne fut pas que je crusse avoir besoin d'entrer dans la place par surprise ; toute ma crainte était de ne pas trouver la marchande seule, car je venais chercher un tête-à-tête, et si j'eusse entendu le moindre bruit annonçant de la compagnie, j'aurais bien vite battu en retraite. Mais si mon bon génie m'avait laissé avoir le dessous chez la duchesse ***, c'était pour me dédommager chez madame Re-

naud. Il avait éloigné une vieille cuisinière, seule domestique de ma jolie veuve, qui venait de lui donner elle-même une commission pour un quartier éloigné. J'entrai donc hardiment, ou plutôt d'un air moitié respectueux et moitié galant.

Madame Renaud, à ma vue, poussa un cri de surprise.

« Je viens seul, lui dis-je, j'ai laissé ces dames ensemble; madame Michelin est encore occupée chez la duchesse, et j'ai su prétexter des affaires indispensables pour m'échapper.

» — Pour moi?...

» — Pour vous, car ces affaires sont de venir mettre à vos pieds mon amour et ma liberté...

» — Quoi! vous avez abandonné la société de ces dames?

» — C'est un sacrifice sans doute; mais attendez-vous à m'en voir faire bien d'autres pour vous.

» — Vraiment? si je pouvais vous croire!

» — Vous me croirez.

» — Si je savais mériter...

» — Vous méritez un roi pour amant, je ne puis vous offrir qu'un duc.

» — Mon Dieu ! dit-elle en détournant les yeux pour les reporter sur sa toilette, vous me surprenez dans un négligé...

» — Que vous êtes jolie comme cela ! »

Les femmes sont presque toutes subjuguées par la vanité. Les yeux de madame Renaud exprimaient un tendre embarras ; elle cherchait une manière adroite de me dire combien ma conquête la flattait. Le défaut d'usage la laissa un moment muette. J'aperçus une lettre commencée : on voulut me la soustraire, j'insistai pour la voir. « En serez-vous plus avancé, me dit-on d'une voix tendre, quand vous saurez que c'est à vous que cette lettre s'adresse ?

» — Hé bien, vous voyez, repris-je, que je n'étais pas si indiscret en désirant la lire.

» — Peut-être, monsieur le duc ! »

Et en même temps on me remit le papier. Que contenait-il ? je me le rappelle vaguement. C'était des craintes de n'être pas aimée : ce n'était pas un aveu tout-à-fait positif ; mais on m'assurait qu'on m'avait distingué, et que je n'a-

vais pas besoin d'être duc pour être trouvé fort aimable.

Je mis la lettre dans ma poche ; et passant à une familiarité qui ne m'a pas seulement réussi avec des bourgeoises, j'embrassai madame Renaud : elle voulut parler, ma bouche lui coupa la parole. Madame Renaud, qui ne s'attendait pas à une attaque aussi brusque, fit un cri, mais se défendit mal ; l'étonnement lui ôta ses forces, et tout ce qu'elle put me dire en me voyant de plus en plus entreprenant, ce fut : « Mais, monsieur le duc ! mais, monsieur le duc !... »

M. le duc n'écoutait plus ces exclamations. Grâce à madame Renaud, je fus vengé de la duchesse et de la dévote.

Madame Renaud était de meilleure composition que ces deux dragons de vertu, et je n'eus point de reproches à essuyer ; elle m'assura du plus tendre attachement, et me dit qu'elle s'estimait très heureuse d'avoir fixé les vœux d'un homme tel que moi. Madame Renaud avait eu de petits amants bien respectueux à qui elle n'avait rien accordé, à ce qu'elle me disait. Elle convenait que j'étais un homme bien fait

de toutes manières pour séduire les femmes, puisque je leur évitais tous les préliminaires de la défaite. « La faute est commise, dit-elle en rougissant, si c'en est une, avant qu'on s'aperçoive si on l'a faite.

» — Avouez, lui dis-je, que toute résistance est de l'hypocrisie.

» — Quelquefois, monsieur le duc.

» — Souvent.

» — Avec un homme comme vous, dites toujours. »

Je fus bientôt le héros de madame Renaud, et je me crus décemment obligé de me montrer digne d'elle. Elle convint plus d'une fois que rien n'est tel qu'un duc pour aimer : hélas ! la pauvre madame Renaud n'en était qu'à son premier; j'en connais quelques uns qui ne font pas honneur comme moi à la pairie.

Il fut convenu entre nous que nous nous verrions comme à l'ordinaire chez madame Michelin, et que nous y désignerions les moments où nous viendrions chez madame Renaud renouveler les assurances de notre amour. Je la quittai content d'elle, et elle encore plus satisfaite de moi.

Je sortis de l'allée sans qu'on pût m'apercevoir de la boutique de madame Michelin, qui était rentrée. Je pris un détour et revins sur mes pas pour me présenter chez elle. Mon air était froid, et disait assez qu'on ne pouvait pas plus mal se conduire avec un homme que l'on aimait. Peu à peu j'en vins à des plaintes plus réelles : j'osai exprimer les reproches d'un amant piqué au vif. Madame Michelin me regardait tristement sans me répondre, et je continuai mes reproches, en l'assurant que j'avais eu besoin de la visite que je venais de faire pour dissiper ma mauvaise humeur.

La bonne dame était loin de penser ce qui venait de m'arriver. Elle crut que la promenade m'avait rendu plus calme; elle s'excusa sur le respect qu'elle devait à la duchesse, et plus encore sur la crainte qu'elle avait eue d'être surprise. « Je n'ai pas, monsieur le duc, dit-elle, cet abandon de soi-même qui fait passer sur toutes les bienséances, et je vous trouve très injuste de me blâmer d'avoir tenu une conduite estimable.

» — Madame Michelin, vous ne m'aimez pas. »

C'était l'argument que j'employais volontiers avec toute femme dont je me croyais aimé.

Je redoublai d'humeur, et fis tant, que ma bonne dévote, hors d'elle-même, chercha tous les moyens de m'apaiser. Elle me proposa même pour la première fois, et en rougissant, de lui donner à goûter dans mon petit appartement.

On voyait combien cette proposition lui coûtait à faire, et je n'eus garde de consentir. Madame Renaud m'avait laissé plutôt le désir de prendre du repos que celui d'accepter un rendez-vous. Désespérée de mon refus, madame Michelin redoubla d'instances, mais elles furent inutiles. « Non, non, lui dis-je, je vois que je me suis trompé : un amour sincère n'a pas de caprice. »

Je tins ferme, et cette femme crut que c'était la colère qui me portait à montrer une pareille sévérité. Je vis le moment où elle allait s'oublier tout-à-fait devant les gens qui pouvaient la voir de sa boutique. Je la laissai désolée de ma fuite, mais bien content de n'être plus l'acteur d'une scène qui commençait à devenir fort embarrassante pour moi.

Dès que je fus seul, je m'amusai à réfléchir sur

la bizarrerie des femmes. Leur marquez-vous trop d'empressement, elles sont moins tendres, ou si elles ont encore quelques principes de vertu, elles vous ennuient avec leurs regrets et leur repentir. Devenez-vous indifférent, leur tendresse renaît, et leurs remords s'évanouissent; il semble que leur amour-propre blessé soit la plus forte passion qui puisse les occuper. L'amour-propre leur fera faire plus d'avances et de folies que l'amour. Une femme guidée par l'amour-propre est capable de tout; et on en a vu qui, après avoir résisté à l'amant le plus séduisant, se montraient faibles pour l'homme qui avait offensé leur orgueil par quelque doute sur des beautés qu'il ne pouvait apercevoir. Le désir de prouver qu'elle mérite d'être attaquée en a fait rendre plus d'une; et en général l'homme adroit qui sait saisir le faible d'une femme, quel qu'il soit, est sûr d'en triompher.

Le bon Michelin vint passer deux jours à Paris, et ne cessa de me remercier de l'honneur que j'avais procuré à sa femme. « Une dame, disait-il, du rang de madame la duchesse *** descendre jusqu'à nous!

» — Monsieur Michelin, lui dis-je, j'espère que si c'est là une obligation que vous m'avez, ce ne sera pas la dernière. »

Tandis qu'il se perdait dans ses démonstrations de respect et de reconnaissance, sa femme épiait toutes les occasions de voir si j'étais encore fâché. Je paraissais très gai, mais j'évitais de la regarder, et je ne cherchais en aucune manière à lui parler en particulier ; madame Michelin ne savait qu'augurer de ma froideur; et voulant avoir une explication avec moi, elle eut recours à tous les moyens de rester seule et d'éloigner un mari qui l'ennuyait fort. O vertu, vertu ! Brutus avait-il raison de t'appeler un rêve? mais Brutus justement ne voulait pas parler de la vertu des femmes.

Une femme, quoique dévote, ne manque pas de ruses pour se défaire d'un témoin qui lui est à charge ; et madame Michelin, non moins adroite qu'une autre, sut trouver une affaire importante pour envoyer son époux dans le faubourg Saint-Germain ; il partit en me faisant mille excuses dont je l'eusse dispensé bien volontiers.

A peine fut-il sorti, que madame Michelin vint me prendre les mains en me disant, les larmes aux yeux : « Sans vous, monsieur le duc, je serais encore innocente, je n'aurais pas connu des plaisirs qui doivent être sans prix quand on en jouit sans trouble; mais au moins je serais plus tranquille. Vous avez produit en moi un changement que je ne puis définir. Vous ne savez pas que j'ai presque toujours pleuré dans la solitude la perte de mon honnêteté !

» — Madame, lui dis-je en l'interrompant, votre imagination exagère tout. Je prends la faute sur mon compte : où est le grand mal ? Si votre mari était instruit, à la bonne heure ; mais il ignore notre amour.

» — Ah ! me dit-elle, ne cherchez pas à atténuer mon crime ! je me le reproche comme une trahison envers le meilleur des hommes. Quand je suis avec vous, j'oublie trop mes erreurs; je suis presque heureuse : je me sens moins coupable ; mais retirée chez moi, le repentir vient détruire toutes mes illusions. Depuis trois jours la jalousie, le chagrin, et plus encore l'attachement que j'ai pour vous, ont réveillé, même en

votre présence, ces idées fatales à mon repos. C'est vous qui commencez mon châtiment: quand je brûle de vous donner toutes les preuves de ma tendresse, votre abandon augmente, s'il est possible, l'ivresse que vous m'inspirez dans le tête-à-tête. J'ai besoin de votre amour pour me rendre à moi-même, et vous me traitez avec la dernière indifférence.

» — Moi, madame !

» — Vous, monsieur le duc : je cherche à lire dans vos yeux, et vos yeux évitent les miens. Tout entière à ce sentiment que vous n'avez probablement plus pour moi, je vous propose de me rendre dans votre appartement...! combien cette demande m'a coûté ! et j'ai eu la douleur de la voir rejetée inhumainement. Ah! monsieur le duc, je ne vis plus depuis ce moment; votre mépris est affreux pour moi; je puis être coupable à mes yeux, et point aux vôtres: ma faute est votre ouvrage, et il y a de la barbarie à m'en punir. »

Madame Michelin prononça son discours avec tant d'onction qu'elle m'attendrit un peu. L'amour outragé lui donnait une éloquence natu-

relle vraiment entraînante; je me sus presque bon gré de lui fournir une occasion de la faire briller. « Vous êtes folle, lui dis-je, d'être affectée au point où vous paraissez l'être; je vous aime toujours; chez la duchesse *** même, j'ai voulu vous convaincre de mon amour : mais votre pruderie m'a donné de l'humeur; c'est peut-être à moi de me plaindre, et non pas à vous. »

Je lui pris alors la main, je la serrai, et la figure de ma dévote se dérida; je vis mon pardon écrit dans son regard, qui se fixa bien amoureusement sur moi. Il fut question de faire une paix complète. Le mari partait le lendemain soir, et je proposai à madame Michelin d'en profiter pour m'introduire le soir chez elle. Elle rejeta la chose comme impossible. Plus elle m'opposait d'obstacles, plus j'insistais pour qu'elle les surmontât. Je me fâchai; on craignit une nouvelle scène. « Ah! monsieur le duc, me dit-elle, vous avez fait de moi une esclave de vos volontés : qui m'eût dit, il y a trois mois, que j'écouterais sans rougir une semblable proposition? mais, Dieu soit loué, mon

cœur a beau être votre complice, je ne puis outrager à ce point mon mari. »

Ce qu'elle appréhendait le plus était une fille de boutique qui couchait dans un cabinet à côté de sa chambre, et qui était obligée d'y passer pour se rendre à son lit. Cette fille pouvait facilement s'apercevoir de quelque chose, et la réputation de sa maîtresse était perdue. On ne pouvait pas l'envoyer coucher ailleurs. Comment faire ? Madame Michelin me jura que sans cette difficulté elle consentirait à tout, quoique cette démarche lui fît bien de la peine ; mais elle ajouta que je devais voir qu'il était impossible d'occuper la place de son mari, à moins que je ne trouvasse un moyen de le faire sans péril.

Je réfléchis quelque temps, et madame Michelin paraissait très inquiète de ce que j'allais prononcer. Je la pressai contre mon cœur, en lui disant : « Rien n'est plus facile que de ne pas avoir à craindre cette fille : il faut lui procurer un si bon sommeil qu'elle ne puisse pas s'éveiller. Je vais aller chez mon apothicaire commander une potion dormitive qui ne lui fera aucun mal,

mais qui sera un sûr garant qu'elle ne nous troublera pas. De son côté, elle nous devra la meilleure nuit qu'elle puisse passer. »

Ma potion effraya madame Michelin ; mais enfin je la persuadai que l'opium, donné en petite dose, ne pouvait pas être nuisible ; et, après quelque résistance, elle promit de mêler cette drogue somnifère dans le vin que cette fille boirait à son souper. Elle était soulagée d'avoir fait la paix avec moi, et elle convint que cet entretien venait de lui ôter un poids bien lourd. J'étais coupable, et j'obtenais une complète réparation.

« Vous m'aimez donc? dis-je à madame Michelin.

« — Hélas ! me dit-elle, j'en viendrai, je crois, jusqu'à me reprocher mes remords, monsieur le duc ; car c'est encore penser à vous que de maudire l'amour que vous m'inspirez. »

Je lui persuadai qu'une liaison plus calme était cependant préférable à toutes ces petites fâcheries. Mais madame Michelin prenait, je crois, plaisir à ses plaintes, qui entretenaient en elle cet état de douce mélancolie qui la charmait. Pour moi, je me serais plus tôt ennuyé d'elle si

j'avais connu auparavant une femme du même caractère; mais elle rendait plus piquantes, par le contraste, mes autres intrigues. J'aurais moins aimé peut-être madame Renaud sans elle; mais sans madame Renaud j'aurais aimé moins long-temps madame Michelin.

CHAPITRE XVI.

Je compare la brune à la blonde. — Lettre. — Double rendez-vous. — La clef. — Recommandations. — Double clef. — Scène chez la duchesse. — Reproches tendres. — Je ne perds pas la parole. — Vers de la duchesse. — Variante. — Justification. — Mon portrait. — Je propose une trahison. — Refus. — Sermon. — Apologie de l'inconstance. — Je suis vaincu. — Ma fuite.

Cependant ma réconciliation avec madame Michelin durait depuis un quart-d'heure, et j'étais sur le point de lui chercher quelque petite querelle ou de m'en attirer une pour animer l'entretien, lorsque madame Renaud survint. Je ne l'avais pas revue depuis qu'elle m'avait si bien reçu. En la voyant auprès de son amie, je m'amusai à comparer entre elles mes deux divinités bourgeoises.

La blonde avait une beauté plus régulière, une douceur répandue sur tous ses traits qui ajoutait encore à leur charme; les plus beaux

cheveux du monde, et, ce qui était assez rare, des cils et des sourcils très noirs. Une jolie gorge, que l'on apercevait un peu, donnait envie d'en découvrir encore plus. Madame Michelin, avec ces avantages, avait besoin que le plaisir l'animât, et il fallait le faire naître chez elle. Madame Renaud, au contraire, l'inspirait du premier coup d'œil; on n'avait pas besoin d'efforts, c'était elle qui faisait tous les frais; on la trouvait aussi vive en amour que dans la conversation. Elle n'était pas aussi blanche que son amie, mais le coloris de son teint avait quelque chose de plus voluptueux; ses yeux exprimant l'amour et la gaieté, contrastaient parfaitement avec le regard langoureux de madame Michelin. On sentait bien qu'après avoir beaucoup parlé d'amour avec cette dernière, madame Renaud aurait trouvé le moyen de vous faire recommencer une nouvelle conversation. En quittant madame Renaud on aurait probablement été muet avec la dévote, quand même on eût été depuis longtemps privé de sa présence.

Une femme qui vint marchander des meubles, et qui força madame Michelin d'aller à sa bou-

tique, satisfit l'impatience qu'avait madame Renaud d'être libre avec moi. Elle me dit, en me remettant une longue lettre, qu'elle n'avait pas cessé de s'occuper de moi, et que n'ayant pu dormir une partie de la nuit, elle s'était amusée à écrire. Je parus très sensible à son souvenir, et je lui demandai quand elle pourrait me permettre de l'en remercier plus particulièrement. Je formai aussitôt le projet de ne faire qu'une nuit pour les deux voisines, puisqu'elles demeuraient dans la même maison, et je proposai à madame Renaud de m'attendre la nuit suivante. Rien n'était plus complaisant que cette brune; ma volonté fut une loi pour elle, et il fut convenu qu'elle m'attendrait jusqu'à deux heures du matin. « Je ne puis arriver plus tôt, lui dis-je, à cause d'un bal que donne une de mes parentes. »

Je calculais que j'aurais assez de temps pour faire la paix avec ma dévote et pour me rendre ensuite chez sa voisine.

Madame Renaud, en femme prévoyante, n'oublia pas de me donner la clef de l'allée, et d'ajouter que j'étais le premier homme depuis son

mari qui eût pu lui faire oublier son devoir.

« Hélas ! disait-elle en souriant, ce que je fais est très mal ; mais pourquoi la nature vous a-t-elle donné l'art de changer le mal en plaisir? Surtout soyez bien circonspect avec ma voisine.

» — Que craignez-vous d'elle ?

» — Madame Michelin est dévote ; mais je la connais, c'est une bonne dévote ; celle-là, par exemple, je répondrais bien de son honnêteté ; elle ne me verrait plus si elle soupçonnait que j'eusse quelque faiblesse pour vous.

» — En êtes-vous bien sûre ?

» — Oh ! oui : elle est déjà dans sa jeunesse ce que je me propose d'être dans ma vieillesse.

» — Le ciel est toujours prêt à pardonner nos péchés.

» — Et vous êtes si séduisant, que le pardon doit être moins difficile à obtenir. »

Madame Michelin, qui vint nous rejoindre, fit cesser un flux de paroles dont je ne puis rapporter que quelques unes, et bientôt après je les quittai toutes les deux, fort content d'avoir si bien réglé l'emploi de mon temps.

Je retournai le matin chez la marchande à qui

je remis la potion que j'avais commandée, et qui devait endormir une grosse fille de boutique que je n'avais pas remarquée encore. Je ne pus m'empêcher de rire du tour que j'allais jouer à cette fille, mais qui certes n'avait rien de joli. Y aurait-il eu quelque danger, j'aurais donc été sans pitié pour elle.

Je prévins madame Michelin qu'il ne me serait pas possible de découcher entièrement, et que je ne pourrais lui tenir compagnie que jusqu'à deux heures. Je lui témoignai mon regret, qu'elle crut fort sincère, de la quitter sitôt, et je l'engageai à congédier son monde de bonne heure, afin que nous pussions nous rejoindre au plus tard à onze heures. Elle me le promit.

« Je vous recommande surtout de bien prendre vos mesures pour faire boire la potion narcotique à votre grosse servante.

» — Je ne l'oublierai pas. »

Elle me remit aussi une clef pareille à celle que madame Renaud m'avait donnée la veille, mais sa main tremblait; elle n'était pas si rassurée que sa voisine; et je partis fier comme Jason quand il fut certain des faveurs de Médée.

J'allai chez la duchesse *** et là trouvai occupée à faire des vers pour mettre au bas d'un portrait en miniature qu'elle tenait de moi; ces vers avaient été plusieurs fois commencés, à ce que j'aperçus sur le papier qu'elle me cacha. Je voulus les voir, et la résistance de la duchesse *** me fit croire qu'il y avait du mystère. Je l'accusai de n'être si réservée avec moi que parcequ'elle avait fait une autre liaison. Je parus très piqué et en même temps charmé d'avoir fait cette découverte, afin d'être convaincu que ce plan de rupture qu'elle affichait, et que j'avais cru tracé par sa vertu, n'était que la suite d'une intrigue avec un autre amant qu'elle trouvait probablement plus aimable que moi.

» — Je le vois bien, lui dis-je, je suis trahi!

» — C'est vous, Fronsac, me dit-elle les larmes aux yeux, qui avez de moi une opinion si défavorable! J'ai cédé à votre amour, et, selon vous, un autre amant doit avoir le droit de me reprocher une pareille faiblesse!

» — Madame, je le crains.

» — Je n'étais point assez malheureuse : il me manquait votre mépris. Vous n'auriez sans doute

pas le droit de traiter si mal une femme que, peut-être vous devez estimer, si le hasard ne vous eût mis à même de la posséder.

» —Le hasard seul fut donc mon complice, madame? lui dis-je avec un air de reproche.

» — Oui, reprit-elle, je vous aurais résisté, du moins je le crois; mais votre hardiesse détruisit mes projets. Rappelez-vous la première nuit où je fus coupable:... mes regrets étaient sincères; je vous adorais, le premier pas était fait, et l'amour, plus puissant que ma sagesse, fit le reste. Quelle femme peut résister à l'amant qu'elle aime, quand il a trouvé le moyen de la surprendre pendant son sommeil!

» — Mais, madame, vous ne dormiez pas!

» — Cessez de plaisanter. Mon erreur durerait sans doute encore si j'avais pu croire qu'un jeune homme étourdi comme vous pût être fixé. Après des combats pénibles, j'ai fait le sacrifice de ma tendresse pour recouvrer ma tranquillité, ou plutôt pour être toujours assurée du plaisir de vous voir. Je suis sans doute la première femme qui se soit privée volontairement des caresses d'un amant qu'elle adore, et qui ait préféré

l'emploi de confidente, connaissant son caractère volage, pour le ramener toujours auprès d'elle.

» — Hélas! madame, c'est là de quoi je me plains. Cette raison supérieure, cette froide raison me désespère.

» — C'est l'excès de l'amour et de la délicatesse qui m'a éclairée en déchirant mon cœur, reprit-elle. Je croyais être moins malheureuse, et je le suis davantage. Vos soupçons injurieux viennent de percer ce cœur qui vous aime trop encore, et je prendrais même le parti de renoncer au bonheur que me procure votre présence, si vous étiez toujours aussi injuste que vous l'êtes en ce moment. »

La duchesse *** avait un ton si persuasif en me parlant, elle accompagnait son discours de larmes qui paraissaient si sincères, que toute ma sensibilité se réveilla pour elle. Elle était sans contredit la plus aimable et la plus spirituelle des femmes dont j'avais obtenu les faveurs; sa conduite envers moi, les bons conseils qu'elle m'avait toujours donnés, comme le prouve ma correspondance avec elle, et par-dessus tout ses

dernières rigueurs, tout me la rendit dans cet instant plus séduisante que jamais. « Ah ! madame, m'écriai-je, je ne veux être qu'à vous, à vous seule. »

Je me jetai à ses pieds. Je pris ses mains, que je baisai avec transport. Je lui demandai mille pardons de la peine que je lui faisais, et l'assurai que ce serait la dernière. « Non, madame, je n'ai pu croire que vous ayez un nouvel amant; vous êtes si parfaite que pour vous trouver des torts il faut que la jalousie elle-même les invente.

» — Vous jaloux, Fronsac !

» — Oui, madame, jaloux de ce morceau de papier que vous cachiez avec tant de soin ; jaloux par excès d'amour : cet amour ne doit cependant pas vous paraître un crime, quoique vous ne vouliez plus lui permettre d'éclater; enfin croyez que vous êtes la seule femme au monde qui, malgré mes infidélités, pourrait me rendre toujours plus piquant le désir de la revoir ; ce n'est ni la contrainte ni les procédés qui me conduisent chez vous, mais un véritable attachement.

» — Ah, Fronsac! qu'il est doux de vous croire! »

Cette exclamation lui échappa malgré elle : il est facile de persuader une femme qui nous aime. La sérénité ne tarda pas à renaître sur le visage de la duchesse ***; un baiser scella un pardon qu'elle brûlait de m'accorder. Je n'en montrai pas moins, un instant après, le désir que j'avais de lire ce que contenait le papier caché ; et quand la duchesse *** m'eut un peu plaisanté de cette curiosité qu'elle trouvait déplacée, elle me remit mon portrait et le brouillon des vers qu'elle appela ses folies. Elle me dit que j'allais juger de qui elle avait toujours la faiblesse de s'occuper. Je lus les premiers vers qui aient été faits pour moi, et dont je retrouve la copie. Ils devaient être placés au bas du portrait ; il y en a deux versions, et ils attestent que j'ai mérité bien jeune l'épithète d'infidèle.

*Vers de la duchesse ***.*

Cet homme semble né pour le tourment des cœurs ;
Il brûle à chaque instant d'une flamme nouvelle ;
On ne voit avec lui que l'éclair du bonheur,
Mais on l'aime toujours, quoiqu'il soit infidèle.

Autres.

Partout il est aimé, mais partout infidèle :
Fronsac n'a de l'amour que le premier désir ;

Quand on veut l'enchaîner il échappe au plaisir,
Et le trouve bientôt auprès d'une autre belle.

Je témoignai d'abord à la duchesse *** ma reconnaissance de ce qu'elle voulait bien penser à moi, et je voulus ensuite lui persuader que je ne méritais pas tout-à-fait la mauvaise opinion qu'elle avait de ma constance. « Je vous avoue, lui dis-je, que l'absence me fait oublier des serments que j'ai toujours bien envie de tenir quand je les fais, mais dans le fond de mon âme je sais distinguer une femme qui mérite une véritable tendresse.

» — Fronsac, vous faites dans ce moment une de ces déclarations de bonne foi que vous oubliez si vite ‹

» — Ah, madame! vous êtes la femme par excellence pour moi ; je reviens toujours à vous avec un nouvel empressement ; et les infidélités que les circonstances m'entraînent à vous faire me donnent occasion de vous regretter davantage.

» — Il faudra tout à l'heure vous remercier de votre inconstance.

» — Croyez qu'en effet je connais ensuite

Croyez-moi, vivez aussi bien avec elle qu'il vous est possible de le faire, et ménagez sa fatale sensibilité. »

Ce long raisonnement commençait à m'ennuyer. Plus la duchesse prenait la défense de madame Michelin, et plus j'avais envie de manquer à la parole que j'avais donnée pour le soir. Elle me paraissait mille fois préférable aux deux voisines qui m'attendaient, et je me repentais d'avoir pris un engagement qui n'avait plus dans cet instant le même charme.

Les refus d'une femme sont un nouvel aiguillon pour le désir : un homme qui se croyait certain d'une victoire voit avec douleur qu'elle lui est arrachée ; le bien qu'il perd lui paraît au-dessus de celui qu'il a, et son imagination réunit sur l'objet qu'il ne peut obtenir toutes les perfections qu'il est possible de désirer. L'habitude de jouir nous rend la possession indifférente. On n'en connaît plus la valeur ; c'est un beau tableau qu'on voit tous les jours, et sur lequel on ne jette presque plus la vue. On est étonné qu'un homme préfère souvent une femme bien inférieure en mérite à celle dont il est l'époux ; rien cependant

que cette femme était réellement vertueuse; qu'elle était sans doute comme elle entraînée par un penchant qu'elle ne pouvait pas dompter; ét que j'avais certainement un charme pour me faire aimer. Elle m'engagea d'avoir des procédés pour elle, quoiqu'elle fût placée dans une classe inférieure à la mienne, et ajouta en faveur de madame Michelin tout ce qu'elle aurait pu me dire pour elle-même.

J'avoue que cette conduite si rare dans une femme amoureuse, en m'inspirant un nouveau degré d'estime, fit renaître des feux qui n'avaient jamais grand'peine à se rallumer. Je ne pensai plus à la blonde ni à la brune; j'oubliai mes engagements du soir, et je proposai à la duchesse *** d'y renoncer entièrement. Je lui montrai la clef qui devait m'assurer le partage du lit de ma dévote. Je ne lui parlai pas de l'autre rendez-vous, ayant un peu honte de lui dévoiler deux infidélités à la fois, je lui retraçai seulement les combats de madame Michelin avant de consentir à m'accorder cette nuit, et j'ajoutai que j'étais prêt à lui sacrifier le prix de ces combats, si elle voulait se raccommoder avec moi.

« Je vous le répète, lui dis-je, je ne veux plus aimer que vous; la possession d'une dévote m'a paru un plaisir piquant, mais ce n'est pas l'amour qui faisait les frais de cette fête. »

Enfin j'employai toute la séduction dont j'étais capable pour obtenir de la duchesse *** la même nuit qui m'attendait ailleurs, et que j'aurais sacrifiée de bon cœur, tant le moment présent avait de charmes pour moi!

La duchesse *** m'écoutait d'un air ému et peut-être incertain; je jouis un instant de l'ascendant que j'avais sur elle; elle paraissait flotter entre le désir et la crainte, et son hésitation lui fit garder un long silence. Mais elle fit un nouvel effort, et s'armant de tout le courage dont elle avait besoin, elle me dit : « Vous oubliez donc que je ne dois et ne veux être que votre amie? Vous avez promis à madame Michelin; elle paraît mettre le plus grand prix à votre entière réconciliation; il serait inhumain de tromper son attente.

» — Madame, n'êtes-vous pas la première en date?

» — Fronsac, cette femme, je vous le répète, mérite des égards. Quand vous voudrez finir avec elle, prenez peu à peu un air indifférent qui lui annonce une prochaine rupture; ne rompez pas trop précipitamment. Elle est trop faible pour supporter le coup que vous lui porteriez. Je prévois bien qu'elle n'aura pas plus qu'une autre le talent de vous fixer, mais préparez-la par degrés au malheur qui l'attend. J'ai vu dans la conversation que j'ai eue avec elle qu'elle vous est sincèrement attachée. Votre nom se plaçait toujours dans sa bouche sans qu'elle cherchât à le prononcer. Quand je parlais de vous elle était avide d'entendre le bien que j'en disais. C'est un jeune cœur que vous avez pris de force, et qui ne peut plus vous quitter.

» — Ah ! madame, que son éloge dans votre bouche me paraît amer en ce moment !

» — Mon ami, je sens que c'est un tourment pour vous d'être trop aimé, mais à qui la faute ? Madame Michelin abandonnée sans ménagement est capable de tout ; elle n'a point assez de force pour résister au malheur d'être trahie, vous pouvez la réduire au désespoir et la perdre.

Croyez-moi, vivez aussi bien avec elle qu'il vous est possible de le faire, et ménagez sa fatale sensibilité. »

Ce long raisonnement commençait à m'ennuyer. Plus la duchesse prenait la défense de madame Michelin, et plus j'avais envie de manquer à la parole que j'avais donnée pour le soir. Elle me paraissait mille fois préférable aux deux voisines qui m'attendaient, et je me repentais d'avoir pris un engagement qui n'avait plus dans cet instant le même charme.

Les refus d'une femme sont un nouvel aiguillon pour le désir : un homme qui se croyait certain d'une victoire voit avec douleur qu'elle lui est arrachée ; le bien qu'il perd lui paraît au-dessus de celui qu'il a, et son imagination réunit sur l'objet qu'il ne peut obtenir toutes les perfections qu'il est possible de désirer. L'habitude de jouir nous rend la possession indifférente. On n'en connaît plus la valeur ; c'est un beau tableau qu'on voit tous les jours, et sur lequel on ne jette presque plus la vue. On est étonné qu'un homme préfère souvent une femme bien inférieure en mérite à celle dont il est l'époux ; rien cependant

n'est plus naturel. Je ne parlerai pas des désagréments ou des défauts cachés, dont on ne peut soustraire la connaissance au mari, et que l'art dérobe à ceux qui n'ont pas des droits aussi légitimes. La femme qu'on possède, fût-elle aussi fraîche qu'on représente Hébé, aussi belle que la mère de l'Amour, ne peut conserver long-temps l'illusion qui l'embellit encore à nos yeux. Les premiers jours, c'est une déesse ; quelques mois s'écoulent, et ce n'est plus qu'une femme ordinaire. L'habitude tue le désir, et ce désir éteint, que reste-t-il de plaisir à l'homme auprès de la femme la plus parfaite ? La satiété ôte tout le mérite d'une chose, et notre inconstance, qui paraît bizarre à ceux qui n'éprouvent pas notre ennui, est le péché naturel de tous les hommes ; il est né avec nous. La nature bienfaisante veut que tout ce qui nous environne varie ; elle est toujours nouvelle pour nous, et ne nous plaît tant que par cette variété ; l'uniformité la plus belle devient monotone, fastidieuse ; l'homme n'a pas été fait pour être fixé sans cesse auprès du même objet (1). Les

(1) Ceci a peut-être été écrit par le maréchal dans sa jeunesse ; mais il ne s'est jamais démenti. (*Ed.*)

conventions de la société contrarient la nature; par elles l'homme devient plus malheureux que les animaux qui lui sont subordonnés; on le force de manquer à son instinct en lui faisant contracter des liens qu'il ne peut rompre de sa vie; son choix fait, les lois divines et humaines lui prescrivent de s'y tenir jusqu'à la mort; j'aimerais presque autant qu'elles nous commandassent de n'être pas malade.

Il est peut-être des hommes que l'apathie rend indifférents sur toutes les jouissances, mais ils ne doivent pas faire exception à la règle générale. Je les compare à des êtres inanimés, à une pagode dont on fait mouvoir la tête et les membres à volonté. Mais l'homme bien organisé est né pour désirer; sans cela il serait malheureux. Un bien lui en fait souhaiter un autre, un désir satisfait semble renaître aussitôt. Il lui est permis de former mille projets pour sa fortune : quel mal peut on trouver à lui en voir réaliser quelques uns pour l'amour? C'est sans doute de toutes les passions la plus impérieuse, et celle à laquelle on a voulu vainement imposer le plus d'entraves. Tant que les hommes existeront, ils seront chan-

geants par besoin. La nature est au-dessus des lois, ou du moins c'est elle seule qui est coupable quand elle nous les fait violer.

D'ailleurs cette inconstance, qui paraît si cruelle à l'objet abandonné, et le fait plaindre de ceux qu'attendrissent les larmes qu'ils lui voient répandre, germait sans doute au fond du cœur de l'infortuné qui nous attendrit. Je mets en fait que quelques mois de plus ou de moins font la seule différence entre l'infidèle et l'abandonné; l'infidèle n'a fait que prendre les devants. J'en conclus qu'un homme bien pénétré de ces principes ne se laisse jamais prévenir, et doit se mettre le premier à couvert de toute humiliation. C'est au moment où une femme paraît le plus vous aimer qu'elle va vous abandonner. Il n'y a que des novices en amour qui puissent croire qu'ils plairont toujours. Un objet inattendu séduit nos sens, et tout est dit; car on sait que les sens jouent le seul rôle en amour (1).

(1) Cette longue apologie n'est que la défense du maréchal lui-même: heureusement il y a quelque chose de plus que les sens dans la plus douce des passions. Sans doute qu'il se trouve encore aujourd'hui des hommes qui n'ont pas moins d'égoïsme en amour que M. de Richelieu; mais ils n'oseraient plus faire parade de pareils principes. (*Éd.*)

Il arrive quelquefois qu'une femme qui n'avait plus d'attraits pour nous recouvre à nos yeux tout le mérite de la nouveauté. L'absence, les refus, des liaisons avec des femmes qui n'ont point autant de qualités qu'elle, peuvent ranimer des désirs à demi éteints. Mais il ne faut pas s'y tromper, ce feu n'est que passager, il ne peut durer; il n'a souvent été rallumé que par l'amour-propre humilié, quand nous ne pouvons plus reprendre des droits que nous avons dédaignés. L'homme est fier, il veut triompher et se trompe lui-même en prenant pour de l'amour l'envie de soumettre une femme rebelle.

Telle était ma position avec la duchesse ***. Je ne pouvais douter qu'elle n'eût été folle de moi; je voyais même qu'elle m'aimait encore, et je trouvais fort étrange qu'elle ne cédât pas à l'empressement que je lui témoignais de contracter avec elle de nouveaux liens : la passion croit que rien ne doit lui résister. Je tentai encore de séduire la duchesse. Je ne pouvais concevoir qu'elle prît plaisir à me vanter le mérite de sa rivale, de la femme qui me l'avait fait négliger, et je crus que tous ces beaux sentiments étaient plutôt étu-

diés que réels. Je me conduisis en conséquence, je l'attaquai vivement : j'en étais réellement épris dans cet instant ; la moindre absence me donnait des désirs qu'elle seule avait le talent de faire naître, sa résistance les irritait. Je lui proposai de nouveau de lui sacrifier ma nuit ; et comme la duchesse était inébranlable, j'allais employer violence, quand un de ses gens entra.

Je n'avais pas pris garde que pendant cette lutte amoureuse la duchesse avait sonné, ce qui causait l'arrivée de son laquais : il fallut feindre ce calme hypocrite de la bienséance qui nous tyrannise dans le monde ; mais quelle fut ma surprise quand elle dit au laquais avec le plus grand sang-froid : « Monsieur de Fronsac demande un verre d'eau ; appelez mademoiselle Vincent, et qu'on mette mes chevaux. »

Je fus si étourdi de la fin de cette aventure, que je ne pus ni parler ni même regarder la duchesse ***. J'étais furieux ; je formai mille projets de vengeance ; et le laquais, exact à remplir les ordres de sa maîtresse, m'avait déjà apporté cet impertinent verre d'eau, que je n'avais aucune idée fixe sur ce que je devais faire. Cette plaisan-

terie était si peu dans le caractère de la duchesse, que je n'en pouvais pas revenir. C'était tout ce qu'aurait pu faire une coquette exercée au manége de la galanterie ; mais une femme tendre, que le cœur seul avait rendue faible, qui avait pleuré tant de fois sa défaite, qui n'avait été égarée que par un amour insurmontable, ne devait pas, selon moi, se conduire de la sorte ; c'était du mépris, et quand je me rappelais la scène où je lui avais remis mon portrait, qu'elle avait juré de garder toute la vie,... cette scène qui venait de se passer, où j'avais été témoin qu'elle s'occupait toujours de moi, par les vers qu'elle avait eu tant de plaisir à composer, je croyais me tromper, et je ne pouvais penser que ce fût la même femme.

J'avais le coude appuyé sur la cheminée, et j'étais absorbé dans des réflexions qui se succédaient rapidement les unes aux autres. Je regardai machinalement la duchesse ***, qui était toujours sur le canapé où je l'avais conduite malgré elle. Sa tête était baissée sur son sein, qui paraissait s'agiter vivement, ses bras croisés dans l'attitude de quelqu'un qui médite profondément.

Une foule de sentiments contraires m'agitèrent à cet aspect, mais je sentis que la haine était celui qui dominait le plus. Il me rendait injuste à son égard, et faisait évanouir toutes les qualités que j'avais admirées tant de fois. La duchesse me parut fausse, coquette, injuste, ingrate ; et je me trouvais humilié d'avoir tant insisté pour obtenir des faveurs qui me semblaient dans cet instant fort peu désirables : ce qui fait bien voir qu'un rien fait naître le charme de l'amour, et qu'un rien le détruit. Sans doute que, dans le moment où la colère me faisait traiter aussi injustement la duchesse ***, le dépit lui suggérait de son côté des sentiments peu favorables pour moi. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous restâmes muets tous deux, et que ni l'un ni l'autre ne tenta de rompre le silence. Mademoiselle Vincent vint terminer en entrant ce triste tête-à-tête, et la duchesse se leva nonchalamment pour lui dire de passer dans son cabinet de toilette. Elle balbutia quelques mots d'excuse, et je sortis de chez elle encore plus furieux de cet abandon. Je me promis bien de n'y plus remettre les pieds, et de fuir à jamais une femme qui me traitait si mal.

CHAPITRE XVII.

Mon dépit. — Retour de ma gaieté. — Mon empressement auprès des deux voisines. — Leur joie de me voir. — Adieu la duchesse. — Repas frugal. — Je me fais écuyer tranchant des bourgeoises. — Les pieds et les genoux. — Mon code d'épicurien. — Apologie de l'égoïsme. — La nuit. — Ma potion a produit son effet. — La brune. — La blonde. — La promesse. — Le coup de théâtre. — Plaidoyer de la brune.

On a beau avoir jeté les hauts cris dans une scène, il semble, quand on se trouve seul, qu'on peut encore la continuer dans une lettre. Rentré chez moi avec tout mon dépit, j'essayai de le répandre sur le papier; mais ma plume était écrasée entre mes doigts dès la troisième ligne. Tous mes mouvements étaient convulsifs. Enfin je parvins à noircir quatre grandes pages de mes récriminations, et je me sentis soulagé. Puis, relisant cette épître de colère, je la déchirai, parcequ'il me parut que le silence du mépris

serait encore plus éloquent. Une lettre ne me vengeait pas comme je devais l'être. « Et vous que je sacrifiais à l'ingrate! m'écriai-je en pensant à mon double rendez-vous,... j'allais vous oublier... Hélas! vous êtes comme toutes les autres, si je ne vous oublie pas le premier, je serai prévenu. En attendant c'est la duchesse que j'effacerai de ma mémoire, pour ne pas troubler les plaisirs que vous m'avez promis! »

Bientôt je ne songeai plus qu'à cette nuit désirée, nuit délicieuse, nuit piquante, où j'allais tromper deux femmes à la fois dans la même maison. O puissance de la vanité! je fus consolé pleinement par cette idée : je ne trouvai plus de reproches à faire qu'à moi-même de ma folle colère, qui avait failli me faire dédaigner l'occasion de mériter complètement ma gloire galante. Depuis je me suis surpassé moi-même. Mon temps de sagesse a été celui où je n'avais que deux maîtresses à la fois; mais j'en étais encore alors à mes premières armes.

Je me livrai donc tout entier à l'espérance du bonheur qui m'attendait rue Saint-Antoine.

J'avais dit à madame Michelin que je n'irais chez elle que le soir; mais pour effacer jusqu'à la trace du dépit qu'avait occasioné la dernière scène dont j'ai parlé, je voulus m'empresser de m'y rendre, persuadé que je bannirais en la voyant toute idée désagréable. Je connaissais le pouvoir qu'avait sur mes sens l'objet présent.

Je trouvai madame Michelin avec madame Renaud : toutes les deux avaient fait des frais de toilette, et devaient dîner ensemble pour célébrer un si beau jour. Elles ne prévoyaient pas que chacune d'elles eût le même intérêt de se réjouir. La bonne dévote avait une joie douce, et madame Renaud se trahissait presque par la vivacité de ses regards.

A la surprise qu'occasiona mon arrivée succéda l'empressement de me bien accueillir; c'était à qui me témoignerait le plus d'amitié, et cependant une secrète crainte retenait encore les deux voisines. Elles me dirent énigmatiquement qu'une bonne nouvelle qu'elles avaient reçue le matin les avait engagées à se réunir toutes deux pour se régaler. Un coup d'œil que chacune me jetait à la dérobée m'ex-

pliquait le sens de l'énigme. Chacune d'elles redoutait tant qu'une question n'en amenât une autre, que, par un accord tacite, elles se gardèrent bien de s'interroger. J'eus la malice de les inquiéter par de légères menaces d'indiscrétion qui consistaient en demi-mots qu'elles se hâtaient de comprendre, de peur que je ne parlasse trop.

Cette situation me parut si agréable, que j'oubliai bientôt la duchesse ***; je ne sais même si elle aurait eu la préférence quand elle serait revenue tout-à-coup à des sentiments plus tendres. Le moment de grâce était passé : j'étais altéré de vengeance quand je l'avais quittée; maintenant j'oubliais que le dépit m'avait conduit chez madame Michelin. Le double rendez-vous était trop piquant par lui-même pour que je pusse désormais lui préférer quelque chose au monde; j'en jouissais par anticipation : elles étaient là toutes les deux, ces femmes charmantes, qui se disputaient mon cœur dans une rivalité secrète. La singularité d'une liaison en fait quelquefois tout le mérite. Ici il y avait mieux que cela. Elles m'engagèrent à partager le repas frugal

qu'elles avaient fait préparer en bonnes amies. Elles en faisaient toutes deux les frais, et elles me prièrent de compléter leur plaisir en acceptant leur offre, qu'elles n'auraient point osé me faire si l'occasion ne les eût pas favorisées en me faisant arriver à l'heure du dîner. Des engagements que je ne pouvais rompre m'empêchèrent d'accepter cette aimable invitation; mais je promis de leur tenir compagnie le plus long-temps que je le pourrais, puisque je dînais beaucoup plus tard qu'elles.

J'exigeai qu'elles se missent à table, et je m'y plaçai jusqu'au moment où je devais les quitter. J'étais entre elles deux. Je les servis, et je m'aperçus que l'amour-propre et l'amour étaient bien satisfaits. Des bourgeoises servies par un duc et un amant! J'étais accablé de remercîments et de respect. Je pressai amoureusement du genou le genou de madame Michelin, qui avait quelque peine à répondre au mouvement du mien; il n'en était pas de même de la folle madame Renaud : en se mettant à table, elle avait placé son pied sur le mien, et malgré quelques petites tentatives que j'avais faites,

elle ne l'avait point ôté. Cependant elle appuyait quelquefois si fort, probablement pour me donner une idée plus expressive de son amour, que je jugeai à propos de me débarrasser, honnêtement toutefois, de ce pied si tenace. Je jetai un couvert par terre, et me baissai pour le ramasser. Le pied de ma brune pouvait être vu, et elle le retira discrètement. Je plaçai ensuite ma jambe de manière que toutes les tentatives pour recommencer le même jeu fussent inutiles. Son genou voulut y suppléer et parvint à rencontrer le mien. Je soutins bravement le choc avec mon genou gauche, pendant que le droit attaquait celui de madame Michelin. Mais comme on aime toujours mieux les choses difficiles, j'étais plus flatté du moindre coup de genou que je recevais de la dévote, que de tous ceux dont la brune était si prodigue. Le temps passa rapidement, et il était déjà tard quand je m'éloignai de ces deux belles, dont le regard annonçait mon bonheur prochain

« Adieu, monsieur le duc; à demain! »

A demain! Madame Renaud m'attendait à deux heures après minuit; mais madame Michelin fai-

sait un petit mensonge; car à demain, pour elle, c'était ce soir.

« A demain, répondis-je à mon tour en m'adressant surtout à la dévote; et madame Renaud se mit à sourire, en se disant sans doute tout bas : « Ma voisine, je le reverrai avant vous. »

Ma tête était exaltée, et je vis tout en beau le reste de la journée. La nature de nos sensations dépend toujours de la situation de notre âme : est-elle gaie, tout rit autour de nous; est-elle triste, tout se rembrunit, parceque nous communiquons à tous les objets cette teinte de mélancolie qui nous affecte. Aussi quand Horace nous prescrit de pleurer avec ceux qui sont tristes et de rire avec ceux qui sont joyeux, c'est sans doute un conseil salutaire qu'il nous donne pour notre bonheur physique encore plus que pour le moral. La contrariété est un tourment, et rien ne déplaît autant que d'être avec des gens qui éprouvent un sentiment que vous n'avez pas : on se contraint pour paraître grave; mais c'est toujours aux dépens de son caractère, et par conséquent de sa santé. Je crois que pour vivre

long-temps il faut éviter de donner à ses sens des secousses qui les fatiguent trop. Les gens qui s'affectent souvent durent peu. La lame use le fourreau. Rien n'est funeste comme de faire du mauvais sang, pour me servir de l'expression vulgaire ; la digestion se fait mal, et le mauvais chyle, au lieu de réparer les pertes que nous faisons journellement, porte le désordre dans toute la machine.

Ainsi l'homme ne saurait trop s'étudier à modérer ses affections et à bannir surtout la tristesse ; le chagrin abrège ses jours de moitié. Heureux celui qui voit tout sans s'émouvoir, qui s'accoutume de bonne heure à opposer à tous les contre-temps un calme philosophique. S'attendre au pire est le plus sûr ; trop s'attacher aux choses de ce monde est une source de regrets. Si nous vivons long-temps, nous verrons disparaître tout ce qui nous est cher. Prenons notre parti d'avance sur toute perte irréparable. L'humanité peut nous porter à réparer le malheur d'autrui, mais on a tort de s'en affliger : il faut avoir la prudence de le voir comme un songe désagréable, et chercher un réveil riant. Si

l'homme doit des moments à la société, il ne lui doit pas sa santé; c'est une folie de se mettre à la place de ses amis malheureux. Qu'en revient-il? du chagrin; le terme de la vie n'est-il pas trop court? pourquoi l'abréger encore?

Si l'homme raisonnable ne partage que faiblement le malheur des autres, il doit voir le sien sans en être abattu. Le découragement ôte les moyens de réparer ses revers; et, encore une fois, il faut combattre les sensations funestes qui portent en nous le germe de la mort, comme on évite avec soin la piqûre des reptiles venimeux ou le breuvage des sucs empoisonnés. Les gens qui regardent l'égoïsme comme un mal ne voient pas qu'il est dans la nature. Il faut désespérer de trouver quelqu'un qui nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes: trop aimer les autres est donc un marché de dupe. Voyez les animaux : ils sont égoïstes, ils ne pensent et n'agissent que pour eux; ils défendent leur pâture, ils combattent pour posséder exclusivement la femelle dont ils ont besoin. L'homme de la nature est de même, et l'homme de la civilisation aurait tort de réprimer ses ins-

tincts par une ridicule abnégation de lui-même. Les enfants prouvent ce que j'avance : ils rapportent tout à eux, veulent avoir ce qu'ils voient, et pleurent quand on leur reprend des joujoux qu'ils désirent posséder seuls. Eh bien ! quand ils grandissent ils ne cessent pas d'être enfants; le joujou croît de valeur avec l'âge, et voilà tout ; mais sa possession n'en est pas moins exclusive, et l'éducation qui corrige ce penchant de jouir avec exclusion ne peut pas le détruire. Tous les hommes agissent pour eux, et font bien. Ceux qui, séduits par les prestiges d'un prétendu héroïsme, mettent leur bonheur à faire celui des autres, sont toujours dupes de ce système, dont ils reconnaissent bientôt la fausseté. Les écrits peignent l'homme tel qu'il devrait être; les hommes se modèlent sur ces relations exagérées, et ce n'est qu'après avoir été victimes qu'ils gémissent de leur erreur.

L'amitié, telle qu'elle existe dans le monde, a plus fait de malheureux que la haine ; on se garantit de l'une, et on se livre à l'autre. Je suis loin d approuver ceux qui fuient ce monde dont ils sont détrompés; ce sont des sots qui n'ont pas

su en jouir. Il faut savoir tirer parti du cercle où l'on se trouve, et toujours rapporter tout à soi. On peut aimer les autres, mais il est bien juste de se préférer à tous. Telle est depuis long-temps ma façon de penser et d'agir ; j'ai quatre-vingts ans passés ; et je me porte à merveille. Je trouve des gens qui me blâment, j'en trouve plus encore qui m'approuvent ; libre aux premiers de diviniser l'héroïsme de ceux qui agissent autrement.

La nuit arriva. Je me rendis chez ma dévote, elle m'attendait dans un négligé charmant. Ma potion avait produit son effet, la fille de boutique dormait profondément, et rien ne mit obstacle à mes transports. Madame Michelin, tremblante d'émotion, éprouvait, selon sa coutume, un trouble dont elle n'était pas maîtresse ; je l'aidai à se mettre au lit, et jamais valet de chambre ne remplit mieux ses fonctions. Mais madame Michelin était trop modeste pour souffrir mes soins jusqu'au bout. Je doute fort que son mari lui-même eût un tel privilége. Elle éteignit tout-à-coup la lumière, et si je devins coupable, je fus forcé d'accepter la nuit pour complice....

Je me rappelai à temps que je devais aller tenir compagnie à madame Renaud. Ma dévote s'étonna que je fusse si alerte au coup de deux heures. Elle s'attendait peut-être à une explication plus longue après notre brouille. Mais elle était trop prude pour se plaindre. D'ailleurs je ne lui aurais pas accordé un instant de plus : mon calcul était fait : je voulais être exact. Pour prévenir toute objection, je proclamai la nécessité de me retirer chez moi ; et guidé par une bougie qui avait été rallumée, je gagnai l'escalier, que je fis semblant de descendre.

Je laissai madame Michelin barricader sa porte et je me rendis doucement à celle de la voisine, qui était au-dessus. Elle n'était pas fermée ; madame Renaud était femme de précaution, et m'attendait dans son antichambre ; elle loua mon exactitude, et si j'avais été valet de chambre au premier, j'aurais pu avoir une femme de chambre au second. Madame Renaud n'avait pas l'amour-propre de se laisser prévenir ; elle volait au-devant de l'hommage qu'on allait lui rendre.

« Ah ! monsieur le duc, que vous êtes aimable !

» — Vraiment, madame Renaud, vous me faites apercevoir que je ne vous fais pas de compliments.

» — Hélas! vous me préfèrerez peut-être quelque dame de la cour?

» — Dites plutôt que je leur fais infidélité pour vous.

» — Quel honneur pour une bourgeoise!

» — Quelle bonne fortune pour un duc! »

Madame Renaud continua ainsi la conversation avec moi pendant quelques heures. Enfin le sommeil réparateur vint s'emparer d'elle vers le matin, et répandant les mêmes faveurs sur moi, m'ôta jusqu'au souvenir de cette charmante nuit.

Je fus réveillé par le bruit que fit la servante de madame Renaud, qui, ayant la clef de l'appartement, venait, comme à l'ordinaire, allumer le feu. Je témoignai tout bas mon inquiétude à mon hôtesse sur la difficulté de sortir: mais je vis que cette femme était brave, et qu'un rien ne l'alarmait pas. « La fille doit aller au marché, me dit-elle, et pendant ce temps vous pourrez vous retirer à volonté. »

Sa sécurité fit renaître la mienne, et j'attendis patiemment auprès de madame Renaud le moment favorable de ma fuite; il arriva; la servante partit.

Je me préparais à sortir moi-même, et j'étais déjà levé, sans être encore habillé, quand la porte s'ouvrit et me fit voir madame Michelin dans le même déshabillé qu'elle avait la veille. La maudite servante, qui l'avait rencontrée sur l'escalier, et à qui elle avait demandé si elle pouvait voir madame Renaud, lui avait ouvert la porte comme à l'amie intime de sa maîtresse, sans prévoir la scène tragi-comique qu'elle allait occasioner. L'arrivée de madame Michelin fut un coup de théâtre charmant; je restai d'abord les yeux fixés sur elle, la bouche béante, doutant de la vérité de cette apparition. La dévote, plus surprise encore, pâle et tremblante, était tombée sur le siége qui s'était trouvé près d'elle; et la Renaud, malgré son intrépidité naturelle, abattue par ce coup inattendu, avait jeté son drap par-dessus sa tête pour cacher sa honte. Nous restâmes quelques minutes dans cette situation; mais ce silence intéressant fut interrompu

par des exclamations de madame Michelin, qui, avec le ton du désespoir, s'écriait : « Monsieur le duc... ! ah, monsieur le duc... ! »

Le courage me revint; j'allai à elle, mais je fus repoussé; et elle me conseilla d'achever ma toilette. Les exclamations recommencèrent, et madame Renaud en fut l'objet. La voisine, dont la honte commençait à se passer, dit quelques mots sans suite, et à la fin résuma mieux ses idées : « Ma chère madame Michelin, je suis bien coupable, vous ne voudrez plus me voir; mais si vous saviez combien j'aime monsieur le duc, vous m'excuseriez peut-être. »

Voyant que madame Michelin ne répondait pas et détournait les yeux, elle continua sa justification : « Hélas ! madame Michelin, une honnête femme ne peut pas toujours répondre d'elle; il est un instant marqué pour la perte de la vertu, ajouta-t-elle, et cet instant, monsieur le duc l'a fait naître. Je suis désolée, ma bonne amie, de vous rendre témoin de ma faiblesse; je sais bien que je vais perdre votre amitié, que l'austérité de vos principes ne vous permettra plus d'être liée avec moi, que vous avez trop de religion pour

admettre auprès de vous une femme qui se conduit comme moi, et qui se perd peut-être avec plaisir; mais, mon amie, s'il vous était possible d'être indulgente autant que sage, vous plaindriez votre amie, et vous ne l'en aimeriez pas moins, quoiqu'elle ait suivi les premiers mouvements de son cœur. Ah! croyez que je suis surtout humiliée devant vous, parcequ'il n'est personne dont j'estime plus la vertu que la vôtre. »

La dévote baissait les yeux en recevant tant d'éloges qu'elle savait bien intérieurement ne pas mériter; et moi, quel rôle était le mien dans cette explication? Lecteur, le chapitre suivant vous l'apprendra.

CHAPITRE XVIII.

Retour de ma présence d'esprit. — Sermon de ma composition sur l'indulgence. — Grande déclaration. — Étonnement de madame Renaud. — Déjeuné. — Proposition de partage. — Je retourne chez la duchesse. — Ma vengeance.

Avouez, cher lecteur, que vous me croyez bien embarrassé entre ces deux dames. Je le fus un moment, mais j'eus bientôt retrouvé ma présence d'esprit, et je résolus de traiter sans cérémonie mes maîtresses bourgeoises. Pour en venir peu à peu à mon but, je commençai par adresser à madame Michelin quelques éloges ironiques qui servaient de transition à un aveu bien franc de toute la vérité. Je jetai sur madame Renaud un regard d'intelligence qu'elle ne pouvait comprendre, mais qui me ménageait une excuse si mon audace ne réussissait pas; puis je me mis à l'assurer que la religion de sa voisine était trop

pure pour ne pas lui faire pardonner aux autres ces petits écarts de sensibilité. « Je suis persuadé, continuai-je, que madame Michelin a un grand fonds d'indulgence pour le péché que le hasard lui fait découvrir en nous, et que nous avons commis par l'égarement de nos sens; elle sait mieux que personne le précepte de l'évangile qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, et je suis convaincu qu'elle l'observe bien scrupuleusement.

Madame Michelin tenait toujours les yeux baissés.

« Allons, lui dis-je, osez écouter votre charité pour le pécheur. Vous êtes, nous le savons, pénétrée de l'amour divin; mais quelquefois cet amour n'a-t-il pas daigné s'abaisser jusqu'aux choses de la terre? »

Ces paroles redoublèrent son embarras; elle me serra la main pour m'empêcher de continuer. Mais comme mon dessein était de profiter de l'occasion qui s'offrait, afin que, notre intrigue une fois découverte, je pusse en agir librement avec les deux voisines, je l'embrassai avec la plus vive ardeur, en lui demandant pardon de la petite

trahison que je lui faisais. A ces mots madame Renaud ouvrit de grands yeux, et madame Michelin continuait à détourner les siens.

« Oui, pardonnez-moi, lui dis-je, une trahison qui n'en est plus une. Je n'ai pu voir l'amitié rare qui régnait entre vous et votre voisine sans désirer d'en avoir ma part : l'amitié n'est bien établie entre deux sexes différents qu'autant qu'ils sont sans réserve l'un avec l'autre, et c'est cette raison qui m'a fait tenter tous les moyens d'avoir une liaison plus intime avec madame Renaud.

Cette dernière, qui avait eu jusque alors l'air suppliant envers sa voisine, parut aussi étonnée du ton cavalier que je prenais avec elle que du discours non équivoque que je prononçais. Elle était si soulagée de n'avoir plus à rougir, si contente peut-être de voir sa honte partagée, qu'elle m'en voulut un peu moins d'apprendre que je n'étais pas pour elle seule. Ces deux femmes se regardèrent sans mot dire, ensuite baissèrent les yeux ; et moi je ne pus m'empêcher de faire un grand éclat de rire, en ajoutant que j'étais étonné qu'un rien les consternât si fort.

« En vérité, mesdames, ce n'est pas chose rare que de voir un homme se partager entre deux amies. Voilà bien la preuve d'une véritable sympathie de goûts. Je compte qu'il n'y aura plus rien de caché entre deux si bonnes amies, et que notre intimité aura tous les jours de nouveaux charmes. »

Madame Renaud fit alors à son tour de grandes exclamations. « Comment, mon amie !... comment, vous étiez ma...! »

Le mot rivale expira sur ses lèvres... Un instant après elle le prononça.

« Il n'est point ici de rivales, m'écriai-je; je le répète, ce sont deux tendres amies qui ont les mêmes goûts, les mêmes penchants, et qui doivent s'en aimer davantage. Pour moi il me sera doux de les aimer toutes deux à la fois : l'une me ramènera à l'autre. »

Je saisis madame Michelin, dont le regard m'eût poignardé s'il eût été possible, et malgré ses efforts je la traînai vers le lit de madame Renaud; là je réunis leurs mains auxquelles je joignis les miennes, et je prononçai un serment qui devait éterniser ce pacte fédératif. Je les for-

çai de s'embrasser, et je déposai sur leur bouche un baiser qui ne me fut pas rendu.

Madame Renaud prit cependant plus vite son parti, et convint qu'elle était désolée d'apprendre qu'elle partageait mon amour avec une autre, mais qu'elle préférait que cette autre fût madame Michelin. Elle ne pouvait pas encore revenir de cette aventure, et ne concevait pas comment la dévotion de son amie avait pu s'humaniser à ce point; mais elle n'était pas fâchée d'avoir pour compagne de sa faiblesse une femme si parfaite. « Mon amie, lui dit-elle, vous me réconciliez avec moi-même; car c'était vous que je craignais plus encore que ma conscience. Je ne cesserai jamais de vous être attachée, et je vous conjure d'être toujours mon amie. »

On voyait que madame Michelin ne prenait pas les choses aussi pacifiquement. Son amour et sa vanité étaient également blessés: elle perdait à la fois l'assurance d'être aimée seule et la considération à laquelle il lui coûtait tant de renoncer. Cette double humiliation l'accablait; elle était dévote, et par conséquent avait un peu plus de

fiel ; et l'amie et l'amant, tout lui parut odieux. Cependant il fallait se plier à la circonstance ; elle ne pouvait plus rien dire, la faiblesse de sa voisine était la sienne, elle aurait pu être surprise aussi par elle ; le hasard l'avait seulement mieux servie, et il fallait bien excuser dans elle une faute qu'elle était dans le cas de lui pardonner à elle-même.

Il fut décidé que nous nous mettrions promptement en état de paraître aux yeux de la fille qui allait rentrer ; et madame Renaud et moi nous nous habillâmes. La dévote voulut sortir, je la retins ; elle me dit tout bas : « Ah ! que vous me faites de mal !... me quitter sitôt ce matin, et pourquoi !... »

Je répondis tout haut à ces paroles en leur donnant un sens plus amical : « Oui, j'aurais tort sans doute de vous quitter sitôt ; nous devons déjeuner tous trois ensemble ce matin. »

Madame Renaud, toujours bonne, appuya ma proposition, et offrit le chocolat. Madame Michelin voulait absolument descendre, et je m'opposai à sa résolution en lui disant que la veille elles avaient bien dîné ensemble pour célébrer

la nuit qu'elles devaient partager sans le savoir, et que le matin elles pouvaient encore mieux déjeuner avec moi pour couronner cette délicieuse fête. Toutes deux se regardèrent encore. « C'est un grand monstre! » s'écrièrent-elles tout-à-coup d'un commun accord. Mais madame Renaud ajouta : « Hélas! il est charmant! » Et j'interpellai la dévote pour la faire convenir que telle avait été quelquefois son opinion.

Le déjeuner fut résolu. Je demandai des nouvelles de la fille de boutique pendant que madame Renaud était occupée à préparer le chocolat, et madame Michelin m'apprit qu'elle avait eu toutes les peines du monde à l'éveiller; qu'elle avait craint d'abord qu'elle ne fût morte; et que depuis elle avait les membres engourdis. « Voyez, monsieur le duc, à quel crime je me suis exposée, pour avoir cédé à vos instances!

» — Avouez, lui dis-je, que vous m'en voulez encore plus de vous avoir quittée de trop bonne heure, et pour une infidélité! »

Sa réponse fut un profond soupir! Je l'assurai vainement que c'était une folie, une petite es-

pièglerie, que je l'aimais mille fois mieux que madame Renaud ; elle n'en parut pas plus tranquille. Je reparlai alors de la fille de boutique; je lui dis qu'elle ne devait avoir aucune inquiétude; que son engourdissement se dissiperait bientôt, et que c'était l'effet ordinaire que produisait l'opium sur ceux qui n'y étaient pas accoutumés.

Le déjeuner se passa assez gaiement de ma part : la dévote ne mangea pas; madame Renaud mangea peu; mais moi, je dévorai. Je leur prenais de temps en temps les mains ; je les appelais mes chères femmes, et je les assurai que la polygamie *n'était pas toujours un cas pendable.* Ma détention à la Bastille m'avait fait étudier, et je leur déployai mon érudition pour leur prouver que la pluralité des femmes était en effet permise dans une foule de pays : je citai le roi David, le sage Salomon ; je n'oubliai pas les Turcs, et je mis à la fois du savoir et de la gaieté dans cette dissertation; mais je vis bien que je n'avais pas le talent de les convaincre, et que si elles étaient indulgentes pour le passé, elles avaient beaucoup de peine à l'être pour le pré-

sent. Dans le fond je trouvai leur petit ressentiment assez juste; mais j'avais mis dans ma tête de les accoutumer au partage, et je voulais qu'elles vécussent en bonne intelligence. Je savais bien que les premiers moments seraient orageux; mais avec de la patience et de la gaieté j'étais presque certain de ramener le calme.

Celle qui, selon mes conjectures, devait me coûter le plus était madame Michelin : sa dévotion, qui combattait contre moi dès l'origine de notre liaison, s'augmentait dans ce moment-ci des regrets de son amour. Comme elle avait le plus résisté, elle croyait que je lui devais davantage; elle se sentait humiliée de trouver une rivale dans son amie, et de l'avoir sous ses yeux. Mais la chère dévote aimait, et par conséquent était faible; c'est ce qui m'assurait que tôt ou tard elle reviendrait à moi, en me pardonnant.

Sa voisine, madame Renaud, dont l'amour-propre était aussi piqué, aurait pu tenir rigueur à un amant de sa classe; mais un homme comme moi flattait sa vanité, et elle aimait encore mieux en jouir, quoiqu'en le partageant avec une autre,

que de ne pas l'avoir du tout. L'infidèle lui paraissait aimable, et je voyais qu'elle était résignée au sacrifice qu'il fallait faire. Sa bonne humeur revint même au milieu du déjeuner : « Allons, dit-elle, nous n'avons rien à nous reprocher l'une à l'autre. Mais, monsieur le duc, au moins pas de troisième.

» — Y pensez-vous, ma chère amie? je ne suis pas un Turc ni le roi Salomon!

» — Embrassons-nous, dit-elle à madame Michelin, et liguons-nous contre celles qui voudraient nous enlever monsieur le duc : nous ne sommes pas trop de deux pour le garder. » Et elle embrassa madame Michelin de bonne amitié.

Quand je voulus prendre congé d'elles, je reçus de madame Renaud le baiser que je lui donnai; mais son amie fut inflexible pendant quelques minutes. J'engageai madame Renaud à venir l'encourager à faire la paix; et cette bonne femme, pour me plaire, fit les frais de notre réconciliation.

« Voyons, ma bonne amie, soyez aussi indulgente que moi, et pardonnez-lui. »

un mérite d'avance : je ne vous parlais que d'un rendez-vous, et j'en avais deux ! »

La duchesse m'écoutait impatiemment, sans oser cependant faire paraître son trouble : elle riait avec moi, mais son rire était affecté. Je la connaissais assez pour voir qu'elle souffrait intérieurement, quoique son visage parût serein. Je continuai mon récit, et après avoir joui près d'une heure de la contrainte pénible où était la duchesse ***, je me levai en lui disant : « Après avoir rempli le devoir que l'amitié m'imposait, il est bien juste de voler où l'amour m'attend encore. »

Je la quittai sans l'embrasser ni lui faire la moindre caresse, et je m'aperçus, à mon grand contentement, qu'elle était aussi étourdie qu'affligée de mon récit et de mon départ.

La duchesse, comme je l'ai déjà dit, m'aimait ; elle combattait sans cesse, en me voyant, un penchant véritable. Son amour avait beau se déguiser sous la forme de l'amitié, ce dernier sentiment était bientôt écarté par l'autre. Elle espérait, comme je l'ai su depuis, que sa complaisance m'attacherait un jour davantage à elle ;

qu'après avoir promené mon inconstance parmi une foule de femmes, sa douceur, son amitié, feraient pencher la balance en sa faveur; que les défauts que je remarquerais dans plusieurs feraient un contraste qui parlerait pour elle; selon ma conduite, elle devait ou rester mon amie ou redevenir ma maîtresse. Un partage l'humiliait, mais je parvins pourtant à l'y accoutumer comme les autres, car aucune femme sur la terre n'aurait eu le pouvoir de me fixer; j'étais né pour voltiger, et il fallait me garder infidèle ou me quitter le jour même que l'on m'avait connu.

CHAPITRE XIX.

Mort de mon père. — Prévision heureuse du cardinal de Richelieu. — Mon père dissipateur. — Je me perds dans le dédale des affaires. — Apologie des substitutions. — Mon retour dans le monde. — Ma visite aux deux voisines. — Résignation gaie. — Résignation mélancolique. — Explication, etc.

Ce fut le 10 mai 1715 que je perdis mon père. Je conviens que le chagrin que j'eus de sa mort fut peu durable : j'en avais été d'abord tendrement aimé ; plus tard je ne trouvai plus en lui qu'un vieillard morose, contrariant sans cesse tous mes goûts et me sacrifiant aux caprices de ma belle-mère. Il s'étonnait que je préférasse la société des jeunes gens de mon âge à la sienne, et nous n'étions jamais plus d'un quart d'heure ensemble sans nous parler avec aigreur. Je lui en voulais de mon mariage, de mon emprisonnement à la Bastille, de son hu-

meur grondeuse et même des défauts de sa femme.

Je ressentis quelque joie d'être plus riche; mais mon père me laissait une succession chargée de dettes considérables, et je me vis engagé dans un labyrinthe de procès où les gens d'affaires m'égaraient avec d'autant plus de plaisir qu'ils y trouvaient leur compte. Par bonheur je succédais à une substitution fort avantageuse; et j'admirai la prudence du cardinal, mon grand-oncle, qui faisait passer intacts dans mes mains les duchés de Richelieu et de Fronsac, les sels de Hierre-en-Trouage, la terre de la Ferté-Bernard et autres.

Sans cette sage prévoyance du cardinal, j'étais perdu. Mon père, réduit depuis quelque temps à une pension alimentaire, et dont le bien avait été en direction, aurait été obligé de vendre ces terres comme les autres; il en aurait dépensé à mesure le produit, car les sommes les plus considérables disparaissaient promptement dans ses mains. Si j'ai hérité de lui le goût des femmes, du moins j'ai su l'ennoblir un peu, tandisque mon père dépensa beaucoup dans des intrigues

dont un pair de France devait rougir (1). Il est des gens qui ont tous les travers, mais qui n'en ont pas d'assez remarquables pour qu'on puisse les citer comme cause de leur ruine. Mon père était précisément de ces gens-là : il avait reçu de son père, qui y avait aussi fait brèche, l'héritage immense du cardinal de Richelieu, et peu à peu il avait vendu presque tous les biens de cette succession. Il n'avait été forcé à aucun état de représentation qui pût lui occasioner de grandes dépenses; il n'avait à l'armée aucun commandement; ayant obtenu en 1643 la charge héréditaire de *général des galères*, il la vendit en 1661 au marquis de Créqui. Le défaut d'ordre et sa confiance en des gens d'affaires qui s'enrichissaient à ses dépens contribuèrent au dérangement de ses affaires, dont il eut long-temps à souffrir, et qui suspendit à sa mort le cours de mes succès amoureux. Je donnai mon temps au soin de débrouiller des procès qui m'ennuyaient fort; j'étais, je l'avoue, dédommagé du sacrifice quand

(1) Il y a ici une singulière accusation du fils contre le père. Il resterait à savoir si un *pair de France* pourrait avouer aujourd'hui tous les amours du maréchal. (*Éd.*)

j'apercevais quelque objet qui devait augmenter mon héritage; j'avais toute l'âpreté d'un héritier, et le plus vif désir de briller; ce qui a toujours été de mon goût. Je m'adonnai à la chicane par le besoin que j'avais de voir clair dans des affaires sur lesquelles on s'efforçait de jeter de l'obscurité.

Ce fut en examinant le délabrement de celles de mon père, et en voyant que les terres qui avaient été vendues diminuaient la masse de ce qui devait m'appartenir, que je ne pus assez bénir l'usage des substitutions. C'est sans doute ce qu'on a pu faire de mieux pour le soutien des grandes maisons; et il ne faut pas se dissimuler que la fortune est d'une nécessité indispensable à l'homme de naissance ou qui jouit d'une grande place. L'aîné d'une famille qui recueille une succession considérable en perpétue le lustre et la gloire; il est à même d'entreprendre de grandes choses; il peut, pour sa part, faire fleurir le commerce, encourager les arts, et tenir un rang dans le monde. Son nom imprime d'abord le respect, mais c'est la fortune qui entretient la considération que ce nom lui attire.

Les cadets ne sont pas plus à plaindre, et trouvent dans l'ordre de Malte ou dans l'église un dédommagement qui les met souvent au niveau de leur aîné. Les grâces du roi, qu'on obtient toujours quand on sait faire à propos sa cour aux gens en place, et surtout aux maîtresses, sont encore une grande ressource ; et il n'y a que les sots qui ne savent pas tirer parti des évènements à la cour.

Quand on est embarrassé des filles on en fait des abbesses, et je ne les trouve pas malheureuses, d'avoir, au lieu de végéter dans le monde, tout pouvoir sur une communauté qui s'empresse de leur obéir. Or toute femme est sensible au plaisir de commander. On me dira que ce n'est peut-être pas leur vocation; à quoi je réponds qu'une abbesse a assez de liberté pour tempérer la rigidité des vœux qu'elle a prononcés. On ne me persuadera pas qu'elle est à plaindre; j'en ai connu de charmantes qui savent aussi bien que moi qu'il *est avec le ciel des accommodements.* Celles qui ne veulent pas en profiter ne peuvent s'en prendre qu'à elles seules.

Nos sages aïeux ont senti combien il est essen-

tiel de perpétuer dans un état monarchique la fortune des grandes maisons. Un roi entouré d'une noblesse opulente brille encore bien davantage par l'éclat multiplié qu'elle répand, et qui semble une émanation de la splendeur royale. Le grand seigneur est un des chaînons qui touchent au trône et qui descendent imperceptiblement vers le peuple ; il obéit au maître, et prend de lui le pouvoir pour faire obéir à son tour ses inférieurs ou imposer au peuple. La substitution s'affermit dans les familles ; et tant que la France existera, il est certain qu'on doit regarder comme un point fondamental et de constitution ce moyen de leur assurer leurs possessions. Ce serait la faute la plus grossière en politique de les éteindre, et je suis bien persuadé qu'aucun roi ne le souffrira (1). On devrait même forcer tout chef de famille de renouveler une substitution qui est sur le point de finir. Cependant il ne faut pas que les héritiers d'un domaine substitué oublient qu'ils ont aussi des devoirs à remplir envers la mémoire de leur

(1) Quelques années après que ceci fut écrit le révolution ne respecta pas plus ce principe monarchique que les autres. (*Éd.*)

père. J'aurais pu comme tant d'autres ne pas payer les créanciers qui ne trouvèrent pas dans la succession de quoi être liquidés ; mais en renonçant à mes droits d'héritier sur les biens non substitués de la famille, je crus qu'il était de mon honneur d'acquitter les sommes dues aux marchands, aux fournisseurs et aux vieux serviteurs qui attendaient le legs d'usage. Je m'exécutai avec loyauté, malgré mon amour de l'argent.

Je passai quelque temps dans ce chaos d'occupations auxquelles j'étais étranger. Je consacrai aussi quelques jours à la solitude dans mon château de Richelieu; mais enfin mon goût des plaisirs, que l'intérêt avait suspendu, ne tarda pas à se ranimer plus que jamais. Mes idées de vengeance contre la duchesse *** s'étaient calmées, et je retournai chez elle conduit par une amitié qui n'avait jamais été éteinte. Cette femme était un ange ; mes torts disparaissaient promptement à ses yeux, et c'était toujours l'indulgence qui recevait la folie. J'en fus accueilli le mieux du monde; elle me témoigna tout l'intérêt qu'elle prenait à ma nouvelle fortune, me conseilla de

ne point imiter mon père en la dérangeant, et nous nous quittâmes meilleurs amis que jamais.

J'allai voir madame Michelin, que je trouvai très changée, et qui me montra le plus grand plaisir de me revoir. Elle me dit qu'elle avait été malade, et qu'elle en attribuait la cause aux sensations trop vives de peines et de plaisirs que je lui avais causées. Je lui demandai la permission d'aller voir madame Renaud, et je remarquai en la quittant une altération frappante sur tous ses traits.

Madame Renaud me sauta au cou en m'apercevant, et sans me faire de reproches de mon silence à trois ou quatre lettres qu'elles m'avait écrites pendant mon absence, se livra sans réserve à la joie que lui causait mon retour. Je conviens que la bonne dame avait un style et une écriture si pitoyables que je ne me donnais pas la peine de lire ses lettres ; j'en savais le contenu avant de les parcourir. Quand ses premiers transports furent apaisés, je lui demandai si elle avait vécu en bonne intelligence avec sa voisine. Elle m'apprit que tout s'était fort bien passé, mais que depuis quelque temps elle remar-

quait un grand changement dans le caractère et dans la figure de madame Michelin ; elle croyait deviner que c'était l'amour partagé que j'avais pour elle qui causait tout son chagrin. Elle m'assura que ce partage lui avait fait aussi beaucoup de peine, mais qu'elle avait pris son parti, et que sa voisine devait faire de même ; car, puisqu'on ne pouvait pas m'avoir autrement, il fallait bien souscrire à ma volonté. Ce récit me rendit madame Michelin plus intéressante, et je descendis pour lui donner aussi un rendez-vous.

Je la trouvai rêveuse, je l'engageai à venir le soir à l'appartement; elle soupira et promit de s'y rendre.

L'entrevue avait été fixée à sept heures; je fus exact, et il en était près de huit quand madame Michelin arriva. Je lui dis que j'allais me venger de ce qu'elle était en retard, en l'embrassant deux fois de plus. Elle m'assura qu'elle n'avait pu venir plus tôt, parceque son mari n'était pas sorti, et qu'il lui avait fallu le prétexte d'un salut qui se disait ce jour-là à sa paroisse, pour pouvoir tenir sa parole. Ses larmes coulèrent en

même temps, et je crus que je trouverais bientôt le moyen de les tarir. Mais quand je voulus lui prouver que je l'aimais toujours, ce fut avec l'abandon de la douleur qu'elle céda. Ces seuls mots lui échappèrent : « Ah ! c'en est fait : je suis malheureuse ! »

Je cherchai à démêler la cause de cette exclamation ; mais ce fut inutilement, et je fus forcé de la laisser partir sans être plus instruit. Je n'étais pas venu là pour faire de la mélancolie, je fus au fond bien aise d'ignorer ce qui eût pu me rendre triste.

Le tourbillon du monde, qui m'entraînait de plus en plus depuis que j'étais duc de Richelieu, me fit négliger mes deux liaisons bourgeoises qui commençaient à m'être à charge l'une et l'autre. Madame Renaud, surtout, m'excédait avec ses lettres qui n'avaient pas le mérite de me rapprocher d'elle; cependant quelquefois l'occasion me rendait à ses vœux, et je sortais toujours avec le dessein de l'abandonner. Madame Michelin, plus intéressante, ranimait des souvenirs qui parlaient encore quelquefois pour elle. Depuis long-temps elle n'avait pu trouver l'occa-

sion favorable d'aller à l'appartement, ou du moins elle m'en avait donné le prétexte ; j'insistai tant, qu'elle me fixa un jour pour nous y voir. Je m'y rendis scrupuleusement, et la dame fut plus exacte à ce rendez-vous qu'elle ne l'avait été au dernier. Je voulus débuter par une explication amoureuse ; mais elle m'arrêta, et me suppila de m'asseoir pour l'écouter un instant. « Monsieur le duc, me dit-elle, je vous ai aime dès le premier instant où je vous ai vu. J'étais heureuse avec un mari complaisant, et qui me dédommageait de l'amour que je n'avais pas pour lui, par mille soins qu'une honnête femme ne peut recevoir sans reconnaissance. L'amitié la plus tendre me tint lieu de l'amour. Les exercices de ma religion, auxquels je me livrai avec la plus grande ferveur, remplirent ce cœur qui avait besoin d'aimer. Vous connaissez mieux que moi quel fut le hasard qui me fit faire votre connaissance.

» — Le hasard ! » m'écriai-je en me rappelant que c'était aussi au hasard que la sage duchesse avait attribué uniquement mon triomphe. Madame Michelin profita de cette interruption

pour soupirer, et continua : « J'allais tous les jours à l'église pour prier Dieu comme à mon ordinaire, et je ne m'apercevais pas que j'y étais conduite par le désir de vous y trouver. Ce fut dans ce même appartement où, égarée par vous, je manquai pour la première fois à des devoirs sacrés. Je ne vous cache pas que je fus subjuguée par mon coupable amour au point de ne pouvoir plus réfléchir sur mes égarements. Quand le souvenir de ma première conduite venait se présenter à mon esprit, votre souvenir plus puissant écartait le repentir. Ce jour où j'eus le malheur de voir que vous m'étiez infidèle, ma raison revint me présenter le miroir, et j'y vis toutes mes fautes. Je crus qu'en m'égarant de nouveau j'éloignerais le remords qui me troublait, et j'eus la douleur d'être plus criminelle sans être plus heureuse. Vous devez vous ressouvenir que je n'opposai aucun obstacle à vos volontés la dernière fois que nous nous trouvâmes ici.

— » Madame, lui dis-je, vous cédâtes à un amant qui vous aimait encore.

— » Je n'en étais pas moins coupable, reprit-

elle; mais je me flattais que l'amour que j'éprouvais toujours pour vous m'arracherait à moi-même : vaine espérance ! le bonheur me fuit, et je sens bien qu'il ne peut plus revenir. Ma santé se détruit, je succombe au tourment que j'éprouve, et je ne veux plus que vous disputiez à Dieu un cœur qui ne doit plus implorer que sa miséricorde. Je suis à vous pour la dernière fois si une femme gémissante peut vous plaire encore, et demain je vais implorer aux pieds des autels le pardon de mes fautes, pour passer le reste de mes jours à les effacer par mes larmes. »

Ces éloquentes plaintes firent sur moi quelque impression : je me sentis interdit, j'étais prêt à me reprocher le malheur de ma chère dévote; mais, revenu à moi, je me persuadai que la jalousie seule excitait en elle le retour à la dévotion. « Tranquillisez-vous, lui dis-je, je ne veux plus être qu'à vous; d'ailleurs madame Renaud commence à m'ennuyer : j'aurai moins de mérite à rompre avec elle. »

En effet madame Michelin avait un air dévot et languissant qui dans ce moment donnait bien tort à madame Renaud; mais madame Michelin

n'était réellement plus la même, le repentir l'emportait : elle ne répondit à mes caresses que par des larmes. Ce tête-à-tête n'avait rien d'amusant pour moi, et je laissai madame Michelin maîtresse de se retirer. Elle me prit ma main qu'elle baisa, me souhaita un long bonheur, et me dit en soupirant qu'elle n'avait pas long-temps à vivre.

CHAPITRE XX.

La princesse de *** — Partie de jeu. — Les conseils. — Émotions. — Madame de Luynes. — M. de Gontault. — Récit. — Mari négligent. — Hortense. — Le prince de ***. — Mariage. — Une maîtresse exigeante. — Retour à madame Michelin. — Embarras de M. Michelin. — Tristesse des deux voisines.

La duchesse *** était toujours ma providence dans les bons comme dans les mauvais jours. En quittant madame Michelin, je courus chez elle. J'y trouvai ce jour-là une femme qui devait à son tour occuper mon cœur quelque temps : c'était la princesse de ***. Elle jouait. Je ne voyais qu'une taille élégante, et je m'approchai d'elle avec le simple projet de me distraire en donnant quelques conseils si on me les demandait. Survint un coup embarrassant, et s'étant aperçue qu'un cavalier était derrière elle, la princesse tourna la tête, et d'un regard sollicita un avis secourable.

Nos yeux se rencontrèrent pour la première fois. Que cette tête charmante me ravit ! avec quel intérêt je me penchai sur son épaule pour diriger ses cartes ! Son adversaire fut embarrassé à son tour. Un sourire me remercia et rendit la princesse encore plus belle. La partie fut gagnée. Il s'échappa des plus jolies lèvres du monde des paroles qui m'enchantèrent comme la musique la plus douce que j'eusse entendue de ma vie. Les chances du jeu animèrent alternativement toutes les expressions de cette figure divine ; j'en suivais les mouvements avec d'ineffables émotions. Les parties finirent trop vite à mon gré : la princesse de ***, qui devait aller au souper de la duchesse du Maine, ne put accepter celui de la duchesse ***, qui la pressait de rester pour lui tenir compagnie. Je la vis sortir avec regret ; je soupirai, comme quand on vient de perdre un objet qui nous est cher.

Je ne voulus pas que la duchesse *** s'aperçût de l'émotion que me causait la sortie de la princesse de *** ; je repris ma gaieté, et j'avoue que je fus obligé de faire des efforts pour la faire paraître. Je désirais me voir seul avec la du-

chesse *** ; mais madame de Luynes et M. de Gontault, qui n'avaient pas d'engagement, restèrent à souper chez elle. J'eus du moins le plaisir d'entendre parler de la femme que j'aimais. Gontault, qui en était amoureux, ne cessa d'en faire l'éloge. J'eus grand soin de me taire, pour ne pas laisser apercevoir qu'elle avait également fait impression sur moi.

Madame de Luynes nous dit qu'elle la plaignait d'avoir un mari qui ne répondait point à sa tendresse ; que tout le monde était persuadé qu'il vivait parfaitement avec elle ; qu'effectivement il avait tous les dehors d'un homme qui aime, mais qu'il était amoureux hors de chez lui et subjugué par une madame d'Ornano, femme impérieuse, et que c'était pour plaire à cette maîtresse qu'il ne rendait aucun des devoirs qu'un mari doit à sa femme. « Cependant, ajouta madame de Luynes, la princesse de *** adore son mari. »

Gontault, aussi impatient que moi d'apprendre des détails qu'il ignorait, supplia madame de Luynes de continuer un récit qui l'intéressait ; il me prévint par cette demande. La duchesse *** et moi nous joignimes nos instances à celles de

Gontault, et madame de Luynes, qui ne demandait pas mieux que de s'emparer seule de la conversation, et qui aimait beaucoup son Hortense, comme elle appelait la princesse de ***, satisfit bientôt notre curiosité.

Voici à peu près son récit, tel que je le rédigeai lorsque j'étais encore sous le charme; mais aujourd'hui encore, en le relisant, je ne saurais trouver trop flatté le portrait de la princesse.

« Hortense, c'était un de ses noms, perdit sa mère avant quinze ans; son père, qui l'aimait beaucoup, voulut veiller lui-même à son éducation qui fut très soignée. Elle fit de grands progrès avec tous les maîtres qu'on lui donna, et bientôt son père, qui voyait revivre en elle une épouse chérie, était deux fois heureux d'entendre vanter partout ses talents et sa beauté. Plusieurs partis se présentèrent. Madame la maréchale de Villars parlait du petit comte de C***; enfin le père avait l'embarras du choix. Ce fut dans ce temps qu'elle s'ouvrit à madame de Luynes, et qu'elle la pria de dire à son père qu'elle désirait n'écouter que son cœur pour donner sa main. Son père, qui ne respirait que pour elle,

lui jura de ne pas la contraindre, et d'attendre que ce cœur lui indiquât son époux.

» Hortense était surtout douée d'une sensibilité exquise qu'avait encore exaltée la lecture des romans. Elle vit le prince de *** à un bal. Le prince était grand, bien fait, aimable. Hortense dansa plusieurs fois avec lui, et crut avoir trouvé l'homme qui était destiné à lui inspirer de l'amour. Quelques préférences du moment furent prises par elle pour une déclaration formelle; il n'en fallut pas davantage pour tourner sa jeune tête. Cet amant lui parut le premier des hommes; elle évoqua les images de tous ses héros de romans, et la comparaison fut en faveur du prince de ***. Son air froid fut pris pour une timidité intéressante; son regard, naturellement langoureux, pour de la sensibilité; enfin l'imagination d'Hortense prêta au prince de *** des charmes et des qualités qu'il n'avait pas.

» Il était musicien, elle aimait la musique. Il fut convenu, si le père y consentait, qu'il viendrait de temps en temps former des concertos avec elle. Le prince de *** était fait pour être

bien reçu partout. L'agrément du père d'Hortense ne fut pas difficile à obtenir, et ce premier en profita pour venir assiduement accompagner Hortense à sa musique. Le hasard les servait toujours si bien, que, quand elle allait chez madame de Luynes ou chez une autre dame, on était bien sûr d'y voir arriver le prince.

» Plusieurs mois s'écoulèrent, et l'assiduité du prince fit croire au père d'Hortense qu'il avait jeté les yeux sur sa fille : cependant il ne parlait pas, et la petite était bien impatiente de lui voir rompre le silence. Elle ouvrit son cœur à madame de Luynes. L'amitié de cette dame pour Hortense l'engagea à parler au prince ; elle lui fit l'éloge de sa jeune amie. Le prince renchérit encore sur ses aimables qualités, et cependant, dans la conversation, il fit entendre qu'il n'avait pas envie de se marier. Étourdie de cette déclaration, mais persuadée ensuite qu'il déguisait ses sentiments, madame de Luynes crut devoir lui parler clairement. Elle lui dit que tout le monde croyait qu'il aimait Hortense, qu'Hortense le croyait elle-même, et qu'il était de son honneur de déclarer à quoi on devait s'en tenir. Ses

réponses n'étaient pas positives; madame de Luynes s'imagina que son embarras avait pour cause son incertitude d'obtenir le consentement du père et d'Hortense, madame de Luynes prit sur elle de l'assurer que son alliance était désirée par l'un et par l'autre.

» Dans ce moment même ils arrivèrent. Après les premières politesses, madame de Luynes crut devoir terminer cette affaire pendant qu'elle était là. Le père d'Hortense était déjà prévenu par elle de son goût pour le prince de ***, et ce bon père fut le premier à lever toutes les difficultés qui pouvaient naître. Le mariage fut arrêté, et une des conditions prescrites par le futur mari, fut qu'il se fît le plus promptement possible.

» Hortense ne vit que de l'empressement dans ce désir, et elle en parut très flattée. Un autre motif inspirait malheureusement le prince de ***. Son maintien était affecté; ce n'était pas ce transport vif et franc d'une âme qui éprouve le bonheur; et pour des yeux moins prévenus il eût été facile de voir qu'il cédait par faiblesse et non par amour.

» Si quelqu'un en eut quelque soupçon, personne n'osa en rien dire à Hortense. Son air contraint semblait à la jeune fiancée la confiance timide du bonheur.

» Enfin le mariage se fit à la campagne, à deux lieues de Paris. La fête fut fort belle. La nouvelle princesse était charmante : on ne pouvait se rassasier de l'admirer dans ce dernier éclat de sa virginité ; ses yeux rayonnaient d'amour, ils ne pouvaient se fixer sur son mari sans devenir encore plus vifs. Lui, au contraire, promenait son indolence, presque toujours seul, dans un bosquet éloigné. Sa jeune épouse, tout occupée de lui, faisait si bien que le but de ses promenades tendait toujours vers ce bosquet où rêvait l'objet de ses désirs ; mais elle n'était pas reçue comme une femme qui doit le soir même nous procurer le premier moment du bonheur.

» Quel était donc le secret du prince ? il était poursuivi par le souvenir de madame d'Ornano, avec laquelle il entretenait un commerce d'amour, qu'il trompait en ce moment et qu'il redoutait encore. Elle ignorait les visites fréquentes qui avaient été faites à Hortense, et elle n'apprit

son mariage que deux jours avant sa célébration. On ne peut se peindre sa fureur à cette nouvelle. Elle écrivit au prince de *** qu'elle voulait absolument lui parler, et voyant l'heure prescrite passée sans le voir, elle vola chez lui. Il était absent, elle l'attendit. A son arrivée, les reproches, les larmes, tout fut mis en usage. Le prince était faible, il fut séduit; il s'avoua coupable, prétexta une foule de circonstances qui le conduisaient à l'autel, fit voir son repentir, le chagrin qu'il avait de s'enchaîner, et n'obtint son pardon qu'en jurant qu'il n'userait d'aucun droit de l'hymen, puisqu'il était forcé de se marier. C'était le souvenir de cet engagement qui le rendait si mélancolique.

» Le soir, il est vrai, entraîné par ses parents, séduit par les caresses de son épouse, il ne put se refuser à partager son lit; mais un autre sentiment que l'amour de sa femme l'occupait. Néanmoins pendant six semaines à peu près il fut époux; mais madame d'Ornano reprenant son empire, il ne resta plus que l'ami bien réservé de sa femme. Elle s'occupa des moyens de le ramener à elle, sans cependant oser faire paraître trop

d'empressement. Il affectait la plus grande sensibilité, et quand par hasard sa femme, ne pouvant pas vaincre son chagrin, paraissait triste un instant, il s'écriait qu'il était le plus malheureux des hommes, puisque sa chère Hortense n'était point heureuse. Enfin, comme si un sort avait été jeté sur lui par madame d'Ornano, toute sa tendresse était dans des mots, et jamais dans ses actions.

» Sa femme, qui peut-être par la raison qu'il était plus froid éprouvait plus d'amour, souffrit tous les tourments de la jalousie. Elle adorait un homme qui retirait jusqu'à la main qu'elle prenait pour la porter à sa bouche ou sur son cœur. Ce léger témoignage de tendresse lui était interdit, et elle devait réprimer les sentiments les plus légitimes auprès d'un mari qui avait son cœur très calme; elle se fit donc une étude de la réserve, et avec l'apparence du bonheur elle n'en eut point la réalité.

» Un jour elle était passée dans l'appartement de son mari; il était sorti. Elle aperçut une lettre déchirée par petits morceaux et jetée dans la cheminée. Elle était seule, la curiosité

s'empara d'elle; elle ramasse tous ces papiers, les arrange, en cherche le sens, et les colle sur un autre qui était entier pour rassembler l'écriture. Quel fut son chagrin de voir la lettre d'une femme qui paraissait avoir des droits sur son mari ! qu'a-t-elle fait pour n'être pas aussi heureuse que cette rivale qu'elle ne connaît point!

» Jusque là ne pouvant s'expliquer la froideur du mari qu'elle aimait, il lui était quelquefois venu à l'idée qu'il y avait de sa faute; accusant tantôt sa tristesse, tantôt son empressement même. La vérité lui était enfin connue. Humiliée de se voir préférer une rivale, elle sentit qu'elle devait prendre son parti et chercher au moins quelques distractions dans le monde.

» Voilà pourquoi, nous dit madame de Luynes, vous la voyez ne plus fuir les salons de ses amis. Elle ne demande plus à son mari que son estime : mais avouez qu'elle serait bien excusable quand elle cesserait d'être la plus sage et la plus vertueuse des femmes. »

Chacun se récria sur l'ingratitude du prince de ***.

Gontault respirait à peine en écoutant le

récit de madame de Luynes. La duchesse *** plaignit son amie d'avoir un mari si singulier. Je joignis mes regrets à ceux de la société; et, dans le fond de l'âme, je tirai bon augure de l'attaque que je préméditais contre les droits du prince : une femme qui a beaucoup aimé son mari et qui en est négligée est à demi subjuguée.

Le lendemain je retournai chez la duchesse ***; mais je n'y trouvai pas ma nouvelle divinité; elle allait faire des visites, et je la quittai pour me rendre chez madame Michelin. Elle sourit en me voyant; mais je la trouvai extrêmement changée; sa fraîcheur était disparue; et le bon homme Michelin, qui survint, me fit part de ses chagrins sur la santé de sa femme. « Ma foi, dit-il, j'y perds mon latin : nous faisons un très bon commerce, tout nous réussit; aussi je m'efforce de prévenir les désirs de ma femme, et cependant elle a quelque peine secrète que je ne saurais ni dissiper ni connaître. »

Madame Michelin nous consolait, et nous dit, du ton de voix le plus attendrissant, qu'elle n'avait aucun chagrin. Le bon homme nous laissa

libres. Je demandai alors à madame Michelin ce qu'elle avait.

« Ce n'est point à vous de me le demander, dit-elle; vous savez, monsieur le duc, tout ce qui s'est passé. Je ne dois ni ne veux vous faire aucun reproche; vous êtes l'auteur de mes fautes : mais votre conduite envers moi me les a bien fait expier; le chagrin a été bien plus grand que le plaisir. »

Elle s'interrompit alors; et, après un soupir, elle me demanda des nouvelles de mes amusements. Je restai quelque temps avec elle, et je vis qu'elle redoublait d'efforts pour paraître gaie. Elle me parla cependant de vertu, de religion, des châtiments du ciel; et comme elle vit que je riais de son sermon : « Monsieur le duc, me dit-elle, vous m'effrayez pour vous-même; si en vous perdant je pouvais du moins penser qu'un jour le repentir du mal que vous m'avez fait amollirait votre cœur, et le préparerait à ce repentir pieux qui nous ouvre le ciel! Serons-nous donc séparés dans ce monde et dans l'autre? Je le vois bien, vous mourrez dans l'impénitence finale! »

J'allais répondre lorsque madame Renaud survint. Je m'attendais à me distraire par sa grosse gaieté; mais je trouvai une femme pénétrée de l'état de son amie, et qui pleura quand celle-ci nous annonça tranquillement sa fin prochaine. Je traitai, comme on peut le croire, cette prédiction de chimère, et je cherchai à éloigner ces idées sinistres qui ne devaient pas m'amuser. Mais voyant que mes efforts étaient infructueux, je sortis. J'étais las depuis long-temps de ces deux intrigues. Ces remords, cette dévotion redoublée, cette tristesse, tout me détermina à n'y plus penser; je fis serment de ne plus venir m'enterrer auprès de deux femmes que je n'aimais plus; et comme Mercure qui a pris la figure de Sosie et qui va ensuite se purifier dans l'Olympe auprès d'Hébé, je promis bien de me décrasser de ces deux liaisons roturières auprès de la céleste princesse de ***.

CHAPITRE XXI.

La dernière Saint-Louis de Louis XIV. — Sa conférence secrète avec le duc d'Orléans. — Sa profession de foi. — Ses paroles mémorables au dauphin. — Madame de Maintenon. — L'élixir de Lebrun. — Mort du roi. — Joie grossière du peuple. — Les chanteurs ivres. — Apologie de Louis XIV et de madame de Maintenon.

J'ai raconté l'histoire de l'ambassadeur de Perse : ce fut le dernier spectacle où l'on put admirer Louis XIV dans Sa Majesté.

Pendant que je n'étais occupé que de mes exploits galants, j'en fus distrait par la nouvelle que le roi se mourait. Nous étions aux approches de la Saint-Louis, le 22 août. Ce fut le duc du Maine qui passa la revue de la maréchaussée, au lieu du monarque, dont l'absence fut remarquée.

Le 25, sur les sept heures du soir, les musiciens s'arrangeaient déjà pour le concert, lorsque le roi se trouva mal ; on les fit sortir et

l'on appela les médecins, qui jugèrent qu'il était temps de faire recevoir au roi les sacrements. Le père Le Tellier vint aussitôt le confesser ; sur les onze heures le cardinal de Rohan et le curé de la paroisse arrivèrent, et l'on administra au roi le viatique et l'extrême-onction.

Cette cérémonie achevée, le roi fit venir le duc d'Orléans, et lui parla bas environ un quart d'heure. Personne ne put entendre un seul mot de cette conférence confidentielle.

Le duc d'Orléans prétendit depuis que le roi, en lui témoignant autant d'amitié que d'estime, l'avait assuré qu'il lui conservait tous les droits de sa naissance, qu'il lui avait recommandé le royaume et la personne du roi futur, et avait ajouté : « S'il vient à manquer, vous serez le maître, et la couronne vous appartient. J'ai fait les dispositions que j'ai crues les plus sages ; mais comme on ne saurait tout prévoir, s'il y a quelque chose qui ne soit pas bien, on le changera. »

Le lendemain 26, le roi, après la messe, fit approcher de son lit les cardinaux de Rohan et de Bissi, en présence de madame de Maintenon, du père Le Tellier, du chancelier, du maréchal de

Villeroi, et des officiers du service intérieur : « Je meurs, dit-il en s'adressant aux deux prélats, dans la foi et la soumission à l'église ; je ne suis pas instruit des matières qui la troublent ; je n'ai suivi que vos conseils, j'ai fait uniquement ce que vous avez voulu ; si j'ai mal fait, vous en répondrez devant Dieu, que j'en prends à témoin. »

Les deux cardinaux ne répondirent que par des éloges sur sa conduite.

Dans la matinée, le roi se fit amener le dauphin par la duchesse de Ventadour, et lui adressa ces paroles : « Mon cher enfant, vous allez être bientôt roi d'un grand royaume ; ce que je vous recommande le plus fortement est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes... Tâchez de conserver la paix avec vos voisins... J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites... Prenez conseil en toutes choses ; et cherchez à connaître le meilleur, pour le suivre toujours... Soulagez vos peuples le

plus-tôt que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même... N'oubliez jamais les grandes obligations que vous avez à madame de Ventadour... Pour moi, madame, dit-il en se tournant vers elle, je suis bien fâché de n'être plus en état de vous en marquer ma reconnaissance. »

Il finit en disant à M. le dauphin : « Mon cher enfant, je vous donne de tout mon cœur ma bénédiction. » Et il l'embrassa ensuite deux fois avec de grandes marques d'attendrissement.

La duchesse de Ventadour voyant le roi s'attendrir, emporta le dauphin. Le roi fit entrer successivement les princes et les princesses du sang, et leur parla à tous, mais séparément au duc d'Orléans et aux princes légitimés, qu'il fit venir les premiers. Il remercia tous ses officiers domestiques des services qu'ils lui avaient rendus, et leur recommanda le même attachement pour le dauphin.

L'après-dîner, le roi s'adressant à tous ceux qui avaient les entrées, leur dit : « Messieurs, je vous demande pardon du mauvais exemple que

je vous ai donné; j'ai bien à vous remercier de la manière dont vous m'avez toujours servi, de l'attachement et de la fidélité que vous m'avez marqués : je suis bien fâché de n'avoir pas fait pour vous tout ce que j'aurais bien voulu. Je vous demande pour mon petit-fils la même application et la même fidélité que vous avez eues pour moi. J'espère que vous contribuerez tous à l'union, et que si quelqu'un s'en écartait, vous aiderez à le ramener. Je sens que je m'attendris, et que je vous attendris aussi; je vous demande pardon. Adieu, messieurs, je compte que vous vous souviendrez quelquefois de moi. »

Le mardi 27, le roi n'ayant auprès de lui que madame de Maintenon et le chancelier, se fit apporter deux cassettes dont il fit tirer et brûler beaucoup de papiers, et donna pour les autres ses ordres au chancelier. Il fit ensuite appeler son confesseur, et après lui avoir parlé bas, il fit venir le comte de Pontchartrain, et lui ordonna d'expédier l'ordre de porter son cœur aux jésuites, et de l'y placer vis-à-vis celui de Louis XIII, son père.

Ce fut avec le même sang-froid qu'il fit tirer d'une cassette le plan du château de Vincennes, et l'envoya à Cavoie, grand-maréchal-des-logis, pour faire les logements de la cour et y conduire le jeune roi; ce furent ses termes. Il lui arriva même quelquefois de dire : « Dans le temps que j'étais roi. » Puis, s'adressant à madame de Maintenon : « J'avais toujours ouï dire qu'il est difficile de mourir; je touche à ce dernier moment, et je ne trouve pas cette résolution si pénible. »

Madame de Maintenon lui dit que ce moment était effrayant quand on avait de l'attachement au monde et des restitutions à faire.

« Je ne dois, comme particulier, reprit le roi, de restitutions à personne ; pour celles que je dois au royaume, j'espère en la miséricorde de Dieu. Je me suis bien confessé, mon confesseur veut que j'aie une grande confiance en Dieu ; je l'ai tout entière. »

Le mercredi 28, le roi s'entretenant avec son confesseur, aperçut dans la glace deux domestiques qui pleuraient au pied de son lit. « Pourquoi pleurez-vous? leur dit-il ; m'avez-vous cru

immortel? mon âge a dû vous préparer à ma mort. » Puis, regardant madame de Maintenon : « Ce qui me console de vous quitter, c'est l'espérance que nous nous rejoindrons bientôt dans l'éternité. »

Madame de Maintenon, trop émue pour répondre, sortit, et se rendit à Saint-Cyr pour y pleurer et y prier.

Plusieurs empiriques réclamèrent l'honneur de sauver le roi. On les repoussa comme des charlatans.

Le nommé Lebrun se présenta avec un élixir qu'il annonçait comme un remède sûr contre la gangrène, qui faisait beaucoup de progrès à la jambe du roi. Les médecins n'espérant plus rien de son état, lui laissèrent prendre quelques gouttes de cet élixir, qui parut le ranimer ; mais il retomba bientôt. On lui en présenta une seconde dose, en lui disant que c'était pour le rappeler à la vie. « A la vie, ou à la mort, dit-il, en prenant le verre, tout ce qu'il plaira à Dieu. » Il demanda ensuite une absolution générale à son confesseur.

Depuis que le roi s'était alité, la cour se rap-

prochait sensiblement du duc d'Orléans, bientôt la foule avait rempli son appartement; mais le jeudi 29, le roi ayant paru se ranimer, ce mieux apparent fut si exagéré que le duc d'Orléans se trouva seul.

Le roi s'étant aperçu de l'absence de madame de Maintenon, en montra du chagrin, et la demanda plusieurs fois; elle revint aussitôt, et lui dit qu'elle était allée unir ses prières à celles de ses filles de Saint-Cyr.

Le lendemain 30, elle demeura auprès du roi jusqu'au soir. Mais lui voyant la tête embarrassée, elle passa dans son appartement, partagea ses meubles entre ses domestiques, et retourna à Saint-Cyr, d'où elle ne sortit plus.

Depuis ce moment le roi n'eut que de légers instants de connaissance, et passa ainsi la journée du samedi 31. Sur les onze heures du soir, le curé, le cardinal de Rohan et les ecclésiastiques du château vinrent dire les prières des agonisants. Cet appareil rappela le mourant à lui-même; il répondit d'une voix forte aux prières; et reconnaissant encore le cardinal de

Rohan, il lui dit : « Ce sont les dernières grâces de l'église. » Il répéta plusieurs fois : « Mon Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous de me secourir. » Et il tomba dans une agonie qui se termina par sa mort, le dimanche 1er septembre, à huit heures un quart du matin.

La nouvelle de la mort du roi fut reçue à Paris avec les démonstrations de la joie la plus grossière. On eût dit que le peuple se croyait délivré d'un fléau. Les refrains les plus insultants furent aussitôt improvisés et coururent les rues. Je rencontrai moi-même en me rendant à Versailles deux hommes ivres qui chantaient sur le chemin une de ces chansons contre le feu roi ; j'en témoignai mon indignation à Raffé, mon valet de confiance, qui, mettant pied à terre près de ces deux drôles, les aborda sur la rive d'un fossé plein d'eau, et les poussa l'un par l'autre si rudement qu'ils allèrent rouler dans la fange. « Crapauds, leur dit-il, cela vous apprendra à chanter parceque le soleil se couche. » Je ne pus qu'approuver le bon mot et l'action de Raffé.

Les amis de M. le duc d'Orléans ne furent pas

fâchés de cette haine populaire contre Louis XIV. Ils sentaient bien qu'ils seraient approuvés de ne pas respecter les dernières volontés du monarque. Mais les honnêtes gens étaient scandalisés de voir le peuple oublier toutes les belles choses qu'avait faites le grand roi.

Je veux bien convenir que la fin du règne de Louis XIV fut très malheureuse ; mais cela vint des ministres, qui n'avaient pas l'énergie nécessaire pour bien conduire le département de la guerre; cela fut peut-être occasioné encore par la trop grande dévotion du roi, qui lui fit préférer pour les places du conseil des gens dévots, ou qui affichaient un extérieur religieux, au préjudice de ceux qui avaient plus de talents. La révocation de l'édit de Nantes, qui depuis trente ans qu'elle était signée, faisait encore couler le sang dans plusieurs provinces, avait peut-être aussi préparé les malheurs dont gémissait alors la France. La politique ne fut peut-être pas assez écoutée quand on chassa les protestants du royaume ; mais cependant je soutiens qu'un roi est le maître dans son royaume. La religion catholique est en France la dominante ; nos rois

jurent, à leur avènement au trône, de la maintenir, et Louis XIV avait le droit de prescrire un culte uniforme. Il aurait mieux valu sans doute qu'il laissât les consciences libres; mais il faut considérer qu'il était entouré de prêtres, la plupart intolérants, et que cette révocation est plutôt leur ouvrage que le sien.

On lui a fait encore un crime d'avoir occasioné une guerre funeste par son ambition de placer sur le trône d'Espagne son petit-fils, le duc d'Anjou. Quel roi ne sera pas flatté de donner une couronne à son fils, de multiplier les royaumes dans sa famille? Pouvait-il, sans se couvrir de honte, renoncer au testament de Charles II, qui appelait le duc d'Anjou à la couronne? J'avoue que cette guerre fut funeste, mais encore une fois le choix des ministres et de la plupart des généraux en fut cause. Quel a été son but en prenant les armes? d'assurer la couronne à son petit-fils. Ne l'a-t-il pas fait? et malgré les revers, les humiliations, cette branche cadette des Bourbons ne règne-t-elle pas encore en Espagne?

Le peuple, toujours extrême, si indécent dans

sa joie à la mort du plus grand de ses souverains, n'envisageant que le moment présent, prenait plaisir à oublier tout ce qu'il avait fait. Il ne se souvenait plus de la conquête de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, qui avait augmenté les domaines de la couronne; des victoires continuelles qui avaient illustré ce règne; et s'il lui reprochait d'avoir trop aimé la guerre, il aurait dû au moins convenir que c'était ce goût qui avait formé Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, Vendôme, Villars, ces généraux dont la gloire est celle en même temps de Louis XIV et de la France. Quel peuple a eu de meilleurs marins que Duquesne, Duguay-Trouin, Forbin, Tourville, Jean Bart? Quels ministres peuvent l'emporter sur Colbert et Louvois? Les grands hommes dans tous les genres qui se sont multipliés sous le règne du grand roi ont tous été fiers de ses faveurs, parcequ'il savait apprécier le mérite. Bourdaloue, Bossuet, Massillon illustraient la chaire; Vauban fortifiait les villes, Perault et Mansard élevaient des palais que Pujet, Girardon, le Poussin, Le Sueur, Le Brun, embellissaient par la sculpture, et dont Le Nôtre

dessinait les jardins. Ce siècle à jamais mémorable ne fut pas moins fertile en beaux esprits. Les Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, Fénelon, sont autant d'écrivains immortels qui parleront de la gloire de Louis XIV tant que notre langue durera.

Je ne puis me rappeler encore sans humeur les indécences du peuple de Paris, le jour du convoi de son souverain; la mort du tyran le plus odieux n'aurait point causé plus de plaisir. On l'accusait de tous les malheurs; on regarda sa mort comme un bien que le ciel accordait. Quelques années de disgrâces avaient tout détruit; sa gloire passée n'était plus rien; le peuple maudissait sa mémoire; il insulta grossièrement le cercueil d'un roi dont s'honorera éternellement la France, et qu'on ne put déposer sans crainte dans le tombeau de ses pères (1).

Madame de Maintenon, après la mort du roi, ne quitta plus Saint-Cyr. J'allais bien rarement

(1) Quoique le maréchal s'exprime ailleurs assez librement sur la cour de Louis XIV, il ne pouvait sans être ingrat oublier de rendre hommage à un roi qui fut le constant protecteur de sa jeunesse.

(*Note de l'Éditeur.*)

la voir; mais je ne partageais nullement les préventions de ses ennemis contre elle : je croyais trop peu à la vertu des femmes pour être le champion de la sienne; mais il me semble que puisque enfin le roi n'a jamais reconnu un mariage contraire à sa dignité, il ne pouvait guère mieux choisir pour prendre une compagne; c'était une amie complaisante et instruite; Louis XIV avait trouvé en elle des soins, des prévenances qu'une femme douce et empressée de plaire rend toujours chers. Il s'était habitué à la voir tous les jours; c'était un besoin pour lui, et il allait épancher dans son sein les chagrins domestiques dont il fut dévoré à la fin de sa carrière.

Un reproche fondé qu'on peut faire à madame de Maintenon, est d'avoir associé les confesseurs du roi à son ascendant sur son esprit. Elle croyait sans doute de bonne foi que Louis XIV serait sauvé en multipliant les exercices de sa religion. La dévotion fait peu de mal dans un état privé; mais quand elle domine un souverain, elle peut influer sur tous les évènements et produire des persécutions. Madame de Maintenon avait

sans doute de bonnes vues, ses actions pouvaient être pures ; mais elles n'eurent pas toujours une suite heureuse.

CHAPITRE XXII.

Séance du parlement après la mort de Louis XIV. — Le duc d'Orléans déclaré régent. — Faiblesse du duc du Maine. — La duchesse du Maine. — Funérailles de Louis XIV. — Administration nouvelle. — Le duc de Noailles. — Esquisse de la cour du régent. — Son portrait par sa mère. — Les roués. — Réaction contre la gravité de l'ancienne cour.

Après la mort de Louis XIV, l'ouverture de son testament occupa tous les esprits. Le parlement s'assembla le 2 septembre 1715.

Le duc d'Orléans se préparait depuis quelque temps à cette séance solennelle qui devait décider entre ses prétentions et les volontés du feu roi. Le premier président s'étant vendu au duc du Maine, le duc d'Orléans crut devoir, comme pour faire la balance, acheter le colonel des gardes françaises (le duc de Guiche-Grammont); en conséquence ce régiment occupa sans bruit

les avenues du Palais, et les officiers avec des soldats d'élite, mais sans l'uniforme, se répandirent dans les salles. L'abbé Dubois affecta de mener dans une des lanternes, Stairs, ambassadeur d'Angleterre, pour insinuer que la cour de Londres, en cas d'évènement, appuierait le duc d'Orléans.

Le duc d'Orléans, en réclamant les droits de sa naissance, n'oublia pas de dire des choses flatteuses pour le parlement. Sa contenance ne fut pas d'abord bien libre : mais il se raffermit par degrés, à mesure que les esprits paraissaient lui devenir favorables. Enfin la régence lui ayant été déférée, il y eut encore sur la tutelle du jeune roi et sur le commandement des troupes de sa maison quelques discussions qui donnaient au régent et au duc du Maine un air de clients aux pieds de la cour. Les amis du premier, sentant que la seule égalité de rôle le dégradait, lui conseillèrent de remettre la séance à l'après-midi, pour régler le reste. Ce conseil fut un coup de parti. Le régent leva la séance, et se rendit chez lui, où il eut le temps de reprendre ses esprits. Il fit venir le procureur-général d'Agues-

seau, et le premier avocat-général Joly de Fleury.

L'un et l'autre comprirent également qu'il ne s'agissait plus d'examiner si l'exécution du testament eût été préférable ou non à la régence déjà déférée au duc d'Orléans; ils sentirent le danger de séparer l'autorité militaire d'avec l'administration politique. Le régent, appuyé des princes du sang et des pairs contre les princes légitimés, se serait bientôt servi de l'autorité qu'il avait déjà obtenue, pour s'emparer de celle qui lui serait refusée; ce qui ne pourrait se faire sans troubler l'État; au lieu que le duc du Maine étant dépouillé de tout, sa timidité répondait de la paix.

Les choses ainsi disposées au Palais-Royal, ne trouvèrent plus de difficulté dans la séance de l'après-midi. Le parlement aima mieux faire un régent que de risquer qu'il se fît de lui-même.

Le roi d'Espagne, Philippe V, s'était flatté d'obtenir la régence et de la faire administrer en son nom par un représentant. Cellamare avait sondé les dispositions de tous ceux qui

pourraient servir le roi d'Espagne, mais tous déclarèrent que la proposition seule révolterait la nation entière.

Le duc du Maine, qui, si le testament eût subsisté, devait jouer un rôle principal, en fit un bien misérable. Il laissa par sa faiblesse rétablir la barre d'illégitimité sur son écusson. La duchesse du Maine, vive, ambitieuse avec de l'esprit, et ce qui peut rester de jugement à un enfant gâté, entreprit, dans la suite, de relever son mari, et pensa le perdre.

Le régent, au sortir du parlement, se rendit à Versailles, auprès du roi, et passa ensuite chez Madame, qui lui dit : « Mon fils, je ne désire que le bien de l'État et votre gloire; je n'ai qu'une chose à vous demander pour votre honneur, et j'en exige votre parole; c'est de ne jamais employer ce coquin d'abbé Dubois, qui sacrifierait l'État et vous au plus léger intérêt. »

Le régent promit, mais ne tint pas parole; il commença par de grandes réformes dans la maison, les bâtiments et les équipages du roi. Louis XIV n'ayant donné aucun ordre pour ses funérailles, on se conforma à l'économie que

Louis XIII avait prescrite pour les siennes. Les entrailles furent portées à Notre-Dame, et le cœur aux Jésuites.

Louis XIV avait ordonné qu'aussitôt après sa mort, on conduisît le jeune roi à Vincennes, à cause de la salubrité de l'air. Le régent le désirait, pour être plus à portée de Paris et de ses plaisirs. Le roi y fut conduit le 9, sans traverser Paris. Le même jour le corps de Louis XIV fut porté à Saint-Denis. L'affluence fut prodigieuse dans la plaine. On y vendait toutes sortes de mets et de rafraîchissements. On voyait, de toutes part, le peuple danser, chanter, boire, se livrer à une joie scandaleuse; plusieurs eurent la lâcheté de vomir des injures, en voyant passer le char du convoi.

Dès que le roi eut tenu son premier lit de justice, le régent rendit au parlement le droit de remontrances, dont il n'était plus question depuis long-temps. Il nomma aussi les différents conseils qu'il avait annoncés. Celui de régence, auquel tous les autres devaient être subordonnés, fut composé en partie de membres nommés par le testament. La Vrillière en fut le secrétaire;

Pontchartrain y entra aussi, mais sans fonctions, et tous les deux sans voix. Le maréchal de Tallard, quoique nommé dans le testament de Louis XIV, ne pouvant se faire employer, allait criant partout qu'il ne lui restait pour son honneur que de se faire écrire le testament sur le dos. Il fut dans la suite admis au conseil de régence.

Le public, touché de la vertu du cardinal de Noailles, et de la persécution qu'il avait éprouvée, applaudit à sa nomination de chef du conseil de conscience.

Le parlement fut flatté de voir d'Aguesseau, Joly de Fleury et l'abbé Pucelle, entrer au même conseil, et Roujault, Goeslard et l'abbé Mingui admis dans celui des affaires de l'intérieur du royaume.

Le père Tellier, nommé confesseur par le codicille de Louis XIV, se voyant sans fonction, attendu l'âge du roi, demanda au régent quelle était sa destination présente. « Cela ne me regarde pas, répondit le prince, adressez-vous à vos supérieurs. »

A peine les conseils allaient-ils s'assembler,

qu'il survint une difficulté dans celui des finances, le seul où il y eût des conseillers d'État. Ceux-ci demandaient la préséance sur le marquis d'Effiat, chevalier des ordres, mais ni titré, ni grand-officier de la couronne. Le régent, après maintes négociations, nomma d'Effiat vice-président du conseil des finances, et les conseillers d'État y acquiescèrent d'autant plus volontiers, qu'ils s'assuraient ainsi la préséance sur tout autre qui, n'étant titré ni grand-officier, deviendrait simple membre du conseil. En effet, lorsqu'une affaire obligeait les conseillers d'État de venir au conseil de régence, ils se plaçaient après les maréchaux de France, au-dessus des autres membres de la régence; et le maître des requêtes rapportait debout.

Le succès des conseillers d'État donna lieu à une prétention des maîtres des requêtes, savoir, de rapporter assis au conseil de régence, à moins que ceux qui n'étaient ni ducs ni grands-officiers, ni conseillers d'État, ne fussent aussi debout. Le régent, toujours embarrassé d'ordonner, souffrit pendant plus d'un an que les chefs ou présidents des autres conseils rapportassent eux-

mêmes les affaires, et la plupart s'en acquittaient fort mal. Le maréchal de Villars écrivait de façon que personne ni lui-même ne pouvaient lire son écriture. Le maréchal d'Estrées s'embrouillait si fort, en rapportant, qu'il rendait souvent l'affaire inintelligible. Cela ne finit qu'à la mort du chancelier Voisin. D'Aguesseau trancha la difficulté, en obligeant les maîtres des requêtes à rapporter debout.

Toutes ces affaires d'étiquette avaient alors de l'importance.

Le maréchal de Villeroi était le chef de représentation du conseil des finances, et n'a jamais été autre chose, quelque poste qu'il ait occupé. Il avait eu une des belles figures qu'on pût montrer dans un bal ou un carrousel; mais c'était un esprit borné qui croyait que sa morgue était du talent.

Le duc, depuis maréchal de Noailles, président de ce même conseil des finances, en était le véritable maître, et donnait principalement sa confiance à Rouillé du Coudrai, honnête homme, spirituel, mais aimant le vin jusqu'à l'ivresse. Un jour qu'en plein conseil, et en présence du

régent, il s'exprimait avec sa liberté ordinaire, le duc de Noailles lui dit : « Monsieur Rouillé, il y a ici de la bouteille.

« — Cela se peut, monsieur le duc, répliqua Rouillé, mais jamais de *pot de vin.* »

Le trait fut d'autant mieux senti, que les Noailles passaient pour ne se pas contraindre sur les affaires ; et Rouillé avait les mains si nettes, qu'une compagnie de traitants lui ayant présenté une liste de leurs associés où il trouva des noms en blanc, il leur en demanda la raison ; ils lui répondirent que c'étaient les places dont il pouvait disposer. « Mais si je partage avec vous, leur dit-il, comment pourrai-je vous faire pendre au cas que vous soyez des fripons? »

Voici le portrait que fait un historien du duc de Noailles : j'aime à le citer, parceque je puis en garantir l'exacte ressemblance. « En décomposant le duc de Noailles, on en aurait fait plusieurs hommes, dont quelques uns auraient eu leur prix. Il avait beaucoup et de toute sorte d'esprit, une éloquence naturelle, flexible et assortie aux différentes matières ; séduisant dans la conversation, prenant le ton de tous ceux à qui

il parlait, et souvent par là, leur faisant adopter ses idées quand ils croyaient lui communiquer les leurs, son imagination vive et fertile était toutefois plus féconde en projets qu'en moyens. Sujet à s'éblouir lui-même, il concevait avec feu, commençait avec chaleur, et quittait subitement la route qu'il suivait, pour prendre celle qui venait la traverser. Il n'avait de suite que pour son intérêt personnel, qu'il ne perdait jamais de vue. Maître alors de lui-même, il paraissait tranquille quand il était le plus agité. Ses connaissances étaient étendues, variées, mais peu profondes. Il accueillait fort les gens de lettres, et s'en servait utilement pour des mémoires. Dévot ou libertin suivant les circonstances, il se fit disgracier en Espagne, en proposant une maîtresse à Philippe V. Il suivit ensuite madame de Maintenon à l'église, et entretint une fille d'Opéra au commencement de la régence, pour être au ton régnant. Le désir de plaire à tous les partis lui fit jouer des rôles embarrassants et souvent ridicules. »

La mère du duc d'Orléans le connaissait bien lorsqu'elle disait : « Les fées furent conviées à

mes couches, et chacune douant mon fils d'un talent, il les eut tous : malheureusent on avait oublié une vieille fée qui arrivant après les autres, dit : « Il aura tous les talents excepté celui d'en faire un bon usage. »

La première impression que la nouvelle régence fit sur les esprits fut favorable au duc d'Orléans ; on parla partout de son affabilité, de son humanité, mais surtout de sa franchise et de sa loyauté. On racontait les campagnes qu'il avait faites, les batailles qu'il avait gagnées et les places qu'il avait prises. On disait qu'il était instruit, et même savant ; les artistes, les gens de lettres, Fontenelle surtout, qui était l'auteur à la mode et donnait le ton à la société, le louaient partout ; la magistrature, ravie d'être appelée à l'administration des affaires, et de pouvoir faire aux rois des remontrances, s'attacha à lui ; mais tout ce qu'il y avait d'austère, de religieux, ou d'hypocrite dans l'ancienne cour, le parti de madame de Maintenon, peu nombreux, mais puissant, les jésuites, le nonce du pape, Saint-Sulpice, tous les molinistes, offensés d'une opinion si générale et si favorable au duc d'Orléans,

le détestaient, et tramaient contre lui des cabales sourdes.

La facilité fut le défaut dominant de ce prince, la source de toutes les erreurs de sa régence et de ses liaisons avec des personnes dangereuses ou méprisables. Il avait donné lui-même à ses favoris le nom de *roués*, épithète équivoque, que les roués expliquaient en disant qu'ils se seraient fait rouer pour lui; mais qu'il expliquait lui-même en ajoutant qu'ils étaient gens bons à être roués.

Les principaux roués étaient le comte de Nocé, fils de son gouverneur. Il avait été élevé avec lui, et le duc d'Orléans l'appelait quelquefois son beau-frère, parcequ'il était aimé de madame de Parabère sa maîtresse. Les autres roués étaient le marquis de La Fare, capitaine de ses gardes, appelé *le Bon Enfant;* le chevalier de Simiane, qui faisait bien des vers, mais qui était encore meilleur buveur; Fargy, jeune homme le plus beau et le mieux fait de son temps, plein de saillies, etc.

Le duc de Brancas avait aussi le titre de roué du régent, quoiqu'il n'eût pas la réputation d'é-

tre galant envers les femmes; le marquis de Broglie en était aussi, et des plus divertissants, par l'esprit et par sa débauche dans tous les genres; le marquis de Canillac et le duc de Saint-Simon, quoique amis intimes du régent, n'étaient pas tout-à-fait au rang des roués, mais ils jouissaient de sa faveur intime, surtout Canillac, que le régent appelait son *mentor*, parcequ'il ne buvait pas beaucoup, et qu'il évitait les excès dans tous les genres; ce qui lui avait fait donner ce titre, avec le brevet de lieutenant de police nocturne, qu'il exerçait quelquefois avec autorité, mais toujours en respectant la conduite du régent, qu'il ne blâmait que par son silence.

La vie ordinaire du régent était de donner une partie du jour aux affaires; mais le soir, il se retirait avec ses maîtresses et ses roués, pour souper, jouer, boire, etc., avec eux, et assaisonner le repas des nouvelles les plus joyeuses et les plus divertissantes de la ville; tous se rendaient vers les neuf heures au Palais-Royal, avec madame de Mouchy, madame de Sabran, la duchesse de Gesvres, et souvent madame de Berry,

fille du régent, qui, jeune encore, était initiée dans tous les secrets de la nuit.

Quelquefois un détachement de filles d'Opéra venait encore égayer la compagnie : on y voyait des comédiens et d'autres personnages, qui, sans être distingués par la naissance, pouvaient y briller par un esprit léger, par des reparties heureuses, ou par leurs talents connus dans la débauche : là on frappait de ridicule tout ce qui tenait aux maximes de la vieille cour, qu'on n'appelait plus que l'*antiquaille ;* de ces soupers enfin tout domestique était exclus pour servir la compagnie : chacun y avait son office; et quand l'heure accoutumée était arrivée, les portes se fermaient, et tout Paris eût-il été en combustion, il n'y avait plus de régent; tout était inaccessible. Il n'y avait alors dans sa compagnie ni princes, ni comédiens, ni maîtresses, ni ton, ni cérémonial; les rangs étaient confondus par une égalité parfaite : celui qui pouvait dire les choses les plus piquantes était le roi; quelquefois même on éteignait les bougies.

Dans ces orgies, le régent apprenait toutes les nouvelles du jour; il y formait, disait-il, son ju-

gement sur les personnages de distinction; et comme il était permis de tout dire, il y étudiait l'opinion publique; mais il y gardait son secret, ne laissant point connaître quel profit il pouvait retirer de cette licence; il y riait lui-même des railleries souvent dirigées contre lui et contre ses maîtresses, qui s'y trouvaient toutes ensemble, et toujours en grand nombre, quand la sultane favorite n'avait point l'art ou les moyens d'expulser les autres.

Personne n'était aussi aimable que le régent dans ces orgies nocturnes, dont il se fit peu à peu une telle habitude, qu'elles furent nécessaires à son bonheur; et quand il n'avait point passé la nuit de cette manière, il l'avait employée à courir avec ses compagnons de débauche. Souvent il allait, comme un simple particulier, dans des sociétés connues par la hardiesse de leurs principes, ou par la facilité de conduite des voluptueux qui la composaient; toutes les compagnies lui étaient bonnes, si l'esprit, les beaux-arts, la littérature, le libertinage y dominaient. Telle était sa vie privée; personne ne peut en parler avec plus de certitude; car j'en

fus souvent le témoin et le complice, quand je me décidai à me présenter à la cour du régent.

J'entrerai dans plus de détails quand j'y jouerai un rôle.

La cour du feu roi avait été si sévère pendant les dernières années du monarque, et madame de Maintenon avait mis tant de cérémonial et de réserve dans les plaisirs, que la jeunesse, délivrée de la gêne, pardonna au régent tous ses excès dans les plaisirs. Je reviens à mes aventures particulières.

CHAPITRE XXIII.

La maréchale de Villars. — Promenade sentimentale.— Déclaration. — Retraite. — Le château d'Armide. — L'anneau. — Confidence d'une princesse négligée. — Supposition. — Réponse franche. — Rencontre. — Rencontre de M. Michelin en grand deuil. — Mort déplorable. — Lettre de madame Renaud. — Lettre de la duchesse ***. — Moment d'humeur noire. — Consolation. — Plaintes d'un rival. — Le maréchale de Villars. — Nouvelles confidences.

Je ne pouvais assister sans douleur au spectacle qu'offrait Paris pendant les premiers jours qui suivirent la mort du roi : j'allai à mon château de Richelieu, et là, ayant appris que la princesse de *** était à la campagne de madame la maréchale de Villars, je n'eus garde d'oublier qu'elle m'avait toujours témoigné beaucoup d'amitié, et mieux encore. Je me rendis donc chez elle, pour mettre à profit sa bonne volonté. Elle était encore belle, elle était aimable, et on pouvait lui donner quelques instants, quand c'é-

tait un moyen de faire en même temps sa cour à la princesse.

Madame la maréchale fut étonnée et charmée de me voir. Elle ne tarissait pas en éloges sur mon amabilité! La princesse de *** ne parut qu'au dîner; je la trouvai encore embellie : elle rougit à mon aspect, et son teint en prit plus d'éclat. J'augurai bien de ce début, et j'épiai le moment de me trouver en tête-à-tête avec elle.

Je l'attendis quelque temps; mais enfin elle descendit seule dans le jardin, et suivit une allée détournée. Je ne tardai point à la joindre. La conversation fut d'abord indifférente; bientôt je sus l'amener sur le chapitre de l'amour, et je fis ma déclaration dans les règles. Cette déclaration fut reçue sans colère. La maréchale, qui ne cessait de dire du bien de moi, avait préparé son cœur à se prévenir favorablement, et je crus pouvoir espérer qu'elle ne serait pas très cruelle. Je me trompais un peu. Si la princesse de *** m'avait paru recevoir favorablement mes vœux, la réflexion lui donna des armes pour résister.

Le lendemain j'eus encore occasion de lui parler sans témoins; déjà je la trouvais deux fois plus

belle; mais se méfiant de ses forces, elle crut qu'il fallait s'éloigner d'un homme qui lui paraissait dangereux. J'appris avec la plus grande peine, le soir même, son départ pour Paris.

C'était une fuite : j'en fus un peu flatté; mais après avoir passé une nuit à gémir de ce départ, qui avait surpris tout le monde, mon premier mouvement fut de retourner à Paris. La maréchale de Villars n'était pas femme à me laisser m'échapper comme cela. Elle ne m'avait pas fait de compliments tout-à-fait désintéressés. Il fallut payer de ma personne l'hospitalité de la châtelaine; et comme il était essentiel de ne pas me brouiller avec elle, pour avoir la liberté de voir la princesse de ***, je restai les huit jours qu'en arrivant à la campagne j'avais promis d'accorder. Le terme expiré, la maréchale, qui était enchantée de moi, voulut le prolonger; mais Renaud quitta enfin le château d'Armide, qui était plus jeune que la maréchale : j'objectai des affaires si pressantes, qu'il ne fut pas possible de me retenir davantage.

Ma première visite à Paris fut chez la duchesse ***. Je ne fus pas si bien servi par le hasard

que la première fois; la princesse de *** n'y était pas. La duchesse était toujours ma meilleure amie; et malgré l'impatience que j'avais d'apprendre des nouvelles de la princesse, je passai quelques moments fort agréables avec elle. J'eus soin d'amener ensuite la conversation où je voulais; j'appris que, s'ennuyant à Paris, la princesse persécutait son mari pour aller passer quelque temps dans une terre qu'ils avaient en Anjou. Je fus contrarié de ce projet; mais je ne tardai point à être rassuré, en apprenant que le mari n'était point assez complaisant pour sortir de Paris. La duchesse me dit aussi que la princesse de *** venait souper chez elle le même jour; et l'invitation qu'elle me fit de m'y rendre, comme on peut bien le croire, ne fut pas refusée.

Ma présence produisit le même effet sur la princesse; elle rougit encore en me voyant : la conversation fut très gaie, et le désir de plaire me fit avoir recours à tous les moyens d'être aimable. Je réussis assez bien; je fixai l'attention de la compagnie, et je vis que la princesse était charmée des éloges que je recevais. On jouit

de la gloire de ce qu'on aime. La duchesse ***, elle-même, paraissait regretter son système platonien ; et je suis bien certain que si j'avais été seul avec elle, Platon aurait eu tort ce jour-là.

Je pris en badinant la main de la princesse de ***, et je lui dérobai un anneau qu'elle portait ; son regard fut d'abord un peu sévère ; mais bientôt l'indulgence l'adoucit. Je lui serrai la main, je mis en usage toutes les petites ressources de l'amour, et je lui demandai tout bas la permission d'aller la voir ; son silence fut pris pour une permission, et j'en usai le lendemain.

La maréchale de Villars m'avait écrit, et m'engageait d'aller chez la princesse de ***, à qui elle écrivait en même temps, pour la presser de retourner à sa campagne. On peut juger combien cette commission me fut agréable. Le prince de *** était venu dans l'appartement de sa femme, pour savoir de ses nouvelles, selon son usage quotidien. Il l'embrassa trois ou quatre fois devant moi, en me disant : « Vous voyez mon Hortense, c'est mon trésor. » Mais son air était si glacé, que je n'en fus pas jaloux. Il portait l'ennui peint sur son visage et dans ses ac-

tions. Bien fait, et d'une taille avantageuse, il avait rarement la tournure qu'il devait avoir; son moral vaporeux, misanthrope, indéfinissable, influait sur son physique.

Je communiquai la lettre de la maréchale, et aussitôt le mari s'écria : « Eh bien ! il faut partir. Vous désirez, ma petite amie, aller à la campagne : voilà une occasion dont il faut profiter; c'est mon avis... » Ce fut le mien aussi; et le prince de ***, qui ne faisait pas des visites très longues à sa femme, nous laissa le soin de fixer entre nous le jour du départ.

Je témoignai à la princesse de *** le plus grand empressement de l'accompagner chez la maréchale; mais elle fut très réservée, et me dit qu'elle ne croyait pas pouvoir profiter sitôt de son invitation. Elle mit une adresse infinie à éviter le moindre mot qui pût ramener la conversation sur le chapitre des confidences. J'affectai de montrer son anneau que j'avais mis à mon doigt; mais elle n'eut garde d'y faire attention, et il lui vint une visite sans que j'eusse pu lui parler de mon amour que très légèrement.

J'allai huit jours de suite chez la duchesse ***,

sans y rencontrer ma princesse. La duchesse *** paraissait me savoir gré de cette assiduité ; mais si elle était contente, je ne l'étais guère. Je m'étais présenté plusieurs fois à la porte de la princesse de ***, et on m'avait toujours dit qu'elle était sortie. Je vis bien qu'elle me fuyait : j'en conlcus que j'étais aimé, et qu'il fallait attendre patiemment une circonstance favorable.

La duchesse ***, qui m'avait déjà rendu plusieurs services sans le savoir, fut encore aussi officieuse dans ce moment-là. Inquiète de ne pas voir son amie, elle courut chez elle, et, sans recevoir ses excuses, elle l'emmena souper avec elle. J'avais contracté l'habitude d'aller les soirs chez la duchesse ***, et je fus bien agréablement surpris d'y rencontrer celle que je cherchais si inutilement. Nous n'étions que trois : la duchesse *** était disposée à s'attendrir, et avoua à son amie qu'elle était instruite de ses chagrins. Nous la plaignîmes tous deux ; en vain s'obstina-t-elle pendant quelque temps à nous les cacher, elle finit par nous avouer ce que madame de Luynes nous avait déjà dit.

On ne peut se peindre mon plaisir d'entendre une femme que j'aimais, entrer en rougissant dans les petits détails de ses peines domestiques. Quand elle s'arrêtait, elle était encouragée par la duchesse *** à continuer son récit. Je vis qu'elle aimait encore son mari; mais que ses torts prolongés devaient nécessairement entraîner la chute de sa moitié. Je la regardais avec la persuasion que tout ce que je voyais, et ce qui échappait à mes regards, serait bientôt en ma possession. Je connaissais assez les femmes pour savoir qu'on doit tout attendre d'elles quand on est assez adroit pour profiter de leurs passions les plus douces, la vengeance et l'attrait du plaisir.

Une fois que je fus devenu confident, la consigne qui me faisait fermer la porte de la princesse de *** fut levée. J'allais souvent la voir, et je la plaignais de bonne foi d'être à un mari qui ne savait pas mieux apprécier son mérite.

« Monsieur le duc, me dit-elle, permettez-moi de vous dire que vous êtes bien désintéressé en accusant le prince. Ne vous faites-vous pas votre procès à vous-même? N'est-il pas vrai que ma-

dame de Richelieu est bien négligée par vous?

» — Ah! madame, répondis-je, si madame de Richelieu vous ressemblait, combien je m'estimerais heureux d'avoir des droits sur elle! combien il m'eût été doux de vous rencontrer dans un temps où vous et moi nous étions encore libres!... »

Je pensais ce que je disais : je vis dans les yeux de la princesse que j'étais éloquent.

« Mais, monsieur le duc, dit-elle en cherchant à parlementer sans trop se l'avouer à elle-même, que feriez-vous si, sous prétexte que vous ne l'aimez pas, madame de Richelieu...

» — En écoutait un autre, voulez-vous dire?

» — Hé bien, que feriez-vous?

» — Je suis trop juste pour m'en formaliser.

» — Dites-vous bien la vérité?

» — Je vous le jure. »

Et je la disais comme je le prouverai plus tard.

La princesse s'était placée sur un mauvais terrain; elle le sentit, et rentra dans les généralités de l'amour. J'en revenais toujours, moi, aux applications directes. La persuasion entrait dans son cœur : elle me taisait encore qu'elle m'ai-

mait; mais ses yeux étaient plus indiscrets, j'y vis le bonheur qui m'attendait.

La maréchale de Villars vint elle-même à Paris, et emmena avec elle la princesse de ***; il avait fallu lui promettre de retourner à sa campagne. J'avais promis comme contraint, ignorant si la princesse voudrait être de la partie; mais quand j'appris son départ, je fus bientôt prêt.

La veille au soir du jour où je devais partir, je rencontrai le bonhomme Michelin qui passa près de ma voiture. Il était en grand deuil; un mouvement involontaire me fit tirer le cordon pour arrêter. J'appris qu'il y avait trois jours que sa femme était enterrée. Cet homme versa un torrent de larmes en me parlant. J'étais ému, et malgré moi je sentis couler mes pleurs. Trouvant le lieu peu favorable pour s'expliquer, je le fis monter dans mon carrosse, après lui avoir demandé s'il pouvait venir un instant chez moi. Nous y fûmes bientôt rendus, et là le bon marchand se mit à sangloter plus que jamais.

Quand sa douleur un peu calmée lui permit

d'articuler ses paroles, il me dit qu'il avait perdu la plus sage et la plus respectable des femmes. «Vous savez bien, monsieur le duc, que quand vous êtes venu chez moi, je vous avais fait remarquer le chagrin de ma femme ; ce chagrin n'a fait qu'augmenter; en vain j'ai cherché les occasions de la distraire; tout a été inutile. Voyez, monsieur le duc, ce que c'est que de nous, continua-t-il, comme la maladie nous ôte tout jugement ! Cette pauvre femme qui était la douceur, la vertu même, m'a demandé pardon avant de mourir, comme si elle m'eût offensé !»

J'aurais pu m'amuser de la bonhomie conjugale de ce pauvre bourgeois, si j'avais été moins ému : mais je l'étais réellement de la mort de la pauvre madame Michelin. Je craignais bien d'en être l'auteur, et j'éprouvais un reproche intérieur qui me mit mal à mon aise. « Monsieur Michelin, lui dis-je, vous me faites un vrai chagrin ! »

M. Michelin m'apprit, en continuant son récit, qu'il avait mené sa femme à Saint-Cloud pour la dissiper; que n'ayant pu avoir de voiture pour revenir, elle avait fait une partie du

chemin à pied ; qu'ayant eu froid, elle avait pris une fluxion de poitrine, et, faible et malade depuis long-temps, elle n'avait pu y résister. « Monsieur le duc, reprit-il, la pauvre femme avait un ver rongeur qui la minait depuis long-temps, mais je n'ai pu savoir ce que c'était. »

Cet homme se perdit en raisonnements pour deviner la cause des peines de sa femme. Pour moi, je ne les connaissais que trop bien : je le quittai avec un vrai déchirement de cœur.

Je reçus le même soir la lettre suivante de madame Renaud, qui m'apprenait la mort de son amie. Je vais la transcrire, moins les fautes d'orthographe, que mon secrétaire a fait disparaître de la copie que j'en ai gardée.

« MONSIEUR LE DUC,

» Une bonne femme, qui n'a commis d'autre » faute, ainsi que celle qui vous écrit, que de » vous trop aimer, est morte il y a trois jours entre » mes bras. Votre manière d'agir envers elle lui » a bien fait faire son purgatoire en ce monde ci : » aussi, je crois bien fermement que la pauvre » défunte est en paradis, où elle m'a bien promis

» de prier Dieu pour vous et pour moi, car vous » saurez que, tout en pleurant les péchés que » vous lui avez fait faire, elle pensait encore à » vous. Elle m'a chargée de vous écrire qu'il fal- » fait vous convertir, parceque, non seulement » vous aviez vos péchés à expier, mais encore ceux » des autres.

» Elle m'a bien dit qu'elle vous pardonnait; » ainsi vous aurez cela de moins sur votre con- » science. Pour moi j'ai été si troublée, que je » n'ai pu vous mander plus tôt ce dont j'ai été » chargée pour vous par les dernières volontés de » madame Michelin. Elle a fait la plus belle mort » qu'il soit possible de voir, et si vous en aviez été » le témoin, cela vous aurait percé le cœur. Elle » demandait pardon à tout le monde. Quand » nous étions seules, elle me parlait continuelle- » ment de vous, et elle pleurait sa faiblesse, qui » est, hélas! la mienne. Elle m'a bien recommandé » de vous dire de faire un retour sur vous-même, » parcequ'on ne sait pas, comme vous voyez par » elle, qui meurt et qui vit. Elle m'a aussi fait » promettre de ne plus vous voir, pour ne pas » exposer mon salut. Cependant, si vous vouliez

» être sage, cela n'empêcherait pas que je vous » offrisse à déjeuner, pour causer ensemble de » cette bonne amie, qui est morte comme une » sainte.

» Je suis, etc. »

Je n'étais pas d'humeur à accepter cette proposition, et je fis réponse que j'étais trop désolé de la nouvelle que j'apprenais pour retourner dans une maison où tout me rappellerait un triste souvenir : j'engageais madame Renaud à tenir parole à madame Michelin, et à exécuter les dernières volontés de son amie.

Le malheur de madame Michelin me rappela une lettre de la duchesse *** qui me l'avait en quelque sorte prédit : comme cette lettre peint à merveille le cœur de cette amie généreuse, j'aime à la citer ici : je la relus ce jour-là, ce fut mon châtiment.

« Mon cher duc,

» Vous croyez donc vous être bien vengé en étant » venu me raconter avec exaltation votre aventure » indécente avec madame Michelin et cette autre » femme que vous honorez en même temps? En

» vérité, mon cher duc, malgré toute mon in-
» dulgence pour vous, je suis tentée de vous
» gronder. Vous croyez m'avoir bien peinée par
» le tableau de vos plaisirs; je ne peux les envier :
» je n'en trouve point quand le cœur n'est pas de
» la partie. Je suis honteuse pour vous que vous
» mettiez votre gloire à tenir une conduite aussi
» irrégulière. Un galant homme peut-il faire son
» bonheur de préparer des tourments à des êtres
» faibles qui l'aiment de bonne foi! Vous êtes
» très jeune, mon ami, et je crains que vous ne
» preniez l'habitude de tout rapporter à vous. Un
» homme qui voit toutes les femmes comme des
» victimes offertes à ses caprices, qui les prend
» et les abandonne à volonté, qui ne forme de
» liaisons qu'autant qu'elles peuvent contribuer
» à son avancement ou à ses plaisirs, devient le
» fléau de la société, et n'est pas digne d'appré-
» cier la véritable amitié. Je serais bien fâchée
» qu'un jour vous ne connussiez pas le prix de la
» mienne; elle sera toujours prête à se sacrifier
» pour vous : mais en même temps elle ne vous
» cachera pas la vérité.

» Vous voilà donc bien glorieux de faire deux

» victimes dans la même maison! Je ne connais
» point l'amie de madame Michelin; je ne puis
» vous en parler : mais pour cette dernière, je
» ne puis m'empêcher de vous dire que vous lui
» préparez des peines infinies; le peu de temps que
» j'ai eu occasion de la voir m'a suffi pour la juger.
» C'est une femme tendre qui, égarée par l'amour,
» lui sacrifie ses principes de vertu et de religion.
» Déchirée par le remords, elle le sent évanouir
» auprès de vous : la vanité la console quelquefois
» de tout ce qu'elle a perdu; elle est honorée
» d'avoir un duc dans ses fers; mais quand l'illu-
» sion disparaîtra, quand elle verra qu'elle a tout
» fait pour un homme qui l'abandonne sans lui
» tenir le plus petit compte de ses sacrifices, le
» repentir sera d'autant plus fort que, n'étant
» distraite par rien, sa faute lui apparaîtra dans
» toute son étendue. Elle sera effrayée du préci-
» pice dans lequel elle sera tombée; la crainte
» de la colère du ciel et des reproches des hom-
» mes, le chagrin de se voir trahie, tout empoi-
» sonnera ses jours, ou les abrègera : ce sera
» votre ouvrage.

» Je m'intéresse malgré moi à cette femme :

» elle a pour vous les mêmes sentiments que
» j'avais ; et puisque enfin je ne puis être assez
» heureuse pour être la femme faite pour vous
» fixer, au moins que ce soit elle; je crois que vous
» ne pouvez pas mieux choisir. Candeur, honnê-
» teté, sensibilité, tout se trouve en elle ; rendez-
» la heureuse, et faites-moi voir que vous rendez
» justice aux meilleures qualités. »

Heureusement que, par caractère, mes réflexions les plus amères sont les plus faciles à bannir de mon esprit. Néanmoins je passai cette soirée assez tristement : mais pour mieux fuir mes idées noires, j'allai chez la duchesse ***, où je trouvai Gontault. Il ne fut question que du voyage de la princesse de ***, et le plaisir d'entendre parler d'elle me rendit bientôt ma belle humeur (1).

La duchesse *** plaisanta beaucoup Gontault

(1) C'est sur les amours de madame Michelin et du duc de Richelieu que M. Alexandre Duval a composé, de société avec Monvel, la pièce intitulée *La jeunesse du duc de Richelieu*, ou *le Lovelace français*. Ce drame en cinq actes fut représenté pour la première fois en 1796. Il a évidemment été calqué par les auteurs du drame plus moderne de *Rochester*. (*Id.* éd.)

de l'intérêt qu'il témoignait pour son amie; il ne s'en cacha pas, convint qu'il en était fort amoureux, et qu'il donnerait tout au monde pour lui plaire. Je voulus savoir s'il était bien avancé avec elle; mais sa réponse me prouva qu'il n'était pas écouté : je m'en réjouis charitablement. Quel bonheur en amour quand on entend les plaintes de ses rivaux!

Je fus reçu à la campagne comme je m'y attendais, c'est-à-dire très bien; la maréchale fut d'une gaieté folle. La princesse de *** témoignait une gaieté douce, qui formait un contraste bien plus intéressant à mes yeux. La maréchale me parla tout bas à souper. « Monsieur le duc, vous ne vous coucherez pas, dit-elle, sans venir causer dans ma chambre quelques instants avec moi. »

Je parus très empressé à lui obéir, et dans le fond du cœur j'enrageai un peu, car c'était à la princesse que j'avais projeté de rendre une visite.

Le lendemain matin je fus dédommagé; je vis sortir celle-ci pour aller se promener dans un bois charmant qui était à cent pas du château,

et l'amour guida bien vite mes pas du même côté. Elle entendit marcher derrière elle, et s'arrêta en me voyant. Je lui pris la main, que je baisai. Je lui témoignai le plaisir que j'avais de la revoir, et elle fut assez vraie pour ne pas me cacher le sien. Une heure se passa délicieusement à raisonner et à déraisonner sur l'amour; ses yeux se mouillaient de ces larmes délicieuses que les premières émotions de ce sentiment font répandre : nous parlâmes de son mari, et en la contemplant amoureusement, je l'assurai qu'il était incroyable qu'il pût la négliger. « Il n'a donc les yeux de personne ! » m'écriai-je. La princesse de *** entra avec moi dans les détails les plus intéressants. Elle me parla de la conduite du prince dans son intérieur, et des ménagements qu'elle gardait avec lui pour ne pas troubler sa tranquillité. « Un soir, me dit-elle, lassée d'avoir entendu pendant deux jours le prince soupirer, et de le trouver plus triste qu'à l'ordinaire, je m'étais hasardée de lui demander ce qu'il avait. Ne recevant aucune réponse, j'avais ajouté qu'il ne m'aimait pas. Ce mot fit sortir le prince de sa léthargie.

« Je n'aime point mon Hortense ! ô ciel ! elle le croit ! s'écria-t-il ; que je suis malheureux ! C'en est fait, voilà ma tranquillité perdue ! Je fais son malheur, je le sais; je ne m'en consolerai jamais. »

» Je fus obligée de calmer l'agitation qu'il affectait, en l'assurant que je n'avais fait qu'un badinage : je me jetai dans ses bras, et je m'attendais que le dénouement de cette scène serait heureux pour nous ; mais, monsieur le duc, vous savez mieux que moi qu'une scène de comédie coûte peu aux maris comme le prince et vous. Celle-ci n'eut pas le dénouement que j'aurais pu attendre. »

Cette confidence me ravit : jamais une femme ne révèle ses affronts que pour demander vengeance : c'est un instinct de sa nature. Je répondis d'abord par un sourire de mépris qui s'adressait au prince ; et par mes hommages empressés, par mes protestations, je cherchai à persuader à la princesse qu'une femme comme elle devait doublement s'offenser de tant de froideur. En maudissant ce mari ridicule, je me sentais plus volontiers prêt à le bénir de grand cœur. Com-

bien j'allais devoir à son indifférence! Nous nous séparâmes très contents la princesse et moi ; mais elle me pria de ne pas lui marquer une indiscrète préférence, pour éviter tous les propos.

CHAPITRE XXIV.

Conversations nocturnes. — Je suis toujours l'aide-de-camp du maréchal de Villars. — Maladie feinte. — Alarmes sur ma santé. — Aversion pour les médecins. — Je suis condamné à avaler un calmant. — La diète et l'appétit. — Promesse d'un rendez-vous. — Nuit de convalescent. — Voyage en tête-à-tête. — Retour à Paris. — Accueil du régent. — Ma vengeance. — Une danseuse entretenue. — Le mercure Dubois chez Julie. — Impertinence de cet abbé. — Couronne du duc d'Orléans.

Cependant je payais généreusement mon écot à la maréchale de Villars. Elle aimait singulièrement ma conversation en tête-à-tête : j'étais tenu d'aller chaque soir causer avec elle; je ne savais plus comment discontinuer, moi qui me dégoûtais si vite de tout ce qui ressemblait à une habitude. Que faisait donc le maréchal, lui jadis si jaloux? Qu'il m'aurait rendu service de venir me défendre d'exercer mes anciennes fonctions d'aide-de-camp auprès de sa femme! mais le

maréchal était nommé membre du conseil de la régence, la politique absorbait toute son attention à Paris. Par bonheur ce n'était pas ici une suite de notre bataille de Denain; je pouvais feindre une maladie sans passer pour poltron. Je résolus donc de contrefaire le malade; mais ce qui m'effrayait, c'était le régime à suivre pour bien jouer mon rôle... La diète allait m'être commandée : j'avais horreur de la diète. J'ordonnai à mon valet de chambre de faire secrètement quelques provisions de siége, et me mettant au lit, je méditai tranquillement sur les moyens de ne pas me lever le lendemain.

Le lendemain matin, mon valet de chambre publia dans le château que j'avais passé une mauvaise nuit, et que j'étais très malade. L'alarme fut bientôt répandue. « Ce pauvre duc! s'écrièrent toutes les dames, qui nous amusera? »

La maréchale accourut la première, et il fallut subir l'inconvénient d'être plaint et soigné; elle amenait avec elle son chirurgien. Je me plaignis d'une colique d'estomac affreuse; l'Esculape me trouvait sans fièvre; mais comme il faut qu'un

docteur ordonne toujours quelque chose, je fus condamné à avaler des calmants Je faisais des contorsions pour mieux jouer mon rôle : on était surpris de ne pas me trouver plus changé ; mais la bonne maréchale me croyant déjà mort, disait que le mal n'avait pas encore eu le temps d'altérer mes traits. Elle voulut me faire prendre elle-même une potion. Je m'en défendis en vain.

« Ah ! monsieur le duc, que vous êtes mauvais malade !

» — Madame, j'avoue que mon père m'a légué son aversion pour les médecins : pardon, docteur; mais on n'est pas pour rien le fils de son père !

» — Du tout, monsieur le duc ! dites des médecins tout le mal qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez vous guérir...

» — Allons, mon cher duc, dit la maréchale, je vous en prie, buvez par amitié pour moi ! »

Des larmes, des prières, me firent céder, et j'avalai bien à contre-cœur le breuvage qui m'était si peu nécessaire.

J'allais prier les dames qui étaient dans ma chambre de se retirer, quand celle pour qui je jouais cette comédie arriva. Je me gardai bien

de marquer le désir que j'avais d'être seul. Elle s'approcha de mon lit avec l'air de la plus tendre inquiétude, et me prit la main qu'elle serra; ses yeux se fixèrent sur moi, et jamais il n'en fut de plus éloquents. Quel charme dans ces yeux! je crois que si ma maladie eût été réelle, il y avait dans ces regards de quoi me rendre la santé.

Enfin la maréchale elle-même dit qu'il fallait me laisser tranquille : « Il y a trop de monde ici, cela doit fatiguer notre malade. Sortons, mesdames; la chose dont il a le plus besoin est le repos. »

La princesse de *** eut l'air de s'arracher plutôt que de s'éloigner naturellement de moi; son visage exprimait l'agitation de son âme lorsqu'elle sortit. La maréchale seule voulut s'établir près de mon lit : « Mon cher duc, dit-elle, je veux être votre garde. »

Ce n'était pas mon compte, et j'eus grand soin de m'opposer à cet excès de zèle. « Je vous conjure, madame, lui dis-je, de ne pas vous sacrifier pour moi. Votre santé m'est plus précieuse que la mienne! »

J'eus bien de la peine à la déterminer à se retirer; il fallut les plus vives instances, et la menacer de me lever si elle persistait plus longtemps.

Quand elle fut partie, je fis jeter tout ce qui avait été préparé pour moi, et qu'on m'avait bien recommandé de prendre. Je me mis à écrire, et j'ordonnai à mon valet de chambre de ne laisser entrer que le chirurgien et la princesse de ***; et puis quand celle-ci serait chez moi, de garder soigneusement l'antichambre pour dire à tout le monde que je dormais.

La maréchale vint plusieurs fois, et ne pouvant entrer, elle envoya le chirurgien, à qui je prescrivis d'annoncer que j'avais le plus grand besoin de tranquillité. A chaque instant mon valet de chambre était obligé de répondre à tous les gens du château qui demandaient de mes nouvelles; mais la princesse de *** ne paraissait pas; elle avait seulement envoyé, ce qui ne me suffisait pas.

Les provisions que mon valet de chambre avait préparées me devinrent très nécessaires; car je crois n'avoir jamais eu plus d'appétit que ce

jour-là. Je fis un très bon repas, sans apprêt, sans abondance de mets; mais le danger de la diète auquel je m'exposais me donnait un appétit extraordinaire.

Sur le soir, la princesse vint demander elle-même comment je me portais. Elle hésita pour entrer, de peur de me déranger; la leçon était faite, de manière que mon valet de chambre eut grand soin de la déterminer à me rendre visite. Il l'annonça : j'étais sur mon lit, et je fis signe à Raffé de faire sentinelle.

Elle tremblait, et sa timidité avait un charme inexprimable pour moi. L'intérêt qu'elle me témoigna était si vrai, si délicieux, que j'oubliai mon rôle de malade.

« Ah! madame, lui dis-je, votre présence a dissipé tout mon mal.

» — Monsieur le duc, soyez plus calme, cela pourrait s'aggraver.

» — Non, non, madame, vous êtes mon médecin, et vous venez de me guérir.

» — Ah! monsieur le duc, que faites-vous? »

Ce que je faisais, je la prenais dans mes bras; elle voulut se défendre, mais malgré elle je l'en-

trainai vers le lit. « Voilà donc, lui dis-je, la divinité négligée par un mari qui n'en connaît pas le prix! Quels yeux! un seul sourire de ces yeux vaut le bonheur le plus doux. Quelle bouche et quel son de voix! Votre mari est un barbare, madame. Quelle jolie main! » En même temps je la couvris de baisers. « Quels bras! Peut-on ne pas presser contre son cœur une taille aussi déliée? »

Son cœur palpitait, le mien était agité : quand la princesse voulut me répondre, je lui imposai silence.

« Doucement, lui dis-je, mon valet de chambre pourrait nous entendre.

» — Grand Dieu! monsieur le duc, mais votre maladie?

» — Madame, c'était une feinte. »

Je le lui prouvai.

« Quoi donc! c'était un piége?

» — Oui, madame, un piége, mais un piége que vous devez pardonner à l'amour le plus tendre. »

La princesse me le pardonna. Bien plus, je demandai un rendez-vous plus précieux en

core dans la chambre même de la princesse

« Ma porte est toujours fermée, me dit-elle.

» — Bon, vous la laisserez ouverte ce soir.

» — Je ne vous le promets pas.

» — Mais vous ne dites pas non.

» — Que dirait-on si on vous rencontrait sur l'escalier ?

» — On appellerait le docteur, qui dirait que c'est la fièvre.

» — Vous avez réponse à tout.

» — C'est que je suis bien amoureux.

» — Dites bien malade.

» — C'est peut-être la même chose.

» — Par pitié, vous ne me laisserez pas me morfondre à votre porte ?

» — Par pitié, restez dans votre chambre.

» — J'en préfère une autre.

» — Chacun la sienne, j'espère !

» — Toutes celles de ce château sont si larges, qu'on y peut dormir deux ensemble...

» — Je vous préviens que la mienne n'est que pour moi.

» — Nous verrons.

» — Adieu.

» — Adieu. »

Aussitôt qu'elle fut sortie, mon valet de chambre eut ordre d'introduire tous ceux qui se présenteraient; en moins d'une heure j'eus presque toute la société du château réunie dans ma chambre. On me trouva beaucoup mieux, et la maréchale l'attribua au repos que je venais de prendre. Je dis que j'étais très faible, et que je croyais bien qu'il me faudrait quelques jours pour me rétablir complètement.

Que se passa-t-il cette nuit? A peine fus-je seul, que je me levai et pris le corridor qui conduisait à la chambre de la princesse. Je frappai, on n'ouvrit pas; mais je m'aperçus que c'était parceque la porte était ouverte. Cette nuit entendit des serments qui auraient dû réveiller le prince de ***, si loin qu'il fût, tant il y était intéressé personnellement. Le lendemain matin j'étais rentré dans ma chambre.

La maréchale vint de bonne heure s'informer elle-même de ma santé; et comme mon voyage de la nuit m'avait rendu un peu pâle, elle s'écria qu'on voyait à ma figure combien j'avais souffert! Elle m'engagea à garder la chambre. Mal-

heureusement mes provisions n'avaient point été renouvelées, et j'éprouvais une faim de convalescent.

La princesse de *** vint avec les autres dames savoir de mes nouvelles, et je profitai d'un moment où elle seule pouvait m'entendre pour la prier de chercher les moyens de réparer mes forces.

« Si vous avez à vous plaindre de moi, lui dis-je, l'occasion est belle pour vous venger. Je compte sur vous seule pour me donner à manger.

» — Vous n'êtes donc plus malade? répondit-elle malicieusement.

» — Je serais perdu si vous décidiez que je le suis; car vous êtes mon médecin, et savez seule ce qu'il en est.

» — Je réponds de vous.

» — Hé bien, ne tardez pas à me faire rompre le jeûne. »

Elle sourit et se retira.

Elle revint peu de temps après, quand les visites furent finies, avec tout ce qui m'était nécessaire; et ce léger repas, préparé des mains de la beauté, m'en parut mille fois plus délicieux.

Elle s'échappa dans la journée pour me rendre

visite à l'insu de tout le monde, et je lui proposai un second rendez-vous pour la nuit.

« Non, non, dit-elle, ou je vous remets à la diète.

» — Hé bien, j'y consens, mais que votre chambre soit pour moi la tour d'Ugolin.»

Ciel ! que la princesse était bonne ! Je trouvai dans sa chambre un poulet froid et une excellente bouteille de vin vieux, qu'elle voulut me voir dévorer et boire avant toute explication. L'explication vint ensuite, et j'aurais été sans excuse si je n'avais prouvé à la princesse que je savais être reconnaissant.

« Ah ! lui dis-je, vous n'avez pas voulu que votre chambre fût la tour d'Ugolin ; vous en avez fait l'Olympe ; j'y trouve Vénus avec tous ses charmes, c'est vous : Hébé avec son ambroisie, c'est encore vous, avec ce vin vieux que me verse votre jolie main.

» — Seigneur Jupiter, reprit-elle en m'interrompant, si ce pauvre poulet est votre aigle, vous êtes bien barbare pour lui. »

Nous rîmes de bon cœur de ces folies, et le lendemain arriva.

Ma princesse partait ce même jour pour Paris, et j'eus grand soin de descendre dans le salon avant que l'on vînt me faire aucune visite. J'annonçai que, me portant beaucoup mieux, j'allais retourner chez moi, où peut-être mon médecin me purgerait. La maréchale voulut s'opposer à mon départ; mais me voyant déterminé à partir, elle me dit qu'il fallait au moins de la compagnie à un malade, et que la princesse de *** ne refuserait sûrement pas de me donner une place dans sa voiture, au lieu de me laisser aller seul dans la mienne.

Je n'avais osé le proposer, de crainte d'éveiller le soupçon, mais l'excellente maréchale leva tous les obstacles, bien persuadée qu'elle confiait un convalescent à la sagesse même. Je fis bien des façons, affectant de ne pas vouloir gêner la princesse; mais l'amour l'avait rendue déjà grande comédienne : « Monsieur le duc, me dit-elle, un ami malade ne saurait être à charge à la véritable amitié. »

La maréchale fit bien mieux encore; elle décidait en souveraine avec ses hôtes : « Mademoiselle, dit-elle à la femme de chambre de la

princesse, vous serez dans le carrosse du duc avec son valet de chambre, afin que monsieur le duc soit moins gêné dans le carrosse de la princesse. »

Arrangement admirable auquel il fallut bien consentir, puisque la maréchale l'exigeait.

Quel heureux voyage de la campagne jusqu'à Paris ! Deux amants qui font un séjour de quelques heures seulement dans le même carrosse ont le temps de s'aimer, de se brouiller dix fois, et de s'aimer encore : la familiarité la plus intime s'établit dans cet espace étroit, qui devient le monde entier pour ceux qu'il renferme.

Arrivés à Paris, je me regardai comme si assuré du cœur de la princesse, que, selon mon usage, je crus qu'elle pouvait braver la comparaison avec toute autre maîtresse : la duchesse *** me félicita de ma nouvelle conquête, et je lui avouai tout mon bonheur. Mais elle me conseilla, après avoir reçu mes confidences de cœur, de ne pas négliger plus long-temps le régent. Je me présentai à ce prince ; je m'aperçus qu'il y avait presque de la

froideur dans son accueil : je m'en vengeai d'abord par quelques épigrammes; mais je jurai que Son Altesse Royale ne tarderait pas à faire attention à moi.

Je me promis bien de ne pas garder rancune aux princesses de sa famille, et d'être plus heureux avec elles qu'avec la duchesse de Bourgogne. Mais d'abord je voulus, chemin faisant, inquiéter le régent dans ses propres amours.

La petite Julie, danseuse, venait de succéder à la Florence ; je commençai par elle. Je fus bientôt admis dans son salon; et dès le premier jour j'y rencontrai ce cuistre de Dubois, l'agent secret, le Mercure de son maître, qui, me flairant d'un air fripon et insolent avec sa figure de fouine, osa me dire :

« Convenez, monsieur le duc, que vous venez ici en bonne fortune.

» — Monsieur l'abbé, y viendriez-vous pour le même objet?

» — Oui, monsieur le duc ; car je n'ai rien de caché pour vous.

» — Hé bien, monsieur l'abbé, pour vous

payer en même monnaie, je vous dirai que vous avez deviné.

» — Pardon, monsieur le duc; mais nous sommes les premiers en date.

» — Tant pis pour vous, monsieur l'abbé; vous serez les premiers congédiés.

» — Mais la possession fait titre, et non seulement la dame est à nous, mais encore la maison; car je viens pour payer le loyer.

» — Fort bien : je ne paie, moi, que de ma personne; et je bénis le ciel, quand de grands seigneurs comme vous, monsieur l'abbé, veulent bien se charger des autres dépenses.

» — Doucement, monsieur le duc, nous payons des deux manières.

» — C'est trop de charges à la fois; contentez-vous de la plus importante.

» — Oh! nous sommes fort exigeants : *tout ou rien* est notre devise : mademoiselle Julie nous coûte deux mille livres par mois, rien que pour sa table.

» — Je suis ravi de savoir qu'il y a ici bon ordinaire.

» — Mais nous n'invitons pas souvent.

» — Hé bien, ce sera moi qui vous inviterai.

» — Bien votre serviteur : voici mademoiselle Julie à qui je vais soumettre le cas.

» — Monsieur l'abbé, vous ne lui soumettrez que vos comptes, s'il vous plaît; si vous soufflez un mot de notre entretien, vous pourriez bien sortir par la fenêtre.

» — Monsieur le duc, j'y entre quelquefois quand la porte est fermée; voilà tout. »

J'aurais peut-être traité encore plus cavalièrement M. Dubois si la Julie n'était survenue; mais il n'y perdit rien. Quelques jours après j'étais le maître de la maison, et je fis jeter ce polisson d'abbé à la porte, un matin qu'il s'était permis de venir faire ses messages de trop bonne heure. Il s'en souvint quand il fut question de la conspiration de Cellamare.

Julie était déjà oubliée, qu'elle s'avisa de me retenir : tout l'argent du duc d'Orléans passait en inventions nouvelles pour me captiver; mais je réservais toutes mes assiduités pour trois princesses, sans compter la mienne, mademoiselle de Charolais, mademoiselle de Valois et la duchesse de Berry, en attendant que le régent

m'eût fourni l'occasion, par un autre choix, de lui faire porter la seule couronne qu'il ait pu jamais avoir, quoiqu'il n'y eût qu'un enfant frêle et mourant entre lui et le trône de Louis XIV.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME PREMIER.

CHAP. I. — Ma naissance. — Mon grand oncle. — Mon père. — Le défi. — Le lavement. — Ma mère. — Mon berceau. — Ma première dette envers les femmes. — Mon parrain. — Ma marraine. — Mes vices précoces. — Mon éducation. — Une belle-mère économe. — Ma présentation à la cour. — Louis XIV à soixante-douze ans. — Histoire de ses premières amours. — La Beauvais. — Bontems. — Impartialité du roi dans ses faveurs. — Mademoiselle des OEillets. — Madame de Ludres. — Madame de Montespan. — La Vallière. — Madame de Fontanges. — Madame de Soubise. — Madame de Maintenon, etc..... 1

CHAP. II. — Portrait de ma marraine. — Enfantillages. — Protection de madame de Maintenon. — Sagesse par étiquette. — Lettre de madame de Maintenon. — Projet de mariage. — Habit de marâtre. — Danse. — Timidité corrigée. — J'écoute aux portes. — Je suis découvert. — Baiser par autorisation maritale. — Utilité de la présence d'esprit..... 23

CHAP. III. — Une duchesse à principes. — Ma fatuité. — Consolations. — Puissance des larmes. — Je suis déclaré dangereux. — La duchesse à la campagne. — Espièglerie. — L'incendie. — L'eau. — Le tapage. — Costume d'Adam. — Le lit. — Le déshabillé. — Vengeance nocturne. — Embarras..... 40

CHAP. IV. — Excès d'attachement d'une soubrette. — Fuite. — Aventure. — Sommeil. — Aveu allégorique. — Pied blessé. — Fausse clef. — Inconstance..... 56

CHAP. V. — Le comte de Chinon. — Sermons paternels. — Com-

paraison avec César. —Je deviens mari honoraire. — Ma belle-mère me fait la cour. — La duchesse de Bourgogne. — L'orage gronde. — Je suis mis à la Bastille. — Réflexions que j'y fais, et habitudes que j'y contracte. —Aventure de Cavoye..... 66

CHAP. VI. — Accès de constance. — Souvenirs du passé. — Nouvel aveu de fatuité. — Loisirs mis à profit. — Vérité imprévue. — Madame de Fronsac. — Je la traite comme ambassadrice du roi. — Combats. — Explications. — Ma tête s'exalte. — Combats. — Je suis vainqueur..... 77

CHAP. VII. — Rapport de ma femme. — Ma petite-vérole. — Ma liberté. — Sermons nouveaux de mon père. — La duchesse ***. — Ordre de départ pour l'armée. — Billet. — Entrevue. — Discours étrange. — Résistance. — Défaite. — Adieux. — Alarmes. — Départ. — Mort de la duchesse de Bourgogne. —Réflexions politiques..... 88

CHAP. VIII. — La France en 1712. — Mes premières campagnes. — Villars. — Sa lettre. — Les traitants. — Argent de papier. — Chanson. — Portrait de Villars. — Son audace. — Lettres du roi. — Madame de Maintenon. — Le Dauphin. — Ce qu'on dit de moi à Paris. — Mouvement des ennemis. — Siége du Quesnoy. — Prise du Quesnoy. — Suite des opérations..... 103

CHAP. IX. — Bataille de Denain. — Eugène et Villars en présence. — Albemarle prisonnier. — Critique des opérations d'Eugène. — La maîtresse du prince Eugène à Marchiennes. — Prise de cette place. — La belle Italienne se sauve avec Eugène. — Prise du Quesnoy..... 120

CHAP. X. — Villars à Versailles. — Sa réception. — Paix d'Utrecht. — Villars en Allemagne. — Prise de Landaw. — Siége de Fribourg. — Je suis blessé. — Suspension d'armes. — Reddition de Fribourg. — Les douceurs de Villars. — Je pars pour Fontainebleau. — Je suis bien reçu du roi. — Ses paroles..... 133

CHAP. XI. — Tableau de la cour en 1712. — Présentation des généraux d'ordre. — Frère Ange. — Ambassadeur persan. — Le baron de Breteuil. — Réception à la persane. — Harangue orientale. — Lunes néfastes. — Entêtement de l'ambassadeur. — Sa colère. — Curiosité parisienne. — Rigorisme religieux. —

Réception. — Frais de l'ambassade. — Madame de l'Espinay.. 146
CHAP. XII. — Intrigues politiques. — Le duc d'Orléans. — Contradictions de son caractère. — Ses amours. — Il est mal vu à la cour. — On l'accuse d'empoisonnements et de magie. — Fanfaron de vices. — La duchesse de Berry. — La famille royale. — Le grand dauphin. — — Mademoiselle Choin. — Son mariage. — Mort du grand dauphin. — Ses funérailles. — le petit dauphin. — La duchesse de Bourgogne. — Les ménageries. — Mort du duc de Bourgogne et de la duchesse. — Lettre de madame de Maintenon. — Les princes légitimés. — Nouvelles accusations contre le duc d'Orléans.— Sa justification. — Le testament de Louis XIV, etc..... 162
CHAP. XIII. — Une amie. — Galants exploits. — Terreur des maris. — Ma voiture en bonne fortune. — Mes infidélités à la cour. — Une blonde dévote. — J'entre en campagne au faubourg Saint-Antoine. — Rendez-vous tacites. — Premières flatteries. — Je loue un petit appartement. — Je le fais meubler par M. Michelin. — Je lui donne des pratiques. — Ruse épistolaire. — Madame Michelin tombe dans le piége..... 196
CHAP. XIV. — Visite à madame Renaud. — Conversation. — Lettre commencée. — Victoire plus facile. — Visite à madame Michelin — Je fais une scène. — J'ai de l'humeur. — Bizarreries des femmes. — Bonne foi des maris. — Discours éloquent. — Proposition dangereuse. — De l'utilité des narcotiques. — Charme des contrastes..... 187
CHAP. XV. — Un remords bien court.—Un repentir plus difficile à vaincre.—Aveu. — Promesse muette. — Curiosité.—Je perds mon incognito. — Plaisanterie conjugale. — Confidence. — La voisine. — Invitation.— Billet. — Projets de toilette. — Déclaration nouvelle. — Déjeuner. — Inconvénient d'une maîtresse à préjugés. — Projet de vengeance..... 122
CHAP. XVI. — Je compare la brune à la blonde. — Lettre. — Double rendez-vous — La clef. — Recommandations. — Double clef. — Scène chez la duchesse. — Reproches tendres. — Je ne perds pas la parole. — Vers de la duchesse. — Variante. — Justification. — Mon portrait. — Je propose une trahison.

— Refus. — Sermon. — Apologie de l'inconstance. — Je suis vaincu. — Ma fuite..... 237

CHAP. XVII. — Mon dépit. — Retour de ma gaieté. — Mon empressement auprès des deux voisines. — Leur joie de me voir. — Adieu la duchesse. — Repas frugal. — Je me fais écuyer tranchant des bourgeoises. — Les pieds et les genoux. — Mon code d'épicurien. — Apologie de l'égoïsme. — La nuit. — Ma potion a produit son effet. — La brune. — La blonde. — La promesse. — Le coup de théâtre. — Plaidoyer de la brune..... 260

CHAP. XVIII. — Retour de ma présence d'esprit. — Sermon de ma composition sur l'indulgence. — Grande déclaration. — Étonnement de madame Renaud. — Déjeuné. — Proposition de partage. — Je retourne chez la duchesse. — Ma vengeance... 276

CHAP. XIX. — Mort de mon père. — Prévision heureuse du cardinal de Richelieu. — Mon père dissipateur. — Je me perds dans le dédale des affaires. — Apologie des substitutions. — Mon retour dans le monde. — Ma visite aux deux voisines. — Résignation gaie. — Résignation mélancolique. — Explication, etc.... 291

CHAP. XX — La princesse de *** — Partie de jeu. — Les conseils. — Émotions. — Madame de Luynes. — M. de Gontault. — Récit. — Mari négligent. — Hortense. — Le prince de ***. — Mariage. — Une maîtresse exigeante. — Retour à madame Michelin. — Embarras de M. Michelin. — Tristesse des deux voisines..... 305

CHAP. XXI. — La dernière Saint-Louis de Louis XIV. — Sa conférence secrète avec le duc d'Orléans. — Sa profession de foi. — Ses paroles mémorables au dauphin. — Madame de Maintenon. — L'élixir de Lebrun — Mort du roi. — Joie grossière du peuple. — Les chanteurs ivres — Apologie de Louis XIV et de madame de Maintenon..... 319

CHAP. XXII. — Séance du parlement après la mort de Louis XIV. — Le duc d'Orléans déclaré régent. — Faiblesse du duc du Maine. — La duchesse du Maine. — Funérailles de Louis XIV. — Administration nouvelle. — Le duc de Noailles. — Esquisse de la cour du régent. — Son portrait par sa mère. — Les roués. — Réaction contre la gravité de l'ancienne cour..... 334

CHAP. XXIII. — La maréchale de Villars. — Promenade sentimentale.— Déclaration. — Retraite.— Le château d'Armide. — L'anneau. — Confidence d'une princesse négligée.—Supposition. — Réponse franche.—Rencontre. — Rencontre de M. Michelin en grand deuil.—Mort déplorable.—Lettre de madame Renaud. — Lettre de la duchesse ***. — Moment d'humeur noire. — Consolation. — Plaintes d'un rival. — Le maréchale de Villars. — Nouvelles confidences..... 350

CHAP. XXIV. — Conversations nocturnes. — Je suis toujours l'aide-de-camp du maréchal de Villars. — Maladie feinte. — Alarmes sur ma santé. — Aversion pour les médecins. — Je suis condamné à avaler un calmant. — La diète et l'appétit. — Promesse d'un rendez-vous. — Nuit de convalescent. — Voyage en tête-à-tête. — Retour à Paris. — Accueil du régent. — Ma vengeance. — Une danseuse entretenue. — Le mercure Dubois chez Julie. — Impertinence de cet abbé. — Couronne du duc d'Orléans..... 371

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.